

Chiapas, feu et parole d'un peuple qui dirige et d'un gouvernement qui obéit



Compilation des publications/traductions de l'EZLN par
Résistance 71 depuis 2012 jusqu'à ce jour...

La version PDF est de Jo Busta Lally

"ils ont essayé de nous
exterminer.

ils ne savaient pas que //
nous étions des graines. //

prophète mexicain

S O M M A I R E

	PAGE ;
AVANT-PROPOS de RÉSISTANCE 71.....	4
L'effort d'adaptation du mouvement zapatiste du Chiapas nous montre le chemin....	24
Hommage de l'EZLN du Chiapas à ses maitres indiens des Amériques.....	33
20ans d'insurrection au Chiapas, EZLN petit bilan.....	39
Autonomie politique et Autogestion modernes vues de l'intérieur.....	47
Résistance politiques à l'oligarchie mondiale, les Zapatistes montrent la voie.....	55
Un exemple de société autogérée non pyramidale, non coercitive depuis 1994.....	60
Autonomie, autogestion et leçon politique des indiens du Chiapas ;	
Au Revoir Marcos et Merci !	65
Paroles et faits autogestionnaires, comment en finir avec le processus électoral	
inique, EZLN	77
Résistance politique et organisation second niveau de la Escualita Zapatista.....	93
Message d'Union de l'EZLN.....	101
Résistance au colonialisme : Un message de la nuit de 500 ans.....	118
Et pendant ce temps, dans les communautés zapatistes.....	120
Communiqué EZLN & Conseil National Indigène, janvier 2017.....	132
Visions politiques : L'Abécédaire du subcomandante insurgente Marcos.....	141
Vision zapatiste de l'histoire et symbiose politique.....	150
Propositions de l'EZLN pour un Réseau de Résistance et de Rébellion International	
contre la société marchande – 1 ^{ère} Partie.....	161
Une ferme, un monde, une guerre, la nécessité d'un Réseau de Résistance	
International – 2 ^{ème} Partie.....	169
Une ferme, un monde, une guerre la nécessité d'un Réseau de Résistance	
International – Suite & Fin.....	186
Parallèle entre Chiapas & Rojava.....	206
Lectures complémentaires proposées par R71.....	218

AVANT - PROPOS DE RÉSISTANCE 71

Résistance politique : Combattre et éradiquer le fléau colonial, première nécessité



Première Partie

“L’histoire du système mondial moderne a été pour sa plus grande partie, une histoire de l’expansion des États et peuples européens sur le reste du monde... L’expansion a impliqué dans la très vaste majorité des régions du monde incriminées, la conquête militaire, l’exploitation économique et d’énormes injustices.”

~ Immanuel Wallerstein, “European Universalism” ~

“Du moment que nous avons admis cette grande violence de la conquête, je crois que nous ne devons pas reculer devant les violences de détail, qui sont absolument nécessaires pour la consolider.”

~ Alexis de Tocqueville ~

Nous sommes tous des colonisés !

Résistance 71 – 16 Mai 2013

Le problème du colonialisme et de son avatar néocolonial dans la société “postcoloniale” dans laquelle nous sommes censée vivre, est LE problème vital de notre temps à notre sens car il reflète, recycle et applique sur le terrain toutes les idéologies religieuses, devenues pseudo-scientifiques, de justification de l’oppression du vaste nombre par l’infime minorité.

Il n’y aura pas de changement sociétairé sans une refonte totale de la pensée et de l’attitude occidentales envers le monde en général et de l’occident lui-même en particulier.

Le nœud gordien du problème se situe au cœur même du credo économique de nos sociétés, celui de la propriété privée (à ne pas confondre avec la possession, cf. Proudhon), nous renverrons à ce sujet nos lecteurs aux écrits et démonstrations de Proudhon à ce sujet, car nous nous attacherons ici plus aux phénomènes sociologiques, psychologiques et anthropologiques du problème. Nous nous attacherons ici à montrer que d’un fondement religieux (la chrétienté contre les sauvages et les hérétiques), la raison d’être du colonialisme a glissé vers la pseudoscience une fois la racine religieuse chrétienne tombée en désuétude au XIX^e siècle. Quoi qu’il en soit, tout part du même principe, celui d’une suprématie, et du sentiment de supériorité de la civilisation occidentale.

Dans son ouvrage classique et incontournable sur le sujet : “Discours sur le colonialisme” (1955), Aimé Césaire nous dit ceci :

“Le grand responsable dans le domaine de la colonisation est le pédantisme chrétien pour avoir posé les équations malhonnêtes :

Christianisme = Civilisation et paganisme = sauvagerie, d’où ne pouvaient que s’ensuivre d’abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres.”

Au nom d’un dieu aussi aléatoire qu’opresseur, l’occident a fait main basse dès la fin du XV^e siècle, sur les terres du nouveau monde et au nom de “l’universalisme” culturel (aujourd’hui devenu “l’humanisme” occidental fondement du “droit d’ingérence” dans les affaires d’autrui...), a massacré, pillé, torturé, mis en esclavage les peuples indigènes aux nouveaux territoires, puis du continent africain et d’une bonne partie de l’Asie. À ce sujet, les écrits à la fois de Christophe Colomb dans son journal et ceux du prêtre, défenseur des indiens, Bartolomé de La Casas, sont formels et sans équivoque : massacres et mise en esclavage furent le lot quotidien au nouveau monde.

Comme l’a fait justement remarquer Nils Andersson, le système colonial est fondé sur six permanences :

- La primauté du territoire sur les populations
- L’accaparement des richesses
- L’évangélisation
- L’exploitation sociale et humaine des peuples colonisés
- Le recours à la violence de la guerre et de la répression
- L’aliénation du colonisé

Si la motivation économique de la colonisation est indéniable, surtout depuis la fin du XVIII^e siècle ; elle ne peut être possible que par une double aliénation.

Celle à la fois du colonisé et du colonisateur. Pour que le concept d'universalisme religieux, revendiqué très tôt par l'Europe, puisse être inculqué, puis lorsque la religion eût faibli, le relais soit pris par le concept d'universalisme culturel, d'humanisme universel de l'occident justifiant le principe d'ingérence toujours de rigueur aujourd'hui, il faut que les esprits de l'opinion soient formatés par une doctrine suprématiste, que le peuple colonisateur soit convaincu du bien-fondé de la mission à assumer "au nom de l'humanité". Ainsi la doctrine est simple, elle assume et clame que l'occident a inventé la science, que de toutes les sociétés, seule l'occident à le pouvoir de penser, que la connaissance est son apanage et le reste du monde n'est qu'une nuit de pensées primitive ne demandant qu'à être éclairée. Nous sommes ici dans l'archétype même de l'ethnocentrisme et de la pensée totale erronée s'auto-proclamant universelle.

De la même manière, les peuples colonisés doivent-ils être convaincus de la supériorité affirmée de leurs oppresseurs, de leurs bourreaux. Dans un cas comme dans l'autre, ceci relève de la manipulation psychologique totale et n'a aucun fondement scientifique.

Aimé Césaire disait :

"Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à l'abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux bas instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral et montrer qu'à chaque fois qu'il y a au Vietnam une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe,

un foyer d'infection qui s'étend... et alors, un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour : les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevalets... Avant d'être victime du nazisme on en a été complice, que ce nazisme là on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil dessus, on l'a légitimé, parce que jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens..."

Le politique primant l'économique (l'État naît de la division de la société en oppresseurs et opprimés indépendamment de l'économique, le clivage est d'abord politique avant d'être économique, comme l'a montré fort à propos l'anthropologue Pierre Clastres dans ses travaux de recherche), colonisés et colonisateurs sont tous deux opprimés par le même schéma d'expression de l'autorité : le tribut. Pour assoir son pouvoir, l'oligarchie a très tôt fait payer le tribut à son peuple, car c'est en faisant payer le tribut que l'oligarchie établie son autorité coercitive et c'est en acceptant de payer le tribut que le peuple se soumet à ses maîtres. Ce tribut s'est ensuite tout naturellement étendu aux territoires colonisés sous la forme de l'exploitation en règle des ressources naturelles et humaines tout autant que du tribut que doivent continuer de payer les colons aux oligarques en place. **Le principe de colonisation est en fait un phénomène "à tiroir", exploitant colons et colonisés (certes à des degrés différents, mais ce n'est qu'une question de degré...) au profit du même tout petit nombre, servi par un lot de fonctionnaires parasites accrochés aux basques du système.**

Toute la supercherie réside à faire admettre sur des bases on ne peut plus fragiles, que l'État en première instance est source de loi, sécurité, culture, progrès et égalité (dans sa forme de "démocratie représentative") et que celui-ci, au nom donc de l'universalisme de la suprématie de la culture occidentale (qui n'est qu'un concept eurocentrique suranné...) représente

la lumière qui doit rayonner sur le monde, d'abord à la maison, puis chez les "sauvages" incultes, païens et non-civilisés qui doivent se soumettre.

Ainsi, comme le dit Césaire plus avant : *"Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt (note de l'auteur : du tribut...), le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites décérébrées et des masses avilies."* Et à ceux qui prétendent et veulent toujours croire que la colonisation c'est : les écoles, les routes, l'éducation, les canaux et les chemins de fer, tous essentiellement bien plus bénéficiaires aux colons qu'aux colonisés, Césaire répond :

"Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux, qui, à l'heure où j'écris ces lignes (1955), sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse. Je parle de millions d'Hommes à qui on a inculqué savamment, la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir et le larbinisme."

Le dogme colonialiste est fondé sur un eurocentrisme forcené, un délire mythomane déclarant comme l'a souligné Immanuel Wallenstein :

"La science sociale européenne était résolument universaliste en affirmant que quoi qu'il se fut passé en Europe du XVI^e au XIX^e siècle, représentait un schéma qui était applicable partout, soit parce que c'était un résultat progressiste de l'humanité qui était irréversible ou parce que cela représentait l'assouvissement des besoins les plus basiques de l'humanité en enlevant les obstacles artificiels à sa réalisation. Ce que nous voyons en Europe n'est pas seulement bon, mais représente le visage du futur partout [...] Quand les colonisateurs français du XIX^e siècle parlaient de la 'mission civilisatrice', ils voulaient dire que par les moyens de la conquête coloniale, la France, ou plus généralement l'Europe, imposerait aux peuples non-

européens les valeurs et les normes qui étaient comprises par ces définitions de la civilisation. ”

Comment colonisé et colonisateur s’accommodent-ils de leur situation ? Comment l’un comme l’autre se satisfont-ils du statu quo imposé ? Ceci relève du domaine psychologique et idéologique. En empruntant beaucoup à la théorie gramscienne de l’hégémonie culturelle et à une vision libertaire, anarchiste de la société, le pédagogue critique brésilien Paulo Freire nous donna en 1970 des éléments de réponse dans son brillantissime ouvrage : *“La pédagogie des opprimés”*, en analysant de manière critique l’idéologie muselant à la fois colonisé et colonisateur, il devisa une pédagogie de la libération, de l’émancipation culturelle, politique et sociale.

Pour le colonisateur, l’opresseur, tout lui est dû de par la conviction faite sienne de sa supériorité tant culturelle, que raciale. Citons en exemple Jules Ferry, chantre colonialiste de la III^e république française, qui disait lors d’une intervention à la chambre des députés en 1885 la chose suivante :

“Messieurs, il faut parler plus haut et plus vrai ! il faut dire ouvertement qu’en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures... (Il est coupé par d’autres députés indignés, puis reprend) Je répète qu’il y a pour les races supérieures un droit, parce qu’il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures...” Ceci fut la ligne historique du colonialisme français de la III^e république qui mena la France dans les méandres de l’ignominie raciste dont elle ne s’est toujours pas défaite aujourd’hui quoi qu’on en dise et veuille le faire croire (cf. le dogme néocolonial de la Françafrique toujours si vivace...)

Tout devient dès lors objet de sa domination. Freire analyse : *“Pour l’opresseur, la conscience, l’humanisation de l’autre, n’apparaît pas comme le but d’une humanité totale, mais plutôt comme une subversion.”*

Les colonisateurs/opresseurs ne perçoivent pas leur monopole, leur hégémonie comme un privilège qui déshumanise les autres. Au-delà de

leur complexe de supériorité raciale, ils affirment avec aplomb qu'avoir toujours plus est un "droit inaliénable", un droit qu'ils ont acquis par leur "courage à prendre des risques" et que par conséquent si les autres n'ont pas plus, c'est parce qu'ils sont incompetents, paresseux, voire les deux... Le colon oppresseur va donc se préserver mentalement et physiquement de la "jalousie" du colonisé/oppresse et confronté aux faiblesses évidentes de ce raisonnement, s'enfoncera dans une dissonance cognitive pathologique.

Ceci implique qu'en retour du complexe de supériorité de l'opresseur, il y ait un complexe d'infériorité de l'oppresse, du colonisé. Celui-ci existe, ce complexe d'infériorité savamment entretenu du reste à grand renfort de pseudosciences sociales telles que le malthusianisme et le darwinisme social, qui ont débouchées sur des dogmes ethnologiques et sociologiques erronés, depuis démontés par les travaux d'ethnologues modernes tel Pierre Clastres, est une réalité toute aussi pathologique mais pas irréversible.

Les quatre piliers essentiels de l'oppression (dont le colonialisme fait partie...) selon Paolo Freire sont les suivants :

- La conquête (physique, culturelle)
- La Division pour mieux régner
- La manipulation
- L'invasion culturelle

Notons au passage que ceci peut à la fois se référer au colonisé mais aussi aux membres d'une nation colonisatrice, qui tombent eux-aussi sous le coup de la domination, celle du consentement et de sa fabrication à grand renfort de propagande et de fausse-science.

Ainsi pour se libérer de la tutelle oppressive, les peuples doivent faire preuve de :

- Coopération
- D'unité pour la libération
- D'organisation
- De synthèse culturelle

Ainsi Freire et la pédagogie critique nous indiquent que : *“L’authentique libération, le processus d’humanisation, n’est pas un autre dépôt fait dans la tête des Hommes. La libération est une praxis, c’est à dire **une réflexion et une action** des hommes et des femmes sur leur monde avec pour but de le transformer... Ici, personne n’enseigne à personne, personne ne s’auto-instruit. Les gens s’enseignent les uns aux autres, modérés par leur monde, par les objets connus qui dans un système banquier d’éducation, sont détenus par l’enseignant.”*

À cela vient s’ajouter une chose essentielle, à notre avis, pour garantir le succès de la sortie et de l’éradication du colonialisme sous toutes ses formes et le possible retour à un paradigme de droit égalitaire et de véritable progressisme libre et non dogmatique où tous et toutes y gagneraient et non pas l’habituelle clique de parasites en contrôle ; comme le note très bien Nils Andersson dans son essai *“Fondements et permanences du colonialisme”* :

“Pour sortir du colonialisme au stade d’une ‘mondialisation’ qui est inscrite dans le processus même des conquêtes coloniales, il y a deux démarches obligées :

- *Rompre avec l’aliénation coloniale*
- *Créer les conditions pour que les peuples colonisés, ex-colonisés ET les peuples des métropoles mènent des luttes communes.”*

Andersson plus loin dit on ne peut plus pertinemment :

“Il en est pour le colonisateur comme pour le colonisé. Les peuples victimes du colonialisme doivent se construire, s’émanciper, se libérer de ce passé et du présent néocolonial, où suppôts des anciens colonisateurs maintiennent leurs peuples sous leur dépendance et celles des anciens maîtres. Mais l’Homme occidental doit lui aussi assumer son histoire, se libérer de sa propre aliénation de colonisateur, il doit lui aussi faire ‘peau neuve’, sans quoi il ne cesse de reproduire son aliénation dominatrice et raciste.”

En conclusion de son essai, Andersson rejoint les thèses d’un auteur natif nord-américain (Mohawk de la confédération iroquoise) dont nous présenterons sur ce blog la traduction de larges extraits d’un texte essentiel pour mieux comprendre le colonialisme dont sont victimes toujours aujourd’hui les peuples natifs des Amériques, le professeur de science politique et spécialiste du droit natif *Taiaaiake Alfred*, lorsqu’il écrit :

“Sortir du colonialisme, qui n’est nullement un système archaïque mais est aujourd’hui un constituant du système globalisé c’est, partant de mouvements locaux et nationaux, là où nous sommes, avec nos différences, nos expériences en conjuguant nos mouvements, se donner la capacité d’influer sur l’ordre mondial.”

Dans quel but ? Celui de nous émanciper, d’échapper au paradigme mortifère induit par une mini-élite dont l’hégémonie culturelle n’a que trop duré. Le salut sociétaire de l’humanité réside dans la libération du dogme suprématiste parasite et criminel pour enfin vivre égaux, libres et heureux.

Ceci passe inmanquablement par la fin du colonialisme, de son avatar néo-colonialiste, du capitalisme et de l’état garde-chiourme, tous instruments d’oppression de la vaste majorité par le petit nombre.

Lorsque l’occident et ses peuples aliénés auront réalisé et transcendé les leures et les crimes d’un système qui n’a aucun lieu d’être, alors une

révolution copernicienne politique et sociale populaire prendra place, la seule qui libèrera le monde à tout jamais.

Nous sommes tous dans le même bateau comme l'a entrevu parfaitement la 6^{ème} déclaration de la jungle de Lacandon en 2005 par l'EZLN zapatiste du Chiapas au Mexique :

“Les capitalistes essaient de dominer le monde entier, la planète terre, le néolibéralisme est la théorie, le plan, qui fait fonctionner la globalisation, et le néolibéralisme a ses plans économique, politique, militaire, et culturel. L'objectif de chacun de ces plans est de dominer et de commander à tous et ceux qui n'obéissent pas sont réprimés et exclus afin d'éviter qu'ils contaminent les autres avec des idées de rébellion... Des nations très puissantes comme les États-Unis veulent tourner le monde en une gigantesque entreprise, un marché géant pour vendre et acheter tout ce qui est possible et pour cacher l'exploitation faite autour du monde. Voici pourquoi le mouvement zapatiste EZLN dit que la mondialisation néolibérale est une guerre de conquête du monde entier, une guerre mondiale, une guerre déclenchée par le capitalisme pour dominer la Terre entière. Cette conquête est parfois faite par des armées qui envahissent des nations, mais souvent elle est faite avec l'économie, par le système de la dette et en amenant leur culture capitaliste, qui est la culture de la marchandise, du profit et du marché.”

Les opprimés natifs du sud du Mexique ont le dernier mot de la lucidité. Tendons-leur la main, à eux et à tous les colonisés, qui en retour nous aiderons à surmonter notre culpabilité d'avoir réduit le monde à ce triste paradigme mercantile et obscène.

Deuxième Partie

“Le grand responsable dans le domaine de la colonisation est le pédantisme chrétien pour avoir posé les équations malhonnêtes : Christianisme = Civilisation et Paganisme = Sauvagerie, d’où ne pouvait que s’ensuivre d’abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes et les Nègres.”

~ Aimé Césaire ~

“Au travers des années, les anthropologues ont réussi à enterrer les communautés indiennes si complètement sous une masse d’information sans aucune importance que l’impact total de la communauté universitaire sur les peuple indigène est devenu celui d’une simple autorité... Dans les grandes largeurs, les nègres étaient considérés comme des bêtes de somme, tandis que les peaux-rouges étaient considérés comme des animaux sauvages, les niakoués comme des animaux domestiques et les chicanos de marrantes bestioles fainéantes.”

~ Vine Deloria Jr. ~

Tuer le colon intérieur pour sauver l’homme

Résistance 71 - 1^{er} Juillet 2013

Nous avons emprunté pour titre de cet exposé, en la paraphrasant, une déclaration tristement célèbre d'un capitaine de l'armée américaine, *Richard Pratt*, qui en 1892 déclara qu'il fallait "*Kill the Indian and save the man*" ("*Tuer l'indien pour sauver l'homme*" c'est à dire **tuer l'indien à l'intérieur de lui-même pour sauver l'homme**). Ceci fut le motto d'une des plus atroces campagnes de génocide culturel de l'Histoire, concernant les populations natives d'Amérique du Nord, qui vit les enfants indigènes arrachés de leur environnement pour être endoctrinés par la force dans des pensionnats où les histoires d'horreur d'abus d'autorité, de viols et de meurtres, tant sous l'égide des autorités étatiques que religieuses, sont légions. Pratt fut en charge du programme et ouvrit la première école à cet effet : la Carlisle School de sinistre renommée.

Nous avons vu dans notre précédent article sur le sujet "*Tous colonisés*", que si la colonisation est le plus grand fléau de l'humanité, elle n'a pu être possible que parce que l'oligarchie qui la commande a d'abord réussi à endoctriner les masses occidentales pour qu'elles acceptent le concept arrogant, fondamentalement raciste et criminel de la colonisation. Il a fallu que nous soyons "convaincus" du bien fondé de "*l'universalisme occidental*", du "*devoir de civilisation*" de l'occident, si chers aux criminels tels Jules Ferry, larbins des cartels monopolistes industriels et banquiers en France et ailleurs en occident.

Si la colonisation est incontestablement plus dure dans les pays conquis, elle n'en est pas moins le résultat d'une colonisation des esprits à la maison, c'est en cela que nous sommes tous des colonisés, sous le joug de la même pensée unique doctrinaire et réactionnaire, qui écrase les peuples et annihile les consciences et les cultures.

Le devoir des peuples aujourd'hui, si nous voulons réellement échapper à l'emprise mortifère qui nous opprime tous, colonisés et colons pour la plupart involontaires, est le devoir de "décolonisation". Nous devons décoloniser comme on dératise.

Grâce à un certain nombre de travaux ethnologiques et sociologiques, tels ceux de gens comme Aimé Césaire, Frantz Fanon pour la France ou Vine Deloria et Taiaiake Alfred pour l'Amérique du Nord (Deloria étant in Sioux, Alfred Iroquois, Mohawk, tous deux professeurs de science politique) nous avons une très bonne compréhension de ce qu'est la colonisation, ses tenants et aboutissants et certains principes pour l'éradiquer. Nous reprendrons ici en l'adaptant la méthode résultant d'une analyse de fond d'Alfred, pour permettre aux nations indigènes de rester sur le chemin de la décolonisation. Cette méthode peut et doit également être appliquée sur nous, afin que nous sortions de la transe suprématiste factice forcée sur nous par une oligarchie avide de maintenir son pouvoir privilégié exclusif d'abord sur nous, puis sur les peuples des nations conquises, colonisées.

Les cinq points clés pour demeurer sur le chemin de la décolonisation.

(Source : Taiaiake Alfred, professeur de science politique à l'université de Victoria, Colombie Britannique, Canada et directeur du programme d'étude sur la gouvernance indigène)

- *Langage* : ne pas laisser la langue être annihilée, restaurer / maintenir le langage traditionnel
- *Territoire* : connexion, relation à la terre ancestrale
- *Nourriture* : retour à un régime alimentaire traditionnel
- *Peur* : arrêter d'avoir peur, la peur est l'outil du contrôle
- *Pratique* : mettre en pratique en groupe et étendre la sphère d'influence peu à peu

Ces cinq points clés ont été identifiés comme étant le meilleur moyen de garder les peuples colonisés sur le chemin de la décolonisation sans être récupérés, cooptés par les entités étatiques dont les fonctions sont de promouvoir le consensus du statu quo et la survie du pouvoir colonialiste. Ce chemin de la décolonisation est emprunté par un certain nombre de nations indigènes des Amériques, parfois avec grand succès ; citons par exemple la confédération iroquoise, qui a la particularité de se situer de part et d'autre de la frontière américano-canadienne, les nations de l'Ouest canadien en Colombie Britannique, la nation Lakota (Sioux) avec la création de la république des Lakotas après un retrait unilatéral du traité de Fort Laramie de 1868, la nation Mapuche au Chili et bien sûr les nations indigènes du Chiapas au sud du Mexique, dont nous relayons l'actualité sur ce blog le plus souvent possible et tous ceux que nous omettons qu'ils nous en excusent.

En quoi donc ceci peut-il être adapté aux peuples occidentaux, eux-mêmes colonisés par la pensée unique mortifère oligarchique, qui a historiquement forcée les peuples à accepter cette escroquerie de la "*mission civilisatrice de l'occident*" à des fins hégémoniques. Reprenons donc point par point le chemin de la décolonisation et voyons comment nous pourrions l'utiliser pour nous libérer nous-même de la transe maléfique dans laquelle nous avons été plongés il y a trop longtemps déjà.

1 - *Le langage* :

En ce qui nous concerne, nous devons faire attention à deux choses. La première est de ne pas laisser les langages dégénérer comme cela est en train de se faire avec l'ère électronique et l'avènement du code, de la convention de langage SMS et internet d'un côté et d'un autre côté de l'intégration de mots d'origines étrangères dans la langue. Si toute langue vivante évolue de manière naturelle, l'évolution d'une langue n'implique aucunement sa désintégration dans une bouillie pseudo multiculturelle.

La seconde chose est le danger de l'imposition par la caste privilégiée d'une novlangue directement sortie du roman "1984" de George Orwell. Aujourd'hui, l'occident ne fait plus la guerre, il "*intervient humanitairement pour la paix et la démocratie*", chez Orwell "*la guerre est la paix*". Aujourd'hui, l'occident ne supprime pas les libertés individuelles, il "*lutte contre le terrorisme*", ceci impliquant la surveillance de tout le monde et la perte des libertés individuelles (voir les lois liberticides en vigueur et le dernier scandale en date des écoutes mondiales de la NSA américaine). Aujourd'hui, comme chez Orwell, "*le mensonge est vérité*" et les ministères de la propagande occidentaux veillent au grain pour que le décryptage propagandiste ne puisse pas se faire à grande échelle. Ce fut vrai pendant un bon nombre de décennies, mais depuis plusieurs années, la résistance à la sémantique totalitaire a gagné pas mal de terrain.

2 - *Le territoire :*

Si la relation des peuples colonisés à la terre ancestrale est plus évidente, il n'en demeure pas moins vrai que chaque colon a souvent des relations dans le pays d'origine de sa famille. Prenons le cas d'une famille canadienne dont le père serait d'origine allemande (un des berceaux du Canada et de ses premiers colons est la ville de Lunenburg en Nouvelle Écosse, qui constituait une grosse communauté germanophone dès le XVII^e siècle) et la mère d'origine anglaise ou irlandaise ou écossaise. Il est plus que probable que ces personnes ont encore de la famille en Europe qu'elles visitent de temps en temps et réciproquement. Il en va de même avec les Québécois et la France, les Australiens, Néo-Zélandais et États-Uniens avec leurs racines européennes ou moyen-orientales (diaspora libanaise par exemple). Même pour les colons de la xième génération, la relation à la terre d'origine est toujours forte et s'amplifie avec l'âge semblerait-il. Beaucoup de retraités décident de "retourner aux sources", symbolisant par là même un malaise

refoulé, voire pour certains un sentiment de culpabilité assumé au-delà d'une curiosité à assouvir.

Ainsi la connexion à la terre ancestrale demeure souvent réelle. Pour ceux des occidentaux qui n'ont pas physiquement participés à la colonisation mais n'en sont pas moins des colonisés de l'esprit à domicile, il est important de conserver son petit coin de terre originelle et de ne pas oublier ses racines, ni sa langue, ni ses traditions régionales.

3 – *La nourriture* :

Ici nous pouvons parler d'une véritable hégémonie "culinaire" du Fast-Food et du "plat préparé", qui nous a été imposée à des fins purement commerciales et de domination alimentaire. Si la France résiste et garde une certaine tradition culinaire, la qualité des produits agricoles est en chute libre depuis déjà un bon moment. Dans le domaine de l'agro-alimentaire, nous sommes passés de l'empoisonnement des populations par nécessités économiques (agriculture intensive, rentabilité sur des stratégies chimiques) à un empoisonnement programmé génocidaire des populations par l'oligarchie.

Reconquérir notre nourriture traditionnelle, celle faite avec des produits de qualité (connexion supplémentaire au point précédent de la terre ici...) et donnant une quantité et surtout une qualité nutritionnelle optimale, est une nécessité absolue. Le seul moyen de reconquérir notre nourriture passe par le boycott des cartels agro-alimentaires et le patronage des petits agriculteurs, des maraichers et des éleveurs de terroir à la qualité de produits avérée. Ici, nous parlons d'une stratégie délibérée de reconquête de notre nourriture, cela est parfaitement possible dans un laps de temps relativement court, même si bon nombre de sols agricoles sont "grillés" chimiquement pour plusieurs dizaines d'années, l'espace de création existe toujours, il suffit de mieux gérer en faisant la promotion du local et de la qualité.

4 - *La peur :*

Essentiel ! Arrêtons d'avoir peur... Peur des représailles, peur du système en place, peur du futur, peur de l'inconnu d'un nouveau paradigme. Ceci représente souvent la plus grande des peurs : se retrouver devant l'inconnu et se décider à franchir le pas. Tout consiste en le "lâcher prise" d'avec les anciennes valeurs devenues obsolètes mais auxquelles on se rattache comme à une bouée en pleine eau. Pour vaincre la peur, le point #5 est essentiel...

5 - *La pratique :*

Créer de petits groupe de réflexion et de travail, appliquer ce qu'on décide à petit échelle, gardant à l'esprit que le but est d'élargir la portée de cette praxis (réflexion + action) pour déboucher sur un nouveau paradigme d'organisation de la société à bien plus vaste échelle, dans le style d'une confédération de communes libres et autogérées par exemple. La pratique et la mise en commun des idées en suivant une ligne politico-sociale déterminée par toutes et tous, aide à supprimer la peur initiale de l'inconnu, à reprendre confiance et à pratiquer et encourager la seule qualité humaine au-delà de l'intelligence qui nous a permis non seulement de survivre mais d'évoluer sur le chemin du bien commun : la solidarité faite d'entre aide mutuelle et de coopération.

C'est cela que nous devons redécouvrir, ensemble.

Nous avons vu que les points clés déterminés comme étant essentiels pour que les colonisés demeurent sur le chemin de la décolonisation et retrouve la voie identitaire, peuvent parfaitement s'appliquer à nous, peuples occidentaux. Pourquoi donc si nous étions si différents et incompatibles comme l'oligarchie nous l'assène depuis la fin du XV^e siècle ? Simplement parce que nous sommes également colonisés, la colonisation de nos esprits

par la pensée oligarchique qui a déployée une foule d'artifices pour générer un consentement sinon de fait du moins tacite des masses, est responsable de ce que nous n'ayons pas été suffisamment critiques des horreurs de la colonisation et de son inutilité factuelle.

Nous pensons que le monde s'émancipera définitivement de la tutelle étatique, raciste, arrogante et mortifère de l'oligarchie hégémonique, lorsque les peuples colonisés (indigènes) et les peuples colonisés de l'esprit (nous) joindront leurs forces et créeront ensemble la société du futur, une société égalitaire, fraternelle, solidaire et donc libre, où l'intérêt commun sera en permanence l'objectif de toute action intentée.

En cela les peuples colonisés et la décision des peuples occidentaux de se tenir à leurs côtés, détermineront la destinée de la planète.



Note :

Ceci peut bien évidemment être appliqué par tout peuple victime du néo-colonialisme occidental. Nous n'avons pas spécifiquement mentionné ici les peuples africains simplement parce qu'officiellement du moins, la colonisation "n'existe plus" et les nations anciennement colonisées sont devenues indépendantes. Nous sommes parfaitement conscients que les relations internationales dites "postcoloniales" ne sont qu'un travesti de ce qui devrait être. L'occident non seulement ne respecte pas les peuples africains devenus souverains mais s'est rendu coupable de la mise en place d'un système mafieux de contrôle des pays et des ressources naturelles et humaines par le biais de l'imposition de gouvernements fantoches. L'Afrique vit aujourd'hui et ce depuis les indépendances des nations, sous un de facto joug néocolonial, encouragé par le clientélisme politico-financier.

Le seul peuple y subissant aujourd'hui une oppression similaire aux indigènes du continent américain étant le peuple palestinien soumis au colonialisme sioniste et dont les territoires se réduisent à une peau de chagrin depuis 1947.

Bibliographie :

Incluant les Versions PDF en français ;

- Aimé Césaire, "Discours sur le colonialisme", 1955
- Nils Andersson, "Fondements et permanence du colonialisme", 2011
- Jules Ferry, "*Les fondements de la politique coloniale*", 1885, archives de l'Assemblée Nationale
- Georges Clémenceau, "*La colonisation est-elle un devoir de civilisation ?*", 1885
- Saïd Bouamama, "*L'espace mental colonial comme matrice du racisme contemporain*", 2013
- Immanuel Wallerstein, "*Eurocentrism and its Avatars: the Dilemmas of Social Science*", 1997
- Pierre Clastres, "*La société contre l'État*", 1974
- Paolo Freire, "*La pédagogie des opprimés*", 1970
- Ira Shor & Paolo Freire, "*A Pedagogy for Liberation*", 1987
- Russell Means, "*Where White Men fear to Tread*", 1995
- Taiaiake Alfred, "Peace, Power, Righteousness", seconde édition, 2009
- Taiaiake Alfred, "Wasase", 2005
- Diane Engelstad & John Bird, "*Nation to Nation, Aboriginal Sovereignty and the Future of Canada*", 1992
- Peter Nabokov, "*Native American Testimony*", revised edition 1999
- Gloria Munoz Ramirez, "*Le Feu et le Mot, une histoire du mouvement zapatiste*", 2008
- La Voie Lakota & L'Aventure Crazy Horse, Joseph M. Marshall III

Résistance politique : L'effort d'adaptation du mouvement zapatiste mexicain du Chiapas nous montre la voie du salut social...

“Les villages réalisèrent que les projets que le gouvernement mexicain donnait aux communautés n'étaient au grand jamais décidés par les gens eux-mêmes, le gouvernement ne demandait jamais l'avis des populations. Il ne désire pas en fait adresser les besoins et désirs des villages, tout ce qui l'intéresse est de maintenir son pouvoir. De là est née l'idée que nous pouvions et devions devenir autonomes. Que nous devions imposer notre volonté, que nous serions enfin respectés et que nous devions faire quelque chose afin que ce que les gens désiraient vraiment soit pris en considérations. Le gouvernement nous traite toujours comme si nous ne pouvons pas penser... En tant qu'armée zapatiste, nous avons accepté le dialogue parce que c'est ce que les gens voulaient que nous fassions...”

Nous avons déjà une expérience d'établir la pratique en premier lieu et ensuite de développer la théorie. En pratique, nous avons formé les villes, communes, indépendantes ensuite nous avons commencé à penser à l'association des communes qui serait les prémisses de nos comités de bon gouvernement... Chaque municipalité a des problèmes différents auxquels elle doit faire face. Il y a des communes qui progressent plus vite que d'autres, mais quand elles ont commencé à se réunir et à discuter ensemble du comment résoudre les problèmes, ceci a aidé à former une nouvelle structure: las juntas de buen gobierno (les conseils de bon gouvernement)... Nous montrons au pays et au monde, que nous pouvons développer une

bien meilleure vie et ce sans participation aucune du mauvais gouvernement.”

(Le commandant d'infanterie insurgé Moisés, "El fuego y la palabra"- 2008)

Résistance à l'oppression gouvernementale au Chiapas : Update Octobre 2012



Une réponse zapatiste à l'article : "L'EZLN* n'est PAS anarchiste"

(Note : Ceci est une lettre qui fut envoyée au périodique "Green Anarchy" en 2002, mais elle peut très bien se lire indépendamment)

URL de l'article original :

<http://plaincracker.tumblr.com/post/5647609279/a-zapatista-response-to-the-ezln-is-not-anarchist>

***EZLN** veut dire : *Ejercito Zapatista de Liberación Nacional* : Armée Zapatiste de Libération Nationale

Note : l'article auquel des membres de l'EZLN répondent ci-dessous est celui-ci : http://www.reocities.com/kk_abacus/vb/wd7ezln.html

Dans un premier temps, il doit être dit que seuls quelques éléments de la Frente Zapatista sont désireux de s'engager dans un débat avec des éléments insignifiants le long d'une bordure idéologique. On trouverait même bien moins de guerriers au sein de l'Ejercito Zapatista qui seraient prêts à s'engager dans des batailles rhétoriques tangibles avec des personnes dont la plus grande vertu est d'étaler dans les magazines et les journaux leur manque total de connaissance et de compréhension. Mais cet article

intitulé : **“L’EZLN n’est pas anarchiste”** a reflété une telle attitude ignorante et arrogante colonialiste, que plusieurs d’entre nous ont décidé d’y répondre.

Vous avez raison. L’EZLN et son corps populiste plus large le FZLN ne sont pas anarchistes. Nous n’en avons pas l’intention et ne le devrions pas non plus. Afin de procéder au plus de changements avec nos luttes sociales et politiques, nous ne pouvons pas nous permettre de nous limiter à une idéologie simple. Notre corps militaire et social comprend une grande variété de systèmes de croyance venant d’un grand nombre de cultures qui ne peuvent pas être définies sous un microscope idéologique au champ étriqué. Il y a des anarchistes en notre sein, tout comme il y a des catholiques, des communistes et des disciples de Santeria. Nous sommes Indiens en zone rural et travailleurs dans les villes. Nous sommes politiciens en poste et enfants sans logis dans la rue. Nous sommes hétéro et homosexuels, hommes et femmes, riches et pauvres. Ce que nous avons tous en commun est l’amour de nos familles et de nos pays. Ce que nous avons tous en commun est un désir de rendre les choses bien meilleures pour nous-mêmes et notre pays, rien de cela ne peut être accompli si nous devons construire des murs de mots et d’idées abstraites autour de nous.

Ces 500 dernières années, nous avons été soumis à un système brutal d’exploitation et de dégradation que peu de personnes en Amérique du Nord ont jamais expérimenté. On nous a refusé la terre et la liberté depuis avant même que votre nation ne fut établie et de ce fait, nous avons une vision bien différente du monde de la vôtre. Nous avons été soumis aux lois coloniales, d’abord par les Espagnols, puis par les Français et les Allemands et enfin par l’Amérique du Nord. Pendant des siècles les Mexicains ont été traités comme des moins que rien, à peine humains, un fait qui nous mine jusqu’à aujourd’hui et qu’il est très difficile d’oublier. Notre passé a fait de nous ce que nous sommes aujourd’hui et en tentant de briser cette routine

historique de constante exploitation, nous nous sommes soulevés à maintes reprises afin de reconquérir notre humanité et d'avoir des vies meilleures. D'abord nous avons combattu avec Juarez et Hidalgo contre la couronne d'Espagne, ensuite avec Emiliano Zapata et Pancho Villa contre Porfiriato. Maintenant nous combattons contre des visages différents de la même tête, cherchant à nous conserver dans une zone sub-humaine et à continuer à nous réduire en esclavage pour le capital. Ceci n'est pas une lutte que nous avons relevée au hasard d'un livre ou d'un film, mais une lutte dont nous avons héritée dès notre premier souffle de vie. Ceci est une lutte qui se présente devant chacune de nos vies, qui coule dans nos veines. C'est une lutte qui a vue périr bon nombre de nos pères et nos grands-pères et une pour laquelle nous sommes prêts à mourir.

Une lutte qui est nécessaire pour notre peuple et notre pays. Il est évident d'après votre langage condescendant (**NdT** : celui vraisemblablement utilisé dans l'article auquel les zapatistes répondent...) et votre étroitesse d'esprit arrogante, que vous ne connaissez que très peu de l'histoire du Mexique et des Mexicains en général. Nous sommes peut-être "fondamentalement réformistes" et peut-être travaillons-nous à quelque chose "d'en rien concret qui ne pourrait être fourni par le capitalisme" mais restez assurés que la nourriture, la terre, la démocratie, la justice et la paix sont très importants quand vous ne les avez pas. Précieux au point de se battre pour eux à tout prix, même au risque d'offenser des personnes confortables et bien au chaud dans des pays lointains, qui pensent que leur système de pensée est plus important que la satisfaction des besoins les plus élémentaires. Suffisamment précieux pour utiliser tous les outils à notre disposition pour y parvenir, de la négociation avec le pouvoir en place jusqu'à l'utilisation des réseaux de culture populaire. Notre lutte faisait rage avant même que le mot anarchisme ne fut employé, encore moins une idéologie avec ses personnes et ses journaux. Notre lutte est bien plus

ancienne que Bakounine et Kropotkine. Quand bien même les anarchistes et les syndicats ont bien œuvré et combattu bravement avec nous, nous ne sommes pas prêts à rabaisser notre histoire pour remplir les critères d'une idéologie exportée par les mêmes pays que nous avons combattus dans nos guerres d'indépendance.

La lutte au Mexique, zapatiste ou autre, est un produit de notre histoire et de nos cultures et ne peut pas se plier ou être manipulée pour arranger la formule de quelqu'un d'autre, encore moins une formule n'étant pas informée de ce que nous sommes en tant que peuple et pays, de notre histoire. Vous avez raison, nous, en tant que mouvement, ne sommes pas anarchistes. Nous ne sommes que des gens qui essayons de reprendre le contrôle de nos vies et de reconquérir notre dignité qui nous a été volée au moment même où Cortès est venu au pouvoir.

À ces fins, nous devons faire ce qui est le plus efficace pour nous-mêmes, pour tous, et ce sans succomber à la tentation de se retrouver divisés en petits groupes qui sont plus facilement achetés par ceux qui nous maintiennent en état d'esclavage. Nous avons retenu cette leçon de *La Malinche* alors qu'elle aida Cortès à diviser 30 millions de Mexicains en un groupe facile à conquérir fait de corps disparates se jetant à la tête l'un de l'autre. Nous avons appris cette leçon du règne postindépendance de Porfiriato et de la trahison postrévolutionnaire aux mains des riches puissances. Nous regardons des idéologies étriquées comme l'anarchisme ou le communisme comme étant des idéologies outils qui diviseront les Mexicains en autant de groupes plus facilement exploitables. Plutôt que de faire face à notre ennemi en tant que groupes disparates qui pourraient facilement être retournés l'un contre l'autre, nous préférons œuvrer ensemble, comme un peuple uni vers un but unique. Votre article a utilisé le mot "compromis" comme s'il s'agissait d'une insulte, d'une profanité/impiété.

C'est pour nous le ciment qui nous uni dans une cause commune, sans ces compromis qui nous permettent d'œuvrer ensemble nous n'aurions abouti nulle part et n'irions nulle part (**NdT** : Notons au passage que l'EZLN a existé clandestinement entre 1983 et 1994, puis à partir de 1994, et plus de 10 ans de préparation totalement clandestine, elle arrive au grand jour et existe en tant qu'organisation socio-politique activiste , et évolue depuis, L'EZLN fêtera ses 30 ans l'an prochain !!!...), nous ne serions que des esclaves esseulés attendant d'être exploités comme nous l'avons systématiquement été dans le passé. Personne ne nous achètera cette fois-ci. Nous ne tolérerons pas d'être traités individuellement et d'accepter des faveurs des puissances de l'argent, qui cueillent leur richesse depuis notre infortune. De la façon dont nous le faisons maintenant, ça marche. 60 millions de personnes ont signé la pétition pour arrêter la guerre au Chiapas (**NdT** : province mexicaine du sud limitrophe du Guatemala, fief de l'EZLN, le mouvement a débordé dans la province voisine d'Oaxaca et les ramifications du mouvement zapatiste sont dans toute la nation mexicaine... et internationalement...). Le zapatisme est toujours en vie. Nous avons des cellules dans toutes les provinces, toutes les villes du Mexique, cellules composées de personnes de tout le spectre socio-politique possible. Nous sommes organisés, nous sommes puissants. Nous réussirons dans notre entreprise parce que nous sommes très bien organisés et maintenant bien trop nombreux pour être écrasés par le pouvoir. Ce que nous avons n'est peut-être pas parfait, pas idéal, mais cela marche pour nous ici et maintenant de manière évidente et visible. Nous n'hésitons pas à dire ceci : si vous étiez à notre place aujourd'hui, vous feriez de même. Ce qui nous a le plus offusqué dans votre article est ce visage si familier du colonialisme suintant des bonnes intentions.

Bon nombre de nord-américains viennent au Mexique et nous snobent pour nos habitudes alimentaires et notre style de vie, clamant que nous

n'avons pas de choses "aussi bonnes" que ce qu'ils ont chez eux. L'auteur de votre article fait la même chose avec ses critiques du zapatisme. Si ces "critiques" avaient inclus une discussion détaillée de nos tactiques en référence à notre histoire et notre position dans le monde, cela ne serait pas du tout un problème, ceci n'aurait pas été différent de ce que nous faisons constamment entre nous au sein de nos organisations, mais le fait qu'il ait juste décrié le zapatisme comme n'étant que l'avant-garde de nationalistes réformistes, sans même effleurer dans l'analyse le POURQUOI cela est pour lui, illustre bien qu'une fois de plus nous les Mexicains ne sommes pas aussi bons que les Américains impérialistes "je sais tout", qui pensent être plus au courant, plus intelligents et plus politiquement sophistiqués que ces abrutis de Mexicains. Cette attitude, bien que timidement cachée derrière le voile très fin de l'objectivité, est la même attitude contre laquelle nous avons dû lutter depuis plus de 500 ans, quand quelqu'un d'un autre pays, d'une autre culture pense qu'il sait mieux que nous, les intéressés, ce qui est bon pour nous et ce qui serait le mieux de faire.

Plus écœurant encore pour nous fut cette ligne : "La question de la solidarité révolutionnaire dans ces luttes est donc la question du comment intervenir de façon à ce que cela soit compatible avec les objectifs, d'une façon qui fasse avancer le projet anarchiste." Il serait difficile pour nous de trouver ou de créer une liste de mots et d'attitude plus coloniaux que ceux employés dans cette phrase. "Intervenir", "faire avancer le projet" ? Les Mexicains ont une très bonne idée de ce que veut dire le mot "intervenir" et ce qu'il implique. Regardez les mots "conquista", villahermosa, tejas et Maximilian dans un livre d'histoire pour avoir une petite idée de quoi parlent les nord-Américains quand ils parlent "d'intervention". Mais bien évidemment, les anarchistes d'Amérique du Nord savent mieux que nous comment organiser une lutte que nous menons depuis 300ans avant même

l'existence de leur pays et peuvent penser nous utiliser comme moyen pour "faire avancer leur projet".

Ceci est la même attitude qu'ont employée les capitalistes et les empires pour exploiter et dégrader le Mexique et le reste du tiers monde depuis plus de 500 ans. Même si cet article parle beaucoup de révolution, les idées et attitudes montrées par l'auteur ne sont pas différentes de celles de Cortès, de Monroe ou de tout autre salaud d'entrepreneur impérialiste auquel vous pouvez penser. Votre intervention n'est pas désirée, ni ne sommes-nous "un projet" pour que quelques nord-Américains imbus d'eux-mêmes en profitent. L'auteur parle beaucoup de solidarité révolutionnaire sans même définir le terme. Qu'est-ce que la solidarité révolutionnaire veut dire pour lui ? D'après l'attitude générale qui se dégage de son article, il est apparent que la solidarité révolutionnaire est plus ou moins la même chose pour lui qu'une "marge de profits" et des "analyses de coûts de rendement" ne le sont pour une entreprise impérialiste : une façon d'utiliser les autres pour son propre bénéfice. Tant que les anarchistes nord-américains embrassent les systèmes de croyance colonialistes, ils se retrouveront à jamais sans alliés dans le tiers monde. Les paysans de Bolivie ou d'Équateur, aussi proches soient-ils de votre idéologie rigide, n'apprécieront pas votre attitude colonialiste, pas plus que ne le feront des combattants de la liberté en Papouasie Nouvelle Guinée ou quel que soit le lieu en ce monde.

Le colonialisme est un des ennemis contre lequel nous luttons dans le monde et tant que les nord-américains renforcent la pensée coloniale et ce, même dans leurs luttes "révolutionnaires", ils ne seront jamais du côté de quelque lutte anticoloniale que ce soit, où que ce soit dans le monde. Nous, dans la lutte zapatiste, n'avons jamais demandé à quiconque un soutien inconditionnel et dénué de critique. Ce que nous avons demandé au monde est de respecter le contexte historique dans lequel nous nous trouvons et de

penser aux actions que nous entreprenons pour nous soustraire de la botte de l'oppression. Dans le même temps, vous devriez bien regarder et analyser votre propre combat, dans votre propre pays et identifier les similarités que nous avons entre nous.

Ceci est le seul moyen que nous ayons de faire une révolution mondiale.



Résistance politique : Hommage de l'EZLN du Chiapas à ses « maîtres » indiens des Amériques...

SCI Marcos – Juin 2013,

URL de l'article original en français : <http://www.lavoiedujaguar.net/Les-condisciples-IV-Nos-maitres-ne>



Aux adhérent•e•s à la Sexta au Mexique et dans le monde, Aux étudiant•e•s de la petite école zapatiste,

Compañeros, compañeras,
compañeros, compañeras,

Eh bien oui, vraiment, je crois que vous allez avoir comme camarades d'école un peu du meilleur de ce

monde.

Mais certainement, puisque vous vous trouverez sur ces terres en résistance, que vous regretterez que ne soient pas là aussi ceux qui ont été, et sont, très importants pour nous, hommes et femmes zapatistes. Ceux qui nous ont toujours accompagnés, qui nous ont guidés et enseigné par leur exemple. Ceux qui, comme beaucoup d'autres dans tous les coins du monde, ne sont pas de l'EZLN. Quelques-uns sont de la Sexta, d'autres du Congrès national indigène, beaucoup plus ont construit leurs propres maisons et, cependant, marchent sur le même chemin que nous. Eux tous,

d'une façon ou d'une autre, sont coparticipants à nos réussites, si grandes ou modestes qu'elles soient.

De nos erreurs et nos échecs, qui ne sont ni peu ni petits, c'est nous les seuls responsables.

Parce que peut-être que vous vous demandez qui nous a appris à résister, à lutter, à persévérer, et comment.

Et, surtout, que vous vous demandez pourquoi ne sont pas présents, assis à vos côtés et comme des étudiants parmi les autres, les peuples originaires du Mexique et du monde, en particulier d'Amérique latine.

La réponse est simple : parce que c'est eux qui ont été, et qui sont, nos maîtres.

De sorte que ne seront pas là les premiers des premiers, ceux sur le sang et la douleur de qui s'est bâti le monde moderne : les peuples originaires.

Ils ne seront pas vos condisciples, les peuples indigènes et leurs organisations les plus représentatives.

Nous ne les avons pas invités à la petite école.

Peut-être que vous vous demandez si nous ne sommes pas en train de devenir fous, ou si c'est une basse manœuvre, à la façon des politiciens d'en haut, pour supplanter les peuples indiens et nous présenter nous-mêmes comme LE peuple indigène par excellence.

Mais non, nous ne les invitons pas tout simplement parce que nous n'avons rien à leur apprendre.

Pourrions-nous apprendre aux peuples indiens ce que signifie être traité comme un étranger sur les terres qui ont été les nôtres, avant même que le monde ne commence le compte faussé de l'histoire d'en haut, et que dans notre ciel ne s'imposent des drapeaux étrangers ?

Nous leur apprendrions ce qu'on ressent à être objet de moquerie à cause du costume, de la langue, de la culture ?

Nous leur apprendrions ce que signifie être exploités, dépouillés, réprimés, méprisés, pendant des siècles entiers ?

Que pourrions-nous apprendre, nous, aux frères de la tribu yaqui et au Mayo Yoreme sur ce que représente le vol des ressources naturelles et sur la nécessaire résistance face à cette spoliation ?

Et au Kumiai, au Cucapá, au Kikapú, au Pame, sur ce que c'est que de se voir poursuivi presque jusqu'à l'extermination et, malgré tout, de persister ?

Et au Nahuatl, dont les terres sont envahies par des compagnies minières et des fonctionnaires corrompus, et qui, dédaignant la persécution et la mort, continuent la lutte pour virer les étrangers au drapeau de pognon ?

Et au Mazahua et au Nāhñú sur ce qu'on ressent à être ridiculisé pour ses vêtements, sa couleur, sa façon de parler, et, au lieu d'en avoir honte, peindre le vent de couleurs et de sons ?

Qu'apprendrions-nous aux Wixaritari sur la destruction et la spoliation de la culture avec l'alibi du « progrès », et la résistance, guidée par les anciens ?

Apprendrions-nous au Coca, au Me'phaa, au Teneke, à ne pas se rendre ?
À l'Amuzgo à lutter pour ses droits ?

Aux Mayas, nous leur apprendrions ce qu'est l'imposition par la force, le vol et la criminalisation d'une culture extérieure subjuguant l'originale ?

Au Purhépecha, nous lui parlerions sur la valeur de vie de la culture indigène ?

Et au Popoluca, au Zapotèque, au Mixtèque, au Cuicatèque, au Chinantèque, au Chatino sur ce que représente continuer à lutter alors que tout est contre vous ?

Au Rarámuri sur la faim mal dissimulée et la dignité imbattable ?

Et dans la douloureuse Amérique latine :

Pourrions-nous enseigner quoi que ce soit à l'un de nos frères aînés, le peuple mapuche, sur ce que c'est que de résister à la guerre continuelle de spoliation et d'extermination ? De survivre à une longue liste de mensonges, d'outrages et de raillerie, peints de toutes les couleurs politiques d'en haut ?

Et à n'importe lequel des peuples originaires du Mexique, d'Amérique et du monde, que pourrions-nous lui enseigner, nous, les femmes et les hommes zapatistes, les plus petits ?

Qu'ont-ils à apprendre de nous ?

À résister ?

Leur seule existence démontre déjà qu'ils peuvent donner des cours dans la grande école du monde, pas les recevoir.

Non, nous n'invitons pas les peuples originaires à la petite école pour la simple raison que, dans notre histoire, c'est nous qui avons été les élèves malhabiles de ces géants.

Bien sûr que nous allons leur envoyer les documents. Mais...

Nous allons leur apprendre ce que c'est que de vivre dans une communauté, leur apprendre à ressentir ce que c'est que d'avoir une autre culture, une autre langue, d'autres manières ?

À lutter ?

À imaginer et à créer des résistances ?

N'y pensons même pas.

Des peuples indiens, en tout cas, les hommes et femmes zapatistes ont encore beaucoup à apprendre.

Alors ils viendront plus tard, et nous irons chez eux, nous, pour continuer à apprendre.

Et quand ils viendront à la rencontre spéciale que nous tiendrons avec eux, résonneront nos meilleures notes, les couleurs les plus vives et les plus

diverses orneront leur pas, et notre cœur s'ouvrira à nouveau pour accueillir ceux qui sont nos frères aînés, les plus grands, les meilleurs.

Parce qu'honorer qui enseigne, c'est aussi honorer la terre.

Ils viendront dans nos maisons, nous partagerons avec eux nourritures et mémoires.

Nous les élèverons au-dessus de nous.

Et, dressés sur nos épaules, ils se lèveront plus encore.

Et nous les interrogerons sur ce qu'ils voient.

Nous leur demanderons qu'avec leurs yeux, ils nous apprennent à regarder plus loin, plus large, plus profond, plus haut.

Que leur parole nous reçoive et qu'en elle nous buvions.

Qu'ils nous aident à grandir et à être meilleurs.

C'est pour eux qu'a été, qu'est et que sera toujours notre meilleure embrassade.

Alors nos maîtres ne seront pas là.

Mais n'en ayez pas de peine. Il est sûr que ces peuples, qui ont réussi à résister jusqu'ici à toute sorte d'attaques, sauront être généreux et, le moment venu, vous ouvriront leur cœur comme nous le faisons à présent.

Parce que c'est eux qui nous ont appris à ne pas regarder les bruits qui assourdissent et aveuglent. Parce que c'est eux qui nous ont appris à ne pas écouter les couleurs de la tromperie et de l'argent. Parce que c'est eux qui nous ont appris à les regarder et à nous regarder, à les écouter et à nous écouter. Parce que c'est eux qui nous ont appris qu'être indigène, c'est avoir la dignité pour demeure et pour destin. Parce que c'est eux qui nous ont appris non pas à tomber, mais à nous relever. Parce que c'est eux qui nous ont appris la valeur qu'il y a à être la couleur que nous sommes, celle

de la terre. Parce que c'est eux qui nous ont appris à ne pas avoir peur.
Parce que c'est eux qui nous ont appris que pour vivre, nous mourons.
Allez. Salut et silence pour écouter le pas qui vient du plus profond des
mondes qui dans le monde sont et ont été.



Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain, Sup Marcos Mexique, juin 2013.

Résistance politique : 2014... 20 ans d'insurrection au Chiapas (EZLN), petit bilan...

« Pourquoi serons-nous pardonnés ? De quoi devons-nous demander pardon ? De ne pas être mort de faim ? De ne pas rester silencieux devant notre misère ? De ne pas avoir accepté humblement la gigantesque charge historique de haine et d'abandon qui nous échoit ? D'avoir pris les armes lorsque nous avons compris que tout autre chemin était barré ? Pour ne pas avoir suivi le code pénal de la province du Chiapas, le plus absurde et répressif de notre temps ? Pour avoir démontré au reste du pays et au monde que la dignité humaine existe toujours et est toujours présente dans ses plus pauvres habitants ? De nous être préparés consciencieusement avant de bouger ? D'avoir pris des fusils pour combattre au lieu d'arcs et de flèches ? Pour avoir appris à combattre avant de la faire ? Pour être tous des Mexicains ? Pour être pour la plupart des autochtones indiens ? Pour appeler le peuple mexicain à combattre de toutes les manières possibles pour ce qui leur appartient ? De lutter pour la liberté, la démocratie et la justice ? De ne pas suivre les schémas classiques de la guérilla ? De ne pas abandonner ? De ne pas être corrompus ? De ne pas trahir notre cause ?... Qui a besoin de demander pardon et qui peut le donner ?... »

~ Communiqué de l'EZLN du 18 Janvier 1994 ~

« L'EZLN identifia la société civile (mexicaine) comme étant son unique interlocutrice. Dans ces conditions, aucun dialogue n'était possible avec le gouvernement... La stratégie du gouvernement mexicain en 1998, fut d'annihiler la base des communautés zapatistes et de démanteler les communes autonomes, ceci échoua et ce malgré la violence extrême avec

laquelle la tentative fut faite. L'EZLN survécût à une des plus féroces offensives qui fut jamais déclenchée contre elle. Non seulement cela, mais elle parvint à conserver sa capacité militaire, à étendre sa base populaire et à croître politiquement en démontrant la justesse de ses revendications. »

~ Gloria Muñoz Ramírez ~ « Le Feu et la Parole », 2004 ~

Note de Résistance 71 : Le livre de Gloria Muñoz Ramírez « Le Feu et la Parole », publié en français aux éditions Nautilus en 2004, est certainement le meilleur ouvrage à ce jour sur le mouvement zapatiste du Chiapas et son expérience autogestionnaire de lutte indigène. Un excellent cadeau de fin d'année pour en savoir plus sur un mouvement bien sûr « oublié » des médias, provenant d'une journaliste de qualité qui s'est immergée dans le mouvement zapatiste sur place entre 1997 et 2004...

**20^e anniversaire de l'insurrection zapatiste – « Liberté,
Démocratie, Justice ! »**

Bernard Duterme – 15 décembre 2013

URL de l'article : <http://www.cetri.be/spip.php?article3313&lang=fr>

Article publié (en versions adaptées) par La Revue Nouvelle (novembre 2013), Altermondes (Paris, décembre 2013), Demain Le Monde (janvier-février 2014).

« Vous êtes néophyte dans la connaissance du zapatisme ? (...) Vous n'êtes jamais allé dans un village zapatiste ? Vous n'étiez pas encore né quand l'EZLN (Armée zapatiste de libération nationale) est apparue au grand jour ?

Vous ne vous étiez rendu compte de rien jusqu'au jour de la fin du monde, ni même après ? (...) Voici ce que vous auriez toujours dû savoir à propos du zapatisme »(1). Le sous-commandant Marcos, porte-parole des Indiens insurgés du Sud-Est mexicain, n'a pas son pareil parmi les leaders révolutionnaires d'hier et d'aujourd'hui, pour ré-attirer l'attention sur sa rébellion.

« *Le jour de la fin du monde* » auquel il fait allusion dans cet extrait d'une nouvelle série de longs communiqués incoercibles rendus publics en juillet dernier, c'est le 21 décembre 2012, le solstice d'hiver choisi par plus de 40 000 zapatistes encagoulés pour occuper pacifiquement et silencieusement cinq villes du Chiapas. Impressionnante démonstration de force, après quatre ans de relative discrétion. D'autant que l'on savait le mouvement rebelle miné par les stratégies de division et de pourrissement du pouvoir mexicain, le quadrillage militaire et le harcèlement paramilitaire, ainsi que le découragement de certaines « bases d'appui » zapatistes.

Aujourd'hui donc, sur le clavier du « *SupMarcos* » comme dans les cinq « *caracoles* » (sièges des « conseils de bon gouvernement » qui gèrent l'« autonomie de fait » de centaines de communautés rebelles réparties sur un territoire fragmenté de la taille de la Belgique), c'est de nouveau l'effervescence. Lancement des « petites écoles zapatistes » ouvertes aux « zapatisans » du monde entier, relance du « Congrès national indigène (CNI) » qui fédère les peuples indiens du Mexique en lutte contre l'exploitation minière, agro-industrielle, énergétique, touristique transnationale qui mange leurs territoires, mais aussi célébrations en cascade du triple anniversaire de la rébellion : les dix ans de l'autogouvernement de fait, les vingt ans du soulèvement armé, les trente ans de la fondation de l'EZLN.

Novembre 1983, décembre 1993, août 2003

C'est en novembre 1983 en effet qu'une poignée de guérilleros issus des Forces de libération nationale (FLN), rejoints l'année suivante par



l'universitaire citadin qui deviendra le « sous-commandant Marcos », créent au fin fond de l'État du Chiapas l'« Armée zapatiste de libération nationale », avec la ferme intention, à la mode de Che Guevara, d'y « allumer » la révolution. Marcos et ses camarades ne seront toutefois pas les seuls à « travailler » aux côtés des Mayas tzotziles, tzeltales,

tojolabales, choles de la région. Les animateurs sociaux du très concerné diocèse catholique de San Cristobal de Las Casas, dont les frontières coïncident précisément avec la zone d'influence actuelle des zapatistes, sont aussi à l'œuvre dans les villages indigènes, depuis de nombreuses années.

Dix ans plus tard, forts de ces influences multiples mais contrecarrés dans leurs projets d'émancipation par l'autoritarisme d'une élite locale raciste et par les effets de la libéralisation de l'économie mexicaine, la chute du prix du café et la réforme constitutionnelle de 1992 qui casse tout espoir de réforme agraire, d'importants secteurs de la population indigène du Chiapas vont se soulever en armes (avec les moyens du bord, souvent de vieilles pétoires) dans les principales villes de la région. « *Démocratie, liberté, justice !* ». Et ce, le jour même de l'entrée en vigueur des Accords de libre-échange nord-américain (Alena) qui ouvrent les richesses du Mexique aux États-Unis et au Canada. Mais le coup d'éclat zapatiste de la nuit du 31 décembre 1993 au 1^{er} janvier 1994 fera long feu. Lourdemment réprimés, les Indiens insurgés vont rapidement se replier et réintégrer leurs

villages. Débutera alors un long processus de militarisation de la région par les autorités, de négociation erratique et de mobilisation pacifique de l'EZLN au retentissement mondial.

Dix ans plus tard, en août 2003, déçus, voire trahis par la non-application des « accords de San Andrés » (seuls accords signés à ce jour entre gouvernement mexicain et commandants rebelles, sur la reconnaissance des « droits et cultures indigènes »(2)), les zapatistes rendent publique la création de leurs propres organes d'autogouvernement, radicalement étanches aux instances et interventions de l'État, au *mal gobierno*. C'est l'« autonomie de fait », celle que la Constitution ne veut pas leur reconnaître. Le « *mandar obedeciendo* » (commander en obéissant), ici et maintenant. La pratique politique expérimentée alors dans les villages zapatistes rejette toute forme de confiscation du pouvoir, d'abandon de souveraineté dans des structures en surplomb. Elle s'organise dans la rotation incessante et la révocabilité immédiate de tous les mandats, de toutes les « charges » qu'à tour de rôle les délégués indigènes – hommes et **femmes** – assument bénévolement au sein des cinq « conseils de bon gouvernement », où l'on administre l'autonomie éducative, sanitaire, juridique et, autant que faire se peut, productive et commerciale des communautés rebelles. Le bilan qu'en dressent aujourd'hui les zapatistes eux-mêmes est plutôt positif : en dépit de bien des difficultés, non éludées, les indicateurs sociaux progressent...



La portée mondiale d'un mouvement paradoxal

Toute l'originalité, la force et la faiblesse de la rébellion zapatiste résident dans l'évolution et les réalités auxquelles renvoie ce triple anniversaire. Une avant-garde révolutionnaire léniniste classique fait place à une révolte indienne massive, déterminée, presque suicidaire, qui elle-même, au gré des circonstances, des rapports de force, de rencontres « *intergalactiques*(3) » avec des bus entiers de rebelles venus du reste du pays et du monde, va s'affirmer en un mouvement à la fois ouvert et autonome, radicalement démocratique et profondément identitaire, nationaliste mexicain autant qu'ethnique et altermondialiste, imprégné d'un esprit libertaire, de clés de lecture marxiste, d'une culture chrétienne émancipatrice, d'idéaux féministes et de références mayas. Une addition de combinaisons plutôt inédites. Le mouvement zapatiste garde en tout cas le mérite d'avoir donné vie, à partir de son ancrage local, à un idéal éthique et politique désormais universel : l'articulation de l'agenda de la redistribution à celui de la reconnaissance. « *Nous sommes égaux parce que différents* ».

En cette année d'anniversaires, le sous-commandant Marcos continue à cultiver l'« indéfinition » de la rébellion et à jouer de son humilité (« *le chemin se fait en marchant* », « *venez le discuter avec nous* », « *que faut-il faire ? Avec qui ?* »), l'un des ressorts sans doute de son écho international si positif des premières années. Dans le même temps, force est de reconnaître que celui qui reste le porte-parole des commandants indigènes et le chef militaire de l'EZLN (4) balise aussi la voie à suivre (« *en bas à gauche* », en marge de toute représentation, médiation ou institution politiques, en « *réseau* » avec les luttes « *anticapitalistes* » d'ici et d'ailleurs) et clive volontiers le panorama (en caractérisant les « *véritables zapatistes* » et ceux qui ne peuvent l'être), avec ou sans second degré, selon l'humeur. Ses postures lui valent depuis quelques années déjà de fortes inimitiés au

sein des gauches mexicaines – radicales et modérées – qui lui reprochent sa « *superbe* », ses « *zigzags politiques* », voire son « *antipolitisme inconséquent* ».

Reste que la priorité donnée par les zapatistes à l'expérimentation d'« une autre manière de faire de la politique » dans les communautés autonomes – ce que la sociologie anglo-saxonne appelle les « politiques de préfiguration » (commencer par fonctionner soi-même démocratiquement) – est en partie le résultat de l'inconséquence des principaux partis mexicains, y compris de gauche (PRD(5)), qui n'ont pas respecté, sur le plan national, les « accords de San Andrés » et, dans le Chiapas, agressent régulièrement l'EZLN ou ses « bases d'appui »... Au-delà, le contexte demeure extrêmement problématique pour les indigènes de la région, zapatistes ou non. Ils figurent toujours parmi les populations les plus pauvres du Mexique, souvent encore sans accès aux services de base, marginalisés ou instrumentalisés par un modèle de développement prédateur – « extractiviste », forestier, agricole, touristique... – qui profite des multiples richesses naturelles et culturelles du Chiapas, au détriment de ses premiers habitants.

Notes :

(1) Tiré d'un communiqué du sous-commandant Marcos de juillet 2013, publié sur www.enlacezapatista.ezln.org.mx le 1^{er} août.

(2) Les accords de San Andrés, qui portaient donc sur l'affirmation des identités indigènes, datent de février 1996. Les autres thèmes prévus par les négociations entre rebelles et gouvernement n'ont jamais pu aboutir. Ils étaient censés porter sur les dimensions plus politiques (démocratisation) et socioéconomiques (redistribution) des revendications zapatistes.

(3) Du nom donné par Marcos à la « Première rencontre intercontinentale pour l'humanité et contre le néolibéralisme » convoquée par l'EZLN en 1996 dans le Chiapas, qui sera suivie de multiples initiatives similaires.

(4) Au côté désormais, depuis début 2013, du sous-commandant Moises, indigène tojolabal.

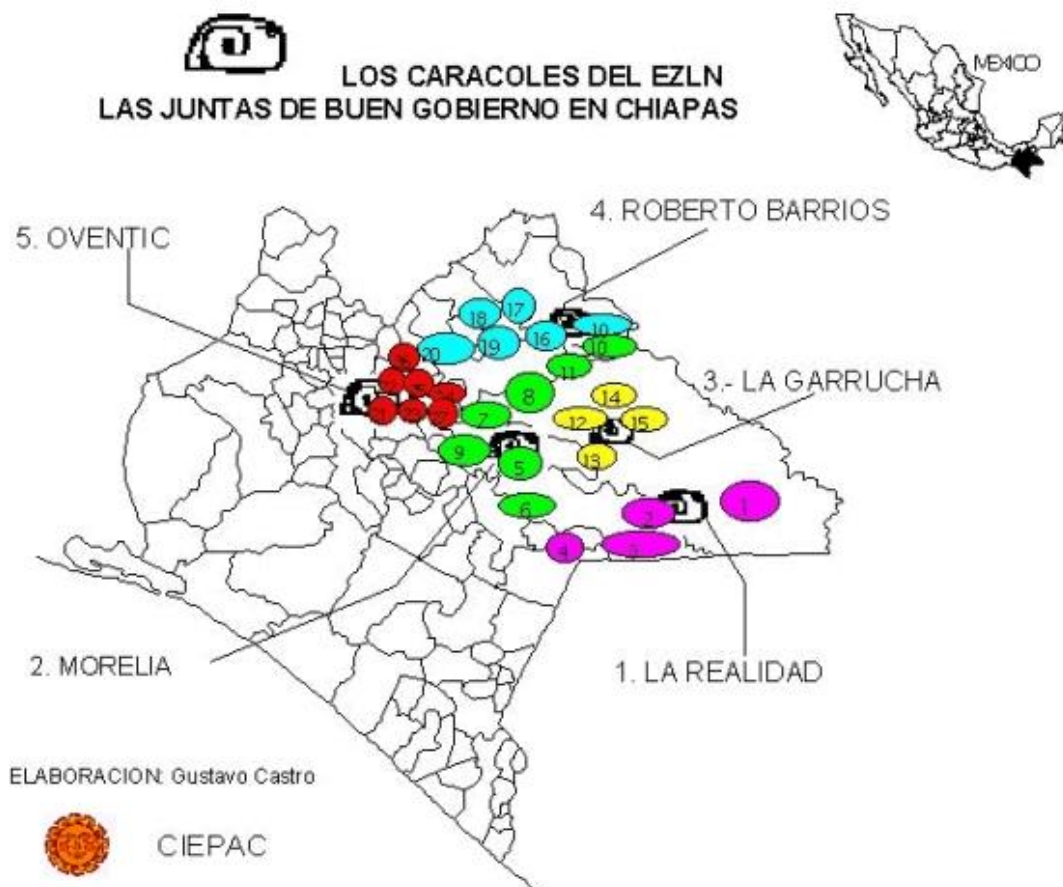
(5) PRD pour Parti de la révolution démocratique, fondé en 1989 à partir d'une dissidence du PRI (Parti révolutionnaire institutionnel, à la tête du Mexique de 1930 à 2000 et de nouveau depuis 2012). Le candidat du PRD aux élections présidentielles de 2006, Lopez Obrador, perdant d'extrême justesse (les résultats furent contestés plusieurs mois par des millions de Mexicains de pratiquement toutes les gauches), n'a pas reçu l'appui des zapatistes, mobilisés à cette époque dans une démarche nationale parallèle, intitulée « l'autre campagne ».



Sous-commandant Moises

Résistance politique : Autonomie politique et autogestion modernes vues de l'intérieur... Les Caracoles du Chiapas

Les Caracoles dans l'organisation zapatiste



samedi 1^{er} février 2014, par André Aubry - (Date de rédaction antérieure : 28 août 2003).

URL de l'article : <http://www.lavoiedujaguar.net/Les-Caracoles-dans-l-organisation>

I. La structure de l'EZLN

1. Les zapatistes, ce sont :

★ Les insurgés (insurgentes), volontaires femmes et hommes, permanents ; c'est entre elles et eux que sont choisis les cadres militaires de l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) ;

★ Les miliciens (milicianos), réservistes envoyés et sélectionnés par les villages, donc seulement en services temporels ou ponctuels ;

★ Les bases d'appui des villages (comunidades bases de apoyo), non armées, chargées des grandes actions politiques de l'EZLN et, en cas de conflit armé, de la logistique.

Par exemple :

★ Insurgés et miliciens ont été les combattants du 1^{er} au 12 janvier 1994.

★ Les miliciens ont été ceux qui ont résisté à l'armée à Chavajeval en mai 1998, avec une victime, lors du démantèlement par le gouverneur Albores de la commune autonome San Juan de la Libertad, ex-El Bosque.

★ Avec le support arrière d'insurgés et de miliciens, les bases d'appui (vieillards, femmes, hommes et enfants) furent celles qui repoussèrent l'armée d'Oventik et obligèrent une grande patrouille blindée à rebrousser chemin le 1^{er} janvier 1996 au lendemain de la construction de l'Aguascalientes, et une nouvelle fois le 31 décembre 2000 à Jolnachój parce que ce campement militaire résistait au retrait convenu entre Fox [1] et l'EZLN (actions comparables dans la Selva à Amador Hernández en 1999 et 2000).

★ Seules (sans l'appui des insurgés ou miliciens), ces mêmes bases furent, avec la société civile, les agents de la Première Consultation nationale et internationale (août 1995, pour savoir si l'opinion acceptait la transformation de l'EZLN en « force politique » — non parti — autonome, avec 1 300 000 réponses affirmatives), de la marche à Mexico des 1 111 en septembre 1997, de la Seconde Consultation nationale pour le respect

des droits des peuples indigènes et pour la fin de la guerre d'extermination, convoquée le 20 novembre 1998 et réalisée en mars 1999 par 5 000 membres des bases d'appui, deux par commune de la République (2 500 hommes et 2 500 femmes) pour faire ratifier les Accords de San Andrés par la population du pays (trois millions de réponses positives dans tout le pays).

2. Ces trois niveaux d'appartenance sont dirigés par l'EZLN

★ Le CCRI (Comité clandestin révolutionnaire indigène, formé par cinq représentations des langues indigènes parlées dans chacun des cinq Caracoles qui leur correspondent), qui est l'instance politique des comandantes et comandantas, un terme non exclusivement militaire puisque le président de la République, par exemple, est le commandant en chef des forces armées).

Son rôle a été par exemple : les dialogues avec le gouvernement (Cathédrale en février 1994, Selva en janvier 1995, dans ces deux cas avec la présence de Marcos), les négociations de San Andrés, d'avril 1995 à février 1996, ou avec les Chambres parlementaires le 28 mars 2001 (conversations auxquelles Marcos n'a pas participé) ; l'organisation de la Marche de la couleur de la terre en février-mars 2001 ; des consultations et marches déjà signalées, celles des Aguascalientes et de la Convention nationale démocratique d'août 1994 à Guadalupe Tepeyac, et la conversion des Aguascalientes en Caracoles.

★ La Comandancia General (CG) de l'EZLN, l'instance militaire que dirige le « sous »-commandant (à cause de sa subordination à l'instance politique antérieure) insurgé Marcos, qui est, par exemple, le dirigeant des insurgés et miliciens mais chargé en outre de la communication interculturelle (les communiqués : une tradition au Mexique qui remonte aux rébellions et insurrections du XVIII^e au XX^e siècle, y compris à Zapata).

La création des Caracoles n'a rien changé à cette organisation de l'EZLN.

II. Comment s'organisent les autonomies ?

1. L'autonomie est l'une des principales demandes de l'EZLN et ce, depuis le dialogue de la Cathédrale en 1994. Après son échec, trente-huit communes autonomes furent proclamées dans la clandestinité en décembre 1994.

Selon les Accords de San Andrés, signés par l'EZLN et le gouvernement avec l'aval de la Cocopa [2] et de la Conai [3] le 16 février 1996, cette autonomie se définit :

★ Comme « l'exercice du droit des peuples [les indigènes sont les "peuples premiers" du pays selon la Convention 169 de l'OIT] à disposer d'eux-mêmes » (derecho de libre determinación) sur les « territoires » qui ont été leur « habitat traditionnel » ;

★ Comme une « autonomie différenciée » (selon les « niveaux » de gouvernement et les compétences — ámbitos — souhaitées) qui, sur le plan local, peut prendre la forme de comunidades (villages ou hameaux) ou de municipios (communes) mais avec un droit d'« association » entre les unes et/ou les autres qui, dans la pratique, convertit le territoire autonome de local en régional. Ce regroupement régional est ce qui a été décidé et promulgué les 8, 9 et 10 août 2003 à Oventik avec la création des Caracoles qui concernent une bonne trentaine de communes autonomes.

2. Ce changement laisse cependant intacte la structure de base, celle des communes autonomes. Leur siège, qui est en général celui de l'ancienne commune mais avec un autre nom (par exemple, pour San Andrés Larráinzar ce n'est pas Oventik, mais le même village avec son nouveau nom de San Andrés Sakamch'en de los Pobres). Pour l'instant, il en existe une trentaine. Leur travail est celui de la gestion municipale.

3. Outre les niveaux de gouvernement (par exemple municipal), l'autonomie des Accords de San Andrés spécifie des compétences (exécutives, législatives ou judiciaires) qui l'habilitent, par exemple, à se

charger de programmes alternatifs en matière d'éducation, de santé, de justice (appelés dans les textes sistemas normativos internos), etc. À ce qui est explicitement mentionné dans les Accords, l'EZLN ajoute des programmes de production agroécologique (sans OGM, respectant la biodiversité et combattant la biopiraterie) et de commercialisation alternative en général de forme coopérative.

Il y avait déjà dans les Aguascalientes des écoles et des cliniques alternatives mais pas toujours bien structurées. Le CCRI a décidé la coordination de l'ensemble de ces activités dans les Caracoles pour les rendre plus efficaces.

4. Cette coordination est le travail du siège des Conseils de bon gouvernement (Casa de la Junta de buen gobierno), inauguré symboliquement à Oventik par environ soixante-dix commandants du CCRI (donc provenant des cinq Caracoles existants) qui ont confirmé en ces nouvelles fonctions les quatorze conseillers d'Oventik (deux pour chacune des communes autonomes représentées actuellement dans ce Caracol, preuve que l'institution de base reste la commune autonome) ainsi que ceux des quatre autres Juntas de buen gobierno.

5. Lors de la construction des communes autonomes, il y eut beaucoup de ratés qui ont mécontenté des alliés de l'EZLN (comme l'ARIC indépendante, par exemple) ou des organisations de solidarité mexicaines ou internationales malmenées, dans leurs membres ou dans la destination des fonds qu'elles apportaient, ou même par des entorses aux droits de l'homme. Donc, en plus de coordonner un développement endogène et autogéré, les Conseils de bon gouvernement fonctionnent aussi comme des assemblées d'arbitrage et de conciliation, de répartition des finances extérieures, non selon les critères des donateurs sinon selon ceux des zapatistes eux-mêmes en l'exercice de leur autogouvernement, en se réservant une retenue locale de dix pour cent destinée, par exemple, à

soutenir le collectif d'un village dont les nécessités n'avaient pas encore été prises en compte.

III. Qu'est-ce qui a changé depuis la création des Caracoles ?

1. Les communes autonomes (*municipios autónomos*), loin d'être relativisées, jouissent de l'appui et des services régionaux des Caracoles qui leur épargnent les bavures de leurs débuts difficiles.

2. Les autonomies sont considérablement renforcées et respectées, des communes autonomes aux Caracoles en passant par les Conseils de bon gouvernement parce que :

★ la CG militaire de l'EZLN se chargera — et elle seule — de répondre militairement aux manœuvres hostiles des paramilitaires qui menacent encore les organismes autonomes ;

★ Le CCRI et la CG de l'EZLN ont terminé leur rôle de suppléance et n'interviendront plus dans la marche interne des autonomies.

3. En effet, les comandantes du CCRI ont clairement exprimé que si l'un d'eux a des aspirations aux gouvernements autonomes, il doit renoncer aux charges d'organisation qu'il occupe au sein de la Comandancia de l'EZLN parce qu'il ne peut y avoir d'interférence entre les niveaux de gouvernement (il y aurait donc une espèce de séparation respectueuse des pouvoirs, un peu à l'image du pacte fédéral, officiellement mal respecté bien que consacré par la Constitution mexicaine).

4. Le sous-commandant insurgé Marcos est libéré de la rédaction de communiqués parlant au nom des autonomies mais il en garde la responsabilité pour son instance ; les autonomies n'ont plus le droit de faire intervenir les miliciens pour faire respecter leurs décisions parce que, dorénavant, ces dernières devront être purement politiques et inspirées par la raison, non par la force, compétence exclusive de la CG militaire.

5. Cependant trois comandantas et plusieurs comandantes du CCRI, depuis leur compétence spécifique, ont proclamé le 9 août 2003 à Oventik les grandes lignes d'action de l'EZLN au niveau global dans la conjoncture, auxquelles les autonomies devront trouver des formes locales ou régionales d'application : le problème de la marginalisation de la femme, celui des jeunes sans travail ou des migrants contraints à chercher aux États-Unis ce que le Mexique est incapable d'offrir, le point de vue critique de l'EZLN sur la classe politique du moment, ses choix au niveau de la solidarité internationale (Pays basque, Palestine, Irak, Argentine, etc.) et la mobilisation pour un grand programme de résistance aux principaux axes néolibéraux officiellement annoncés — l'ALCA (Accord de libre commerce des Amériques) et le PPP (Plan Puebla-Panama) ; cet appel est ironiquement dénommé « Plan Tijuana – La Realidad » (le territoire mexicain de sa frontière nord à celle du sud) pour bien noter la vocation nationale de l'EZLN.

La grande nouveauté est la rupture du silence. L'autonomie se vit désormais hors de la clandestinité, la résistance devient publique et ouverte. Tout se passe comme si l'EZLN suggérait au gouvernement que si ces mesures l'offensent, la solution la plus simple et la moins gênante pour lui serait, enfin, l'application des Accords de San Andrés qui ferait tout rentrer dans la légalité incluse dans leur signature commune.

28 août 2003, **André Aubry** et **Eva**

Notes :

[1] Vicente Fox, dirigeant du Parti d'action nationale (PAN) et président du Mexique de 2000 à 2006 (note de "la voie du jaguar").

[2] Cocopa, Commission de concorde et pacification, créée en mars 1995 par la Chambre des députés et le Sénat (note de "la voie du jaguar").

[3] Conai, Commission nationale de médiation, créée en 1994 par des membres de la « société civile », présidée par l'évêque Samuel Ruiz, et autodissoute en juin 1998 (note de "la voie du jaguar").



Résistance politique à l'oligarchie mondiale : Les Zapatistes du Chiapas (Mexique) montrent la voie...

... d'un nouveau paradigme politique par la résurgence indigène et l'enseignement de la pratique démocratique réelle.

Excellente analyse de la situation mondiale par le Sub Moisés.

L'avenir de l'humanité demeure dans les peuples occidentaux, libérés de l'idéologie colonialiste, se tenant aux côtés de leurs frères indigènes pour gérer ensemble la planète de manière égalitaire, fraternelle et libre.

— Résistance 71 —

Rebeldia Zapatista

La Parole de l'EZLN

22 mars 2014 - URL de l'article original en français :

<http://www.lavoiedujaguar.net/Rebeldia-Zapatista-La-parole-de-1>

Éditorial



Nous sommes **les femmes** et les hommes **zapatistes**, rebelles en notre propre patrie, le Mexique, parce que nous sommes menacés de destruction, au même titre notre terre-mère, menacés sous terre et sur nos terres par les personnes mauvaises riches et par les

mauvais gouvernants qui ne pensent qu'à convertir tout ce qu'ils voient en marchandises pour leur seul profit : ce sont les capitalistes néolibéraux.

Ils veulent posséder tout.

Ce sont des destructeurs, des assassins, des criminels, des violeurs. Ils sont cruels et inhumains ; ce sont des tortionnaires ; ils font disparaître les gens ; ce sont des corrompus qui concentrent tout ce que l'on peut imaginer de pire. Ils sont comme ça, ils n'ont rien à faire de l'humanité. **Ils sont plutôt antihumains.**

Ils ne sont qu'une poignée, mais qui décide de tout ; **ils décident de comment dominer les pays qui se laissent dominer** : ils ont fait des pays sous-développés leur chasse gardée, leur propriété privée, et ont fait des gouvernements capitalistes sous-développés de simples contremaîtres à leur service.

C'est le cas chez nous, au Mexique. Le patron, ce sont les néolibéraux sans frontières ; leur hacienda s'appelle le Mexique ; leur contremaître de service aujourd'hui s'appelle Enrique Peña Nieto ; leurs majordomes, ce sont Manuel Velasco, au Chiapas, et tous les autres gouverneurs, comme on les appelle, de chacun des États mexicains ; leurs capitaines, ce sont les mal nommés « présidents municipaux » (maires) et autres autorités municipales.

C'est contre une telle situation, contre ce système, que nous nous sommes insurgés à l'aube du 1^{er} janvier 1994.

Cela fait maintenant trente ans que nous construisons et mettons en pratique notre idée d'une vie meilleure, à la vue de tout le monde : le peuple mexicain et le monde entier peuvent venir voir par eux-mêmes ce qu'il en est. Humblement mais sagement, différents peuples réunis, des dizaines de milliers de femmes et d'hommes décident et choisissent comment se gouverner de façon autonome.

Nous ne cachons rien de ce que nous faisons, des buts que nous poursuivons, de ce que nous voulons ; tout est visible, à la vue de tous.

Il n'en est pas de même avec les mauvais gouvernants, à savoir, les trois mauvais pouvoirs [1] : le système capitaliste, lui, fait tout en cachette, derrière le dos du peuple.

Nous, nous partageons avec les compañeros et les compañeras du Mexique et du monde notre humble façon d'envisager ce monde nouveau que nous imaginons et désirons ardemment.

C'est pour cette raison que nous avons décidé, après réflexion, de créer l'école zapatiste.

Un lieu où il est question de la liberté et de la construction d'un monde nouveau différent de celui dans lequel nous maintenons les capitalistes néolibéraux.

Et ensuite, chez nous, c'est le peuple qui en discute, la base directement et non pas uniquement ses représentants. Ce sont les

communautés qui disent si tout va bien ou si l'organisation actuelle leur convient, et non leurs représentants. En d'autres termes, c'est la base qui vérifie si les choses se passent comme le disent ses représentants.

Compañeros de la ville et de la campagne, vous méritez de partager tout cela avec nous tous, parce que c'est nous tous ensemble qui devons penser à comment doit être ce monde nouveau que nous voulons et non pas seulement nos représentants ou des dirigeants. Ce n'est pas à eux de le penser et de le dire et encore moins de nous dire si c'est bien ou non la manière dont tout est organisé. C'est au peuple, à la base, d'en juger.

Alors, à vous de dire si c'est utile pour vous d'avoir participé à l'école zapatiste.



Comme vous le verrez en lisant les textes publiés dans ce numéro de *Rebeldía Zapatista*, notre revue, cela a servi à ce que des personnes bonnes aux Mexique et dans le monde connaissent nos compañeros et compañeras des bases de soutien, parce qu'aucun gouvernement, au Mexique même, ne veut reconnaître l'existence des indigènes. Ils ne se souviennent d'eux qu'en période d'élections, comme s'ils n'étaient que des bulletins de vote.

C'est seulement en s'organisant comme ils l'ont fait, avec leur lutte, qu'ils ont pu se défendre pendant trente ans.

Ils font tout ce qui est possible, réalisent l'impossible, et ils l'ont largement démontré tout au long de ces trente ans d'existence. C'est ce qu'ils partagent et communiquent ici.

Avec cette école, nous avons fait en sorte que la parole de nos compañeras et de nos compañeros des bases de soutien zapatiste voyage beaucoup plus loin et franchissent des milliers et des milliers de kilomètres, contrairement aux balles de nos fusils à l'aube du mois de janvier 1994. Certaines n'ont parcouru que 50 mètres à peine, d'autres 100 mètres et au mieux certaines ont franchi jusqu'à 300 ou 400 mètres de distance ; les paroles, l'idée de l'école zapatiste traverse des océans, des frontières et des espaces énormes pour vous rejoindre, compañeras, compañeros.

Nous les indigènes rebelles, nous le savons bien et nous savons qu'il y a d'autres femmes et d'autres hommes rebelles qui sont indigènes et qui savent aussi ce qu'est le capitalisme néolibéral.

Et il y a d'autres frères et sœurs qui sont aussi des rebelles, sans être indigènes, qui peuvent aussi écrire et partager dans cette revue pour faire savoir leur pensée et ce qu'ils pensent du système actuel qui veut détruire la planète Terre. C'est pour cela que nous donnons également la parole, dans ce numéro de notre revue, à des compañeras et à des compañeros anarchistes.

Bien, compañeros de la Sexta, le mieux c'est que ceux qui ont assisté aux discussions et ont pu le voir avec leurs propres yeux et l'entendre avec leurs propres oreilles et en ont été satisfaits se chargent de le communiquer et de l'expliquer à ceux qui ne peuvent pas venir.

Dans ce premier numéro de notre revue, on trouvera retranscrites les paroles et la pensée de nos compañeras et compañeros des bases de soutien zapatistes, des familles, des gardes d'enfants, des instituteurs et institutrices, qui donnent leur avis sur l'école où ils partagent leurs points de vue et aussi sur les compañeras et compañeros élèves. Dans les prochaines livraisons, nous publierons l'évaluation recueillie de la bouche des professeurs, des guides, des familles et des chargés de coordination de cette école dans chacune des zones des cinq caracoles.

De la même façon que vous avez discuté entre vous ou publié ce que vous avez vécu, vu et entendu dans nos terres zapatistes, vous pourrez lire ici comment l'ont vu et entendu celles et ceux qui ont brandi l'étendard de la RÉBELLION ZAPATISTE.

Sous-commandant insurgé Moisés

Mexique, janvier 2014. An XX après le début de la guerre contre l'oubli.

Traduit par **SWM**.

Source du texte d'origine : Enlace Zapatista

Notes :

[1] Le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire (NdT).

Résistance politique : Un exemple de société autogérée, non pyramidale, non coercitive: Le Chiapas (Mexique) depuis 1994...

“Nous montrons au pays (Le Mexique) et au monde, que pour être capable de développer une bien meilleure vie, vous pouvez parfaitement le faire sans la participation aucune du mauvais gouvernement (l’État). Le progrès en éducation, santé, commerce, sont des projets que nous abordons et menons avec une société civile nationale et internationale, parce qu’ensemble nous construisons ce que nous pensons être bon pour le peuple. Pourquoi le peuple mexicain et les autres peuples d’autres pays nous soutiennent-ils ? Nous pensons que c’est parce qu’ils voient bien que rien de ce que nous faisons est seulement à cause de nous, pour nous. Nous disons simplement que tout le monde peut planifier et décider comment leur économie et leur gouvernement devraient être et nous travaillons dans la pratique à cette forme de gouvernement.”

Subcomandante Moisés, EZLN, 2004

Rebeldia Zapatista la parole de l’EZLN

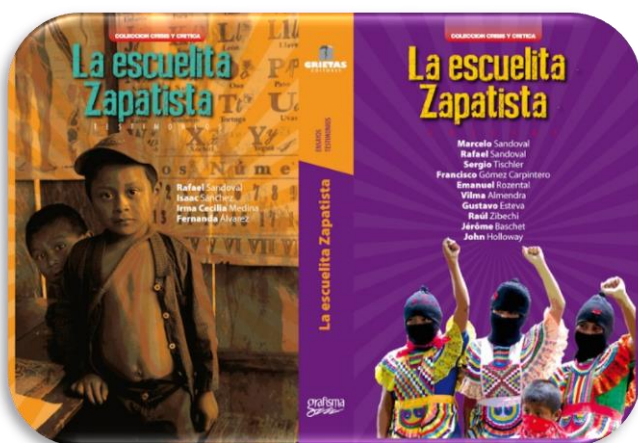
Subcomandante Insurgente Moisés

Mexique, Avril 2014, 20^{ème} année de la guerre contre l’oubli - URL de l’article : <http://bsnorrell.blogspot.com/2014/05/rebeldia-zapatista-word-of-ezln.html>

Article original en espagnol :

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2014/04/24/editorial-2-rebeldia-zapatista-la-palabra-del-ezln/>

~ Traduit de l'anglais par Résistance 71 ~



Compañeras et compañeros de la sixième (déclaration) et de la petite école zapatiste :

Nous continuons ici de rapporter les paroles des compañeras et compañeros, des familles, des gardiens et des enseignants sur la façon dont ils ont vu et évalué leurs élèves de la petite école.

Comme ils disent ici dans ces terres

rebelles, il n'y a pas de répit, on doit continuer à travailler dur.

Nous mentionnons ceci parce qu'il y a toujours plus de travail qui arrive avec les compañeras et compañeros du Congrès National Indigène (CNI). Donc vous voyez bien, c'est vrai... Pas de répit. Et même lorsqu'il y a une coupure dans ces tâches, le temps est utilisé pour travailler à soutenir les familles, mais aussi pour penser, pour étudier et à faire de nouveaux plans pour la lutte.

Ceci est important du simple fait que les capitalistes néolibéraux ne prennent pas de repos non plus et pensent toujours au comment étendre leur domination à l'infini.

Comme le dirent si bien les Compañeras et compañeros dans un des "partages" que nous avons eu ici: en juste 19 ans, nous avons mis à la poubelle le mauvais système de 520 ans d'âge de domination et nous tenons maintenant notre propre liberté et notre propre démocratie entre nos mains

et nous ne sommes juste que quelques milliers d'hommes et de femmes qui gouvernons nos propres communautés, imaginez si nous nous organisions avec quelques autres millions de personnes dans les campagnes et dans les villes.

Comme ces mêmes compañeras et compañeros le disent, ceci est grâce au fait que nous nous sommes organisés et avons compris ce que la dignité et la résistance veulent véritablement dire. Nous ne nous résignons plus aux miettes, aux dons, aux pitances qui nous étaient jetés au fur et à mesure des déceptions et des mensonges du mauvais gouvernement.

Comme le disent les zapatistes, nos arrières arrières grands-parents, nos arrières grands-parents, nos grands-parents, n'ont jamais rien reçu à manger. Bien au contraire, ce qu'ils produisaient leur était enlevé et on leur laissait des miettes afin qu'ils puissent retourner au travail le lendemain pour leur propriétaire terrien. C'est comme cela qu'ils ont vécu : exploités par le patron et le mauvais gouvernement. Pourquoi penserions-nous que le mauvais gouvernement soit différent aujourd'hui ? Qu'il serait bon alors qu'il est constitué des arrières arrières petits-enfants des mêmes exploités et qui sont les plus corrompus de notre temps ?

C'est pourquoi les nouveaux patrons sont étrangers, enfin si nous les laissons faire, si nous les pauvres hommes et femmes de la campagne et de la ville nous résignons à cela.

Il est grand temps pour les pauvres des campagnes et des villes de s'auto-organiser, temps pour les gens des campagnes et des villes de reprendre leur destinée en mains. C'est à dire, il est temps pour le peuple de se gouverner lui-même au lieu d'être gouverné par quelques individus du haut de la pyramide qui essaient juste d'être toujours plus riches. C'est facile de le voir, de le comprendre et de confirmer en pratique que c'est de fait, la seule raison de leur présence.

C'est pourquoi les compañeras et compañeros des bases de support zapatistes se sont organisés eux-mêmes et ont rêvé et ont travaillé ensemble pour déterminer leurs propres destinées, cette destinée est maintenant totalement visible. Leur façon de se gouverner eux-mêmes comme peuple et comme communautés est totalement différent ; ils gouvernent en tant que peuple et leurs représentants leur obéissent (NdT : *Retour à la société traditionnelle où les "chefs" n'ont aucun pouvoir et ne font que représenter leur peuple, cf. Pierre Clastres et ses études sur le changement de direction de la dette que nous avons publiées.*), c'est à dire que leur gouvernement obéit au peuple. Ceci est le véritable changement, pas seulement un changement de couleurs et de logos. Qui dit que cela ne peut pas être accompli, compañeras et compañeros de la Petite École ? Cela peut-être fait, parce que c'est le peuple lui-même qui décide, de manière organisée, ce qu'il veut et ce dans tous les aspects de sa vie...

Pourquoi avoir peur de laisser les gens décider eux-mêmes du comment leur nouvelle vie sera ? Comment ne pouvons-nous pas avoir peur de la grande atrocité commise par les trois niveaux de mauvais gouvernement qui décident de notre futur contre le bien et l'intérêt général ? C'est là que les compañeras et compañeros de l'EZLN disent que le peuple doit avoir le pouvoir de décision sur sa propre vie, parce que les gens prennent les décisions pour le bien de la communauté et non pas pour profiter de leur propres vices. Et s'ils font des erreurs, et bien ils les corrigent d'eux-mêmes. Mais les trois niveaux du mauvais gouvernement n'ont pas d'yeux ni d'oreilles pour voir et entendre, ils refusent de reconnaître toute erreur commise au sein de leur monde de domination et de mensonge. Laissons ce monde derrière nous, laissons les seuls et voyons s'ils peuvent survivre, arrêtons de nous laisser exploiter. Les compañeras et compañeros des communautés zapatistes ont fourni un exemple à suivre.

Voilà pourquoi nous continuons à partager ici les mots des compañeras et compañeros des bases de soutien de l'EZLN.

Ceci continuera encore et encore.

Subcomandante Insurgente Moisés.

Mexique, Avril 2014. Vingtième année de la guerre contre l'oubli.

À lire :

"EZLN 20 et 10, le Feu et la Parole", Gloria Muñoz Ramirez, éditions Nautilus, 2005

À notre sens le meilleur bouquin écrit sur l'histoire du mouvement zapatiste par une journaliste mexicaine qui a passé 7 ans au Chiapas entre 1997 et 2004 et a rencontré les protagonistes, vécu avec eux... longtemps.

Autonomie, autogestion et leçon politique des Indiens du Chiapas (Mexique). Au revoir Marcos et merci !...

“Je mourrai esclave de principes non des Hommes”

~ Emiliano Zapata, 1879-1919 ~

*“C’est notre conviction et notre mode de pratique que pour se rebeller et
lutter, aucun leader, patron, messie ou sauveur n’est nécessaire. Pour
lutter, les gens ont besoin d’un sens de la honte, d’un peu de dignité et de
beaucoup d’organisation. Pour le reste, cela sert le collectif ou pas.”*

~ Subcomandante Insurgente Marcos ~

La der du Sub Marcos

Résistance 71 - 3 Juin 2014

Source : <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2014/05/27/between-light-and-shadow/>

Note : C’est avec grand plaisir et non sans une certaine émotion que nous avons traduit (partiellement) et commenté cette toute dernière intervention du Subcomandante Marcos porte-parole de l’EZLN et du mouvement autonomiste indien du Chiapas au Mexique depuis 1995. L’autonomie indigène est une réalité, la lutte contre l’impérialisme colonialiste en est une autre. Le mouvement autonome et autogéré indigène du Chiapas prouve

que le bon gouvernement du peuple par et pour le peuple est non seulement possible, mais parfaitement sain et productif et ce malgré un environnement hostile de répression permanente de la liberté. ¡Todos somos Marcos! Les peuples prévaudront !



Le 25 Mai 2014 à 2:08 du matin, depuis la jungle de Lacandon au Chiapas, province du Sud-Est du Mexique, émanait cette déclaration du Subcomandante Insurgente Marcos :

“Je déclare que celui qui est connu comme étant le Subcomandante Insurgente Marcos, “subcomandante d’acier inoxydable” auto-proclamé, cesse d’exister. C’est comme ça,

Au travers de ma voix ne s’exprime plus l’Armée Nationale de Libération Zapatiste (Ejercito Zapatista de Liberacion Nacional ou EZLN). Vale. Santé et jusque jamais ou jusqu’à toujours, ceux qui ont compris sauront que tout cela n’a plus d’importance, que cela n’en a jamais eu.”

Cette déclaration était attendue depuis un moment, l’EZLN avait soufflé le chaud et le froid à ce sujet. L’heure de retirer Marcos du circuit avait sonné. Ainsi fut fait.

Dans un long entretien avec les compañeros et les compañeras reproduit sous le titre "*Entre ombre et lumière*", la figure charismatique du Sub Marcos s'est expliquée de tout ceci. En voici quelques extraits, qui devraient tous nous faire dire "*Nous sommes tous des Marcos !*" du moins potentiellement !

Cette décision a été prise de manière collective pour des raisons politiques. Il y a longtemps déjà, un journaliste avait demandé à Marcos s'il changerait quoi que ce soit à ce qui avait été accompli par l'EZLN et les populations autochtones du Chiapas depuis 1994. Il avait répondu en substance: "Marcos ! Il a pris trop d'importance et ne correspond plus aux besoins de la lutte." Le ton était donné pour la suite.

Marcos dit que ce fut une décision difficile. Des débuts de la lutte il dit ceci: "*Lorsque nous avons érupté en 1994 avec le sang et le feu, ce n'était pas le début de la guerre pour nous en tant que zapatistes. La guerre du dessus, avec sa mort et sa destruction, sa dépossession et son humiliation, son exploitation et son silence imposé aux vaincus, nous les avons enduré pendant des siècles. Ce qui commença pour nous en 1994 est un des moments de guerre forcé par ceux d'en bas contre ceux d'en haut, contre leur monde... Une guerre ressentie par bien des gens d'en bas, une guerre pour l'humanité et contre le néolibéralisme.*"

Une fois certains succès atteints et certaines zones libérées et gérées par les populations indigènes essentiellement d'origine Maya, les Zapatistes ont dû faire face à la répression gouvernementale une fois de plus. Il était hors de question d'occuper les grandes villes comme la capitale du Chiapas, San Cristobal de Las Casas qui fut prise les premiers jours de l'insurrection de Janvier 1994. Se posa alors la question de savoir: "Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?" Pour les Zapatistes, cette question mena à d'autres, comme le dit Marcos:

“Devions-nous préparer ceux qui viennent après nous à ce chemin de la mort ? Devions-nous développer de meilleurs guerriers, plus nombreux ? Devions-nous investir nos efforts à développer notre machine de guerre ? Devions-nous simuler le dialogue avec le mauvais gouvernement (mexicain), gagner du temps tout en préparant de nouvelles attaques ? Tuer ou mourir était-ce là notre seule destinée ?

Ou devions-nous reconstruire le chemin de la vie, celui que ceux d’en haut avait brisé et continuait de briser ? Le chemin qui n’appartient pas seulement au peuple indigène, mais aux travailleurs, aux étudiants, aux enseignants, à la jeunesse, aux paysans ? Aurions-nous dû utiliser notre sang pour décorer le chemin du pouvoir que d’autres ont emprunté ou devrions-nous tourner nos regards et nos cœurs vers qui nous sommes, vers ceux qui sont ce que nous sommes, c’est à dire les peuples autochtones, les gardiens de la terre et de la mémoire ? [...] Nous avons dû affronter ce dilemme et nous avons choisi. Ainsi, au lieu de nous dédier à l’entraînement de toujours plus de guérilleros, de soldats, d’escadrons, nous avons développé l’éducation et la santé et nous avons construit les fondations même de l’autonomie (et de l’autogestion) qui aujourd’hui surprennent et étonnent le monde...”

L’EZLN est la branche armée du mouvement autonomiste d’autogestion zapatiste (nom qui vient du révolutionnaire mexicain *Emiliano Zapata 1879-1919*, qui leva une armée de paysans sans terre contre la dictature de Porfirio Diaz en 1910), aujourd’hui de grandes zones de la province du Chiapas (et de la province voisine d’Oaxaca) sont autogérées par les peuples indiens descendants pour la plupart de la civilisation Maya.

Après l’insurrection des premiers jours de Janvier 1994, les zapatistes se retirèrent dans les terres ancestrales de la jungle de Lacandon. Le 21 décembre 2012, les Zapatistes retournèrent dans les grandes villes qu’ils

saisirent de nouveau dans un silence de mort, sans un mot et sans tirer un coup de feu.

Voici ce qu'en dit Marcos:

“Le 21 décembre 2012, lorsque le politique et l'ésotérique coïncidèrent, comme cela se produisit dans le passé... nous avons répété le coup de main réalisé en 1994, sans tirer un seul coup de feu, seulement avec notre silence, nous avons de nouveau humilié l'arrogance crâne des cités qui sont le berceau du racisme et du dédain. Si le 1^{er} Janvier 1994, ce furent quelques milliers d'hommes et de femmes sans visages qui attaquèrent et mirent à bas les garnisons qui protégeaient les villes, le 21 décembre 2012, ce furent des dizaines de milliers de sans visages qui prirent sans dire un seul mot, ces bâtiments où ceux d'en haut célébraient notre disparition. Ceci mit au grand jour le fait indiscutable que l'EZLN n'avait non seulement pas été affaiblie, encore moins disparue, mais avait au contraire grandi quantitativement et qualitativement. Au cours de ces près de 20 ans d'existence, quelque chose avait changé au sein des communautés et de l'EZLN. Il y a sûrement pas mal de monde qui pense que nous avons fait le mauvais choix, qu'une armée ne peut pas et ne devrait pas pencher pour la paix. Nous avons fait ce choix pour plusieurs raisons, c'est vrai, mais la principale a été que c'est de cette façon que nous (en tant qu'armée) pouvions ultimement disparaître... Nous avons fait ce choix en regardant en nous-mêmes, en tant que Votàn collectif que nous sommes. Nous avons choisi la rébellion, c'est à dire la vie...”

De tout cela résulta la question inévitable de l'échec. L'opération zapatiste était-elle un échec dans le sens où elle ne fut pas capable de déclencher une vague de changement à l'échelle de la nation ?

Voici ce qu'en dit Marcos :

“Ils disent là-bas que nous n’avons rien réalisé pour nous-mêmes... Ils pensent que les fils et les filles des commandants et commandantes (de l’EZLN) devraient jouir et profiter de voyages à l’étranger, étudier dans des écoles privées et devraient parvenir au pinacle des réalisations dans les mondes de la politique et des affaires. Qu’au lieu de produire leur nourriture à la sueur de leur front et pleins de détermination, qu’ils devraient briller dans les réseaux sociaux, s’amuser dans les boîtes de nuit, se pavaner dans le luxe. Peut-être que les subcommandantes devraient procréer et passer leurs boulots, leurs amusements et leurs spectacles à leur progéniture comme les politiciens le font. [...] Ce n’est pas le chemin que nous voulons emprunter. Cela ne nous intéresse pas. Au sein de ces paramètres d’évaluation, nous préférons échouer que réussir.”

Marcos aborde ensuite la question du pouvoir et celle de la figure illusoire du “leader”. Il est absolument stupéfiant de constater que le personnage de Marcos, sa fonction de porte-parole du mouvement n’a pas été une nécessité politique mais une nécessité de ... relations publiques, de marketing révolutionnaire si on veut, certes lié à la politique, mais surtout à l’image que le mouvement voulait donner et le désir que les médias fassent connaître enfin le mouvement en les manipulant ! Nous apprenons que le personnage de Marcos a émergé pour des raisons de communications et du fait de forcer la reconnaissance de la lutte et des succès zapatistes. Marcos qualifie Marcos “d’hologramme”, écoutons-le :

“Ces dernières 20 années il y a de multiples changements au sein de l’EZLN. Beaucoup n’ont vu que le générationnel, ceux qui n’étaient pas encore nés en 1994, dirigent maintenant la résistance pour certain(e)s. Quelques experts ont vu un changement de classe: de la classe moyenne éveillée au paysan autochtone, et un changement de race: du leadership métis (NdT: Marcos, entre autres, est un métis de la classe moyenne) au leadership

indigène ; mais le plus important, un changement de pensée: de l'avant-garde révolutionnaire au concept de "commander en obéissant", de la prise de pouvoir d'en haut à la création du pouvoir d'en bas, de la politique professionnelle à la politique de tous et de tous les jours, des leaders vers le peuple, de la marginalisation du genre vers la participation directe des femmes, de la dérision de l'autre vers la célébration de la différence. [...] Personnellement, je ne comprends pas pourquoi des personnes pensantes qui affirment que l'histoire est faite par les gens, ont si peur devant un gouvernement du peuple qui ne comprend absolument aucun "spécialiste" (de la politique). Pourquoi sont-ils si terrifiés à l'idée que le peuple commande, qu'il est celui qui détermine sa propre marche à suivre ? Pourquoi donc secouent-ils la tête de dépit et d'incompréhension au concept de "commander en obéissant" ? C'est cela précisément, que l'indigène dirige et maintenant avec une personne indigène en tant que chef / porte-parole (NdT : se référer ici au travail de Pierre Clastres sur la Chefferie sans pouvoir des sociétés dites "primitives"...), cela les terrifie, les répugne et finalement les renvoient chercher quelqu'un qui demandera une avant-garde, des patrons, des leaders et ce parce qu'il y a du racisme dans la gauche qui se dit révolutionnaire. [...]

Avant l'aube de 1994, j'ai passé 10 ans dans ces montagnes. J'ai rencontré et ai personnellement interagi avec des personnes dont la mort fut la nôtre en partie. (NdT : Avant le 1^{er} Janvier 1994, les leaders zapatistes ont passé 10 ans de 1983 à fin 1993 à entraîner et à éduquer politiquement, les peuples autochtones du Chiapas et ce dans la plus totale clandestinité. Ceci constitue la face immergée de l'iceberg zapatiste... Les 10 ans de préparation de terrain dans le plus grand secret, sans aucune fuite ni infiltration...) [...]

Je dois dire ici que j'ai déjà demandé la permission au Subcomandante Insurgente Moisés de dire ceci: Rien de ce que nous avons fait, pour le

meilleur et pour le pire, n'aurait pu être possible sans un groupement armé: l'EZLN. Sans elle, nous n'aurions jamais pu nous élever contre le mauvais gouvernement exerçant le droit de violence légitime. La violence d'en bas face à la violence d'en haut. Nous sommes des guerriers et ainsi nous savons notre place, notre rôle et le moment pour ce faire.

Dans les premières heures de l'année 1994, une armée de géants pour le moins, de rebelles indigènes, descendit dans les villes pour secouer le monde dans son sillage.

Ce n'est que quelques jours plus tard, le sang de nos soldats tombés toujours frais dans les rues des villes, que nous avons remarqué que ceux de l'extérieur ne nous ont pas vus. Habitué à regarder les Indiens depuis leurs hauteurs, ils n'ont pas levé les yeux pour nous regarder. Leur regard ne s'est arrêté que sur un métis portant un masque de ski, c'est à dire, ils n'ont rien vu.

Nos autorités, nos commandants nous ont alors dit: "Ils ne peuvent voir que ceux qui sont aussi petits qu'eux. Créons quelqu'un d'aussi petit, qu'ils puissent le voir et au travers de lui, qu'ils puissent nous voir."

Ainsi commença une manœuvre complexe de distraction, un truc magique, un tour de passe-passe terrible et merveilleux, un coup malicieux venant du cœur indigène que nous sommes, avec la sagesse indienne défiant un des bastions de la modernité: les médias.

Ainsi commença la construction du personnage appelé "Marcos". [...]

Si je devais définir le personnage de Marcos, je dirai que sans aucun doute ce fut une ruse colorée. Nous pourrions dire, de façon à ce que vous me compreniez bien, que Marcos était des médias non-libres [...]

Dans notre quête d'autre chose nous avons échoué encore et encore. Ceux que nous avons rencontrés voulaient soit nous utiliser et nous mener ou alors ils voulaient que nous les menions. Il y a eu ceux qui se sont

rapprochés de nous par avidité de nous utiliser ou de regarder en arrière, que ce soit avec une nostalgie militante ou anthropologique.

Ainsi pour certains nous étions communistes, pour d'autres trotskistes, pour d'autres anarchistes, pour d'autres encore millénaristes, nous vous laissons le soin d'ajouter encore quelques "-istes" à cette liste. Il en fut ainsi jusqu'à la Sixième Déclaration de la Jungle de Lacandon, l'initiative la plus osée et la plus zapatiste de toutes les initiatives que nous avons lancé jusqu'à maintenant. Avec la 6^{ème}, nous avons finalement rencontré ceux capables de nous rencontrer face à face et nous accueillir et nous embrasser, et c'est comme ça que rencontres et embrasses sont faites. Avec la 6^{ème} nous vous avons enfin trouvé. (NdT: Cette déclaration fut mise en pratique par La Otra Campaña ou L'Autre Campagne, qui vit des délégations zapatistes aller à la rencontre des autres personnes opprimés au Mexique en dehors du Chiapas. Cette campagne fut lancée en 2005. Les zapatistes affirmèrent par-là que tout comme il y a une mondialisation du néolibéralisme capitaliste, il y a une mondialisation de la rébellion...) [...]

Puis vint le cours "La Liberté selon les Zapatistes". Durant les trois sessions de ce cours, nous avons réalisé qu'il y avait déjà une génération qui pouvait nous regarder en face, qui pouvait nous écouter et nous parler sans chercher un guide ou un leader, sans essayer d'être soumis ou suiveurs.

Ainsi le personnage de Marcos n'était plus nécessaire.

La nouvelle phase de la lutte zapatiste était prête. [..]

Je ne suis pas ni n'ai été malade ; je ne suis pas ni n'ai été mort. Ou plutôt, malgré le fait que j'ai été tué tant de fois, que je suis mort tant de fois, et bien me voici de nouveau.

Si nous avons nous-mêmes encouragé ces rumeurs, c'est parce que cela nous convenait. Le dernier grand tour de passe-passe de l'hologramme fut de simuler une maladie terminale (NdT : des rumeurs ont couru depuis 2010 que Marcos était atteint d'un cancer terminal des poumons...),

incluant les morts soi-disant produites. [...] Si vous me permettez un petit conseil: Vous devez cultiver un petit sens de l'humour, non seulement pour votre santé mentale et physique, mais aussi parce que sans un sens de l'humour vous ne comprendrez rien au zapatisme et ceux qui ne comprennent pas jugent et ceux qui jugent, condamnent. [...] C'est notre conviction ainsi que notre pratique que pour se rebeller et lutter, il n'y a pas besoin ni de leaders, ni de patrons, ni de messies, ni de sauveurs. Pour lutter, il faut un sens de la honte, un peu de dignité et beaucoup d'organisation. Pour le reste, cela sert le collectif... ou pas.

[...]

Ceux qui ont aimé et haïs le SubMarcos savent maintenant qu'ils ont aimé ou haïs un hologramme ; que leur amour et leur haine ont été inutiles, stériles, creuses, vides. Il n'y aura pas de musée, de plaque indiquant là où je suis né et où j'ai grandi. Il n'y aura personne qui vivra d'avoir été le Subcomandante Marcos. Personne n'héritera de son nom ou de son boulot. Il n'y aura pas de super voyages à l'étranger, grassement payés pour donner des conférences. Il n'y aura pas de transport et de soins intensifs dans un hôpital. Il n'y aura pas de veuve(s) ni d'héritier(s). Il n'y aura pas de funérailles, d'honneurs, de statues, de musées, de prix ou quoi que ce soit produit par le système pour le culte de la personne afin de mieux dévaluer le collectif.

Ce personnage a été créé et maintenant ses créateurs, les Zapatistes, le détruisent.

Si quiconque comprend cette leçon de nos compañeros et compañeras, ils auront compris une des fondations du mouvement zapatiste. Ainsi ces dernières années, ce qu'il s'est passé s'est passé. Nous avons vu que dorénavant, le costume, le personnage, l'hologramme n'étaient plus nécessaires.

Nous avons planifié ceci encore et encore et encore et toujours nous avons attendu le meilleur moment pour ce faire, le bon moment du calendrier et de la géographie pour montrer ce que nous sommes vraiment à ceux qui sont vraiment.

Et puis est arrivé Galeano avec sa mort marquant notre calendrier et notre géographie, dans l'ici de La Realidad et le maintenant de la douleur et la rage.

[...]

Nous pensons qu'il est nécessaire pour un d'entre nous de mourir pour que Galeano vive... C'est pourquoi nous avons décidé que Marcos cesserait d'exister aujourd'hui.

Il partira la main dans la main avec Ombre le guerrier et la Petite Lumière de façon à ce qu'il ne se perde pas en chemin. Don Durito partira avec lui ainsi que le vieil Antonio. (NdT : tous ces personnages ont été créés au fil des années par Marcos, l'aidant dans ses narrations). Il ne manquera pas aux petites filles et aux petits garçons qui avaient l'habitude de se rassembler pour entendre ses histoires car ils sont tous grands maintenant, ils ont acquis leur propre capacité de discernement et luttent maintenant comme lui pour la liberté, la démocratie, la justice, ce qui est de fait la tâche de tout zapatiste.

Donc compas, au vu de ce qui précède en ce 25 Mai 2014 à 2:08 du matin, depuis le front de combat du sud-est de l'EZLN, Je déclare ici que celui qui est connu sous le nom de Subcomandante Insurgente Marcos, auto-proclamé "subcomandante en acier inoxydable", cesse d'exister.

C'est ainsi.

À travers ma voix ne parle plus l'Armée Zapatiste de Libération Nationale. Vale. Santé et jusqu'à jamais ou jusqu'à toujours, ceux qui ont compris sauront que tout ceci n'a plus d'importance, que cela n'en a jamais eu.

*Depuis la réalité zapatiste
Subcomandante Insurgente Marcos
Mexique le 25 Mai 2014."*



[Il allume sa pipe et sort de l'estrade par la gauche. Le Subcomandante Insurgente Moisés annonce qu'un autre compañero veut dire quelques mots. On entend une voix de derrière la scène] :

"Bonjour compañeros et compañeras. Mon nom est Galeano, Subcomandante Insurgente Galeano. Y a-t-il quelqu'un ici appelé Galeano ?

[La foule crie "Nous sommes tous Galeano !"]

Ah bon ! Voilà donc pourquoi ils m'ont dit que lorsque je renaîtrais, ce serait de manière collective. Ainsi soit-il.

Bonne journée à tous, prenez bien soin de vous, prenez soin de nous."

Depuis les montagnes du sud-est mexicain,

Subcomandante Insurgente Galeano

Mai 2014.

Lien connexe : Le Commune de Paris et le Mouvement Zapatiste...

<http://www.federation-anarchiste.org/spip.php?article1248>

Paroles et faits autogestionnaires : Comment en finir avec le processus électoral inique (EZLN)

Texte d'un porte-parole de ceux qui s'autogèrent et s'autodéterminent dans le sud du Mexique depuis 1994. Sagesse autochtone et réalisme politique, que nous devrions absorber et adapter à nos vies. Pour que triomphent enfin "ceux d'en bas" pour l'égalité et la justice pour tous. Les paroles du sub Moisés sont d'or...

~ Résistance 71 ~

"Ce n'est plus d'être heureux que je souhaite maintenant, mais seulement d'être conscient."

(Albert Camus)

"Omettre ou minimiser ces voix de la résistance est créer l'idée que le pouvoir ne réside qu'avec ceux qui ont les armes, possèdent la richesse, les journaux et les stations de radio et télévision. Je désire montrer que les gens qui paraissent n'avoir aucun pouvoir, soient-ils des travailleurs, des gens de couleurs, des femmes, une fois qu'ils s'ORGANISENT et créent des mouvements, ont une voix qu'aucun gouvernement ne peut supprimer."

(Howard Zinn)

« Tout comme il y a une globalisation capitaliste néolibérale, il y a une globalisation de la rébellion. » (EZLN)

Au moment des élections organisez la résistance

Avril ~ Mai 2015

Par le Subcomandante Insurgente Moisés

Aux compas de la sixième.

URL de l'article : <http://bsnorrell.blogspot.com/2015/05/zapatistas-in-times-of-elections.html?spref=bl>

~ Traduction Résistance 71 ~

À ceux qui lisent ces mots parce qu'ils les intéressent, alors même qu'ils ne font pas partie de la 6^{ème} :

Ces jours, à chaque fois que se produit ce qu'ils appellent un "processus électoral", on entend et on voit les choses qui sortent immanquablement disant que l'EZLN appelle à l'abstention, que l'EZLN dit que les gens ne devraient pas voter. Ils disent cela et d'autres idioties, ces grosses têtes qui n'étudient pas l'histoire ni même n'essaient de comprendre quoi que ce soit. Et ils mettent même toutes ces absurdités dans les livres d'histoire et les biographies, ils font payer pour cela en plus. C'est à dire qu'ils font payer pour des mensonges. Comme les politiciens.

Bien sûr on sait qu'ils ne sont pas du tout intéressés en ces choses, que ceux d'en-haut inventent afin d'essayer de convaincre ceux d'en-bas qu'ils sont concernés à leur sujet.

En tant que Zapatistes, nous n'appelons pas les gens à ne pas voter, nous ne les appelons pas non plus à voter. *En tant que Zapatistes, à chaque fois que*

nous en avons l'opportunité, nous disons aux gens qu'ils doivent s'organiser pour résister et pour lutter afin d'obtenir ce dont ils ont besoin.

Nous, comme bien des peuples originels de ces terres, savons déjà comment les partis politiques opèrent et c'est une mauvaise histoire de gens mauvais. Et pour nous Zapatistes, ceci est une histoire appartenant déjà au passé.

Je pense que feu le père Juan Chavez Alonso a dit que les partis politiques séparent et divisent les gens, créant confrontation et conflits entre eux, même au sein des membres d'une même famille,

Et nous nous voyons ceci se produire encore et toujours.

Nous savons tous que dans beaucoup de communautés où nous vivons, il y a des gens qui ne sont pas Zapatistes et qui ne sont pas organisés, qui survivent en espérant que le mauvais gouvernement leur donnera quelques broutilles en échange de quelques photos pour la RP qui présente le gouvernement sous un bon jour.

Ainsi nous voyons qu'à chaque fois qu'il y a des élections, certains s'habillent en rouge, d'autres en bleu, d'autres encore en vert ou en jaune, certains en couleurs délavées etc... Et ils se battent entre eux ; parfois ils se battent entre membres d'une même famille. Pourquoi se disputent-ils ? Et bien ils se battent au sujet de qui va les diriger, d'à qui ils vont obéir, qui va leur donner des ordres... Ils pensent que quel que soit la couleur qui gagne, les gens qui ont soutenu cette couleur vont recevoir plus. Nous voyons bien qu'ils disent qu'ils sont très au courant et décisifs dans leur choix de parti politique et parfois même ils se trucident pour une putain de couleur. C'est la même chose pour tous ceux qui veulent obtenir une position politique, peu importe qu'ils soient habillés en rouge, vert ou bleu ou même s'ils ont parfois une nouvelle couleur à faire valoir.

Et ils disent qu'ils appartiennent et viennent du peuple et donc que le peuple les soutient. Mais ils ne viennent pas du peuple, ils viennent des mauvais gouvernements qui un jour sont les représentants locaux et le jour suivant

les leaders des syndicats, puis les fonctionnaires des partis et les présidents municipaux, c'est comme cela qu'ils fonctionnent, sautant d'une position à une autre et aussi souvent d'une couleur à une autre. Ce sont les mêmes personnes, avec les mêmes noms de famille comme toujours, les fils, petits-fils, oncles, neveux, parents, beaux-frères, petits-amis, amants, amis des mêmes tricheurs et des mêmes caïds de cour de récré, comme toujours. Ils disent toujours la même chose: qu'ils vont sauver les gens, que cette fois-ci ils vont faire attention et bien se comporter, qu'ils ne voleront pas trop, qu'ils vont aider ceux qui n'ont rien, qu'ils vont les sortir de la pauvreté... Et puis, ils dépensent leur argent qui n'est bien sûr pas le leur mais celui qui vient des impôts, mais ces petites frappes et ces tricheurs ne dépensent pas tout cet argent pour aider ceux qui sont au fond du trou. Non, non. Ils le dépensent dans leur propagande politique, affichant posters et photos, faisant des pubs électorales à la radio à la télévision, mettant des pages de pub dans les journaux et les magazines et même passant des spots dans les cinémas.

Les gens dans les communautés qui sont des partidistas (personnes qui s'identifient à un parti politique) pendant le temps des élections sont très conscients de la couleur qu'ils supportent et dès qu'il devient clair qui a gagné, alors ils changent de couleur car ils croient qu'ils recevront aussi des dividendes pour leur "soutien".

Supposez par exemple qu'ils reçoivent une télévision. Eh bien, en tant que Zapatistes nous disons qu'on leur a donné une poubelle, parce qu'avec cette télé, ils vont recevoir une montagne d'ordure et de détritrus.

Peu importe que les partis leur aient donné ce qui fut promis auparavant, maintenant ils ne vont rien leur donner du tout.

Et si les partis leur ont donné quoi que ce soit, ce fut pour les rendre encore plus fainéants. Ils ont oublié comment travailler la terre. Ils sont juste là, attendant le prochain chèque du gouvernement pour le dépenser en picole.

Ils sont dans leurs maisons, se moquant de nous parce que nous cultivons la terre, tandis qu'ils s'assoient attendant tranquillement que leurs femmes ou leurs filles reviennent avec la pitance du gouvernement.

Il en est ainsi jusqu'au jour où la paie promise ne vient pas. Pas de préavis, ce n'est pas annoncé par la presse soudoyée, personne ne vient leur dire qu'ils sont leur propre sauveur. Il n'y a simplement plus de soutien, alors ces frères et sœurs comprennent qu'ils n'ont rien, qu'il n'y a plus d'argent pour la picole, mais qu'il n'y en a plus non plus pour le maïs, les haricots, le savon ou des sous-vêtements. Alors ils doivent retourner vers le petit lopin de terre fermière qu'ils avaient abandonné et qui est si rempli de mauvaises herbes qu'ils ne peuvent plus le traverser et parce qu'ils ont oublié comment travailler, bientôt leurs mains sont couvertes d'ampoules et ils ne peuvent plus tenir leur machette. Ils sont devenus inutiles à ce point en ne vivant que des subsides du gouvernement au lieu de travailler.

Ceci se produit déjà. Ils n'en parlent pas aux infos contrôlées de toutes façons par le mauvais gouvernement. Au contraire, les infos disent qu'il y a beaucoup de soutien et de subsides du gouvernement, mais rien ne vient pour les gens. Où va donc cet argent que le gouvernement dit qu'il dépense en subsides dans sa campagne contre la pauvreté ? Et bien nous savons déjà que ceux au-dessus ont dit qu'il y allait avoir de moins en moins de sous, voire même plus du tout. Pensez-vous que si tous les paysans habitués aux subsides cessent de travailler cela va faire travailler ceux au-dessus ? Non, non. Le mec plus haut est habitué à recevoir pour ne rien donner en échange. Il ne sait pas comment vivre honorablement de son travail, la seule chose qu'il connaisse est de vivre s'il a une position qui lui est assignée par son gouvernement.

Donc maintenant qu'il y a moins d'argent, il n'y a plus de distributions. Tout l'argent reste plus haut dans les échelons et ne redescend plus vers le bas. Le gouverneur prend sa part du butin, le juge également, puis la police, un

peu va aux représentants locaux, un peu au président municipal, des miettes aux fiduciaires, des poussières aux dirigeants syndicaux et il n'y a plus rien pour les partidistas et leurs familles.

Avant il y avait un petit quelque chose, maintenant, plus rien. "Que se passe-t-il ?" Demande le partidista. Il pense que c'est à cause de la couleur, que ça ne marche plus alors... Il essaie une autre couleur. Pareil. Dans leurs assemblées les partidistas sont en colère, ils crient, accusent, s'accusent les uns les autres de choses, ils s'appellent traîtres, s'invectivent, se traitent de vendus, de corrompus, mais en fin de compte c'est toujours ceux qui hurlent et ceux sur qui on crie qui sont les traîtres, les vendus et les corrompus.

Ainsi donc, ceux qu'ils appellent la base du parti perdent espoir, se font du souci et se sentent mal. Ils arrêtent de plaisanter parce qu'ils comprennent que dans les maisons des Zapatistes, il y a du maïs, des haricots, des légumes,



il y a un peu d'argent pour des médicaments et des vêtements. Notre travail collectif nous aide à nous soutenir les uns les autres quand nous sommes dans le besoin. Il y a une clinique, **il y a une école** et ce n'est pas grâce au gouvernement qui ne nous aide en rien, Nous, par nous-mêmes nous sommes aidés les uns les autres en tant que compañeros et compañeras

zapatistes de la 6^{ème}.

Alors le frère partidista vient vers nous tout triste et nous demande ce qu'il doit faire, disant qu'il s'est fait baiser.

Savez-vous ce que nous lui disons alors :

Nous ne lui disons pas qu'il doit changer de parti, pour celui qui est maintenant le moindre mal.

Nous ne lui disons pas de voter.

Nous ne lui disons pas de ne pas voter.

Nous ne lui disons pas qu'il devrait devenir zapatiste, parce que nous savons tous déjà, au travers de notre propre histoire, que tout le monde n'a pas le cœur ni la force d'être un Zapatiste.

Nous ne nous moquons jamais de lui.

Nous lui disons qu'il doit simplement s'organiser.

"Alors que dois-je faire ?" Demande-t-il.

Alors nous lui disons: **"Tu vas voir par toi-même ce qu'il y a à faire, ce qui émerge de ton cœur et de ta tête, personne d'autre ne va te dire ce qu'il faut faire."**

Alors il dit : "La situation est vraiment, vraiment mauvaise."

Nous ne lui mentons pas, ni ne lui faisons de grands discours, nous lui disons la simple vérité qui est: "Cela va empirer."



On sait comment ça se passe.

Mais aussi, en tant que Zapatiste, nous savons très bien qu'il y a encore des gens dans d'autres parties de la ville et de la campagne qui se laissent piéger à devenir des partidistas.

Bien qu'être impliqué avec un parti semble être attractif parce que vous pouvez faire de l'argent sans travailler, sans être harassé de travail pour faire quelques sous ; mais ceux d'au-dessus trompent les gens. C'est leur boulot et c'est comme ça qu'ils survivent.

Nous voyons bien qu'il y a des gens qui y croient, que oui, maintenant la situation va s'améliorer que ce leader politique va arranger les choses et leurs problèmes, qu'il va bien se comporter, qu'il ne va pas trop voler, qu'il

ne sera impliqués que dans quelques scandales seulement et que bon, ils doivent lui donner une chance...

Nous disons que tout ceci n'est que la petite histoire qui doit se produire. Que les gens doivent apprendre d'eux-mêmes que personne ne va résoudre leurs problèmes pour eux, et que *bien au contraire nous devons prendre les affaires en main pour les résoudre nous-mêmes en tant que collectifs organisés.*

Ce sont les gens qui créent les solutions, jamais les partis politiques ou les leaders.

Nous ne disons pas cela pour faire bien, parce que ça "sonne bien". Nous disons cela parce que nous le voyons tous les jours dans la réalité, parce que nous le faisons déjà, ceci est notre quotidien.



On pourrait dire qu'il y a longtemps, avant qu'ils ne deviennent partie intégrante de l'appareil institutionnel, certains partidistas de la gauche cherchèrent à construire une conscience chez les gens. Qu'ils ne cherchaient pas le pouvoir au travers des élections, mais qu'ils désiraient faire bouger les gens pour qu'ils s'organisent, qu'ils luttent et changent le système. Pas seulement le gouvernement, mais le système dans son entièreté. Pourquoi dis-je les partidistas de la gauche institutionnelle ? Et bien parce que nous savons qu'il y a des partis de gauche qui ne sont pas impliqués dans les affaires présentée ci-dessus, ils ont leur forme, mais ne se vendent pas, ni n'abandonnent, ni ne changent leur croyance que nous devons en finir avec le système capitaliste. Parce que nous savons et en tant que Zapatistes nous n'oublions pas, que l'histoire de la lutte d'en-bas est aussi écrite avec leur sang.

Mais l'argent est l'argent et au-dessus c'est au-dessus et les partidistas de la gauche institutionnelle ont changé leur façon de penser et maintenant ils

recherchent des positions payées. C'est aussi simple que cela: le fric, ou en d'autres termes: la paye, le salaire.

Croyez-vous vraiment qu'il soit possible de créer une conscience politique en dédaignant, en humiliant et en calomniant ceux d'en-bas ? En leur disant qu'ils ne sont qu'une bande de "bouffeurs de sandwich" qui ne pensent pas ? Qu'ils sont ignorants ?

Pensez-vous vraiment pouvoir créer une conscience politique en demandant aux gens de voter pour vous tout en leur disant simultanément qu'ils sont des imbéciles qui se vendraient pour une télé ?

Pensez-vous créer une conscience politique si vous leur dites "Hé vous les partidistas de la gauche, ce tricheur et cette petite frappe qui dit être l'espoir pour le futur bossait pour une autre couleur auparavant et ce n'est qu'un rat", alors les gens vous répondent que vous êtes vendu à Peña Nieto ?

Pensez-vous que vous créez de la conscience politique si vous mentez au peuple, leur disant que nous, les Zapatistes, disons de ne pas voter, parce que vous voyez que vous n'aurez peut-être pas assez d'électeurs dans vos registres, ou en d'autres termes, fini de payer et vous chercher quelqu'un sur qui rejeter le blâme ?

Pensez-vous créer de la conscience politique si vous avez maintenant les mêmes personnes bossant pour votre parti qui étaient avant des rouges, des bleus ou des jaunes ?

[...]

Si au Chiapas, Velasco frappe les gens de la main, ses partidistas frappent les gens alentours avec leur racisme non-voilé.

Il est très clair que la seule chose pour laquelle les partidistas créent de la conscience est qu'en plus d'être arrogants, ce sont aussi de parfaits imbéciles.

Que pensent-ils ?

Qu'après avoir été insultés, trompés et calomniés, que les gens d'en-bas vont se mettre à genoux devant cette couleur politique, voter pour eux et implorer d'être sauvés ?

Ce que nous, Zapatistes, disons est ceci. Vous avez la preuve que pour être un politicien de parti d'en-haut, vous devez être sans honte, imbécile ou un criminel... ou les trois à la fois.



Nous, Zapatistes, disons que nous ne devrions pas être effrayés d'avoir le peuple qui gouverne. C'est la voie la plus saine et la plus juste. Parce que ce sont les gens eux-mêmes qui vont procéder au changement qui est vraiment nécessaire et cela est la seule façon pour qu'un nouveau système de gouvernement se mette à exister.

Ce n'est pas que nous ne savons ce que choisir un candidat ou des élections sont. *Nous, les Zapatistes, avons un calendrier et une géographie différents pour le comment avoir des élections en territoire rebelle, en résistance.*

Nous avons nos propres méthodes où les gens choisissent et cela se fait sans dépenser des millions, encore moins en produisant des tonnes de détritiques en plastique, des bannières, photos, posters représentant des rats et des criminels.

Il est vrai que cela fait juste 20 ans que nous avons choisi notre système autonome, de manière véritablement démocratique. C'est comme cela que nous avons marché ensemble, dans la liberté que nous avons obtenue pour nous-mêmes et avec une "autre" justice d'un peuple organisé dans le processus du choix. Où tout le monde trouve un accord et organise le politique pour s'assurer que les gens obéissent à leur mandat. Où les gens s'organisent pour déterminer le travail qui sera effectué par les représentants. *En d'autres termes, le peuple commande au gouvernement (NdT : Dans la plus pure tradition ancestrale amérindienne des sociétés à la chefferie sans pouvoir, où le chef est endetté vis à vis du peuple et n'est*

qu'un porte-parole sans aucun pouvoir, celui-ci étant dilué dans le peuple qui décide en assemblées...)

Le peuple s'organise en assemblées, où les gens commencent par exprimer leur avis, de là des propositions émergent sur un sujet donné et ces propositions sont étudiées en évaluant avantages et inconvénients, pour analyser ce qui est le mieux pour le bien commun. Avant de prendre une décision, les propositions sont renvoyées vers le peuple et l'assemblée pour être approuvées de façon à ce qu'une décision puisse être prise en accord avec la majorité des communautés (*NdT*: petite différence ici mais notoire avec les nations natives plus au nord du sous-continent où les décisions sont prises à *l'unanimité*...).

Ceci est la vie zapatiste dans les communautés. Ceci est une véritable culture.

Est-ce que cela vous semble lent ? C'est pourquoi nous disons que cela se fait en accord avec notre calendrier.

Pensez-vous que c'est parce que nous sommes des peuples indigènes ? C'est pourquoi nous disons que ceci est en accord avec notre géographie.

Il est vrai que nous avons commis bien des erreurs et avons connu bien des échecs. Et il est aussi vrai que nous en connaissons encore d'autres.

Mais ce sont NOS ÉCHECS.

Nous les commettons, nous en payons le prix.

Ce n'est pas comme dans les partis politiques où les leaders se plantent, où ils font même payer pour leurs erreurs et ce sont ceux du dessous qui paient les pots cassés.

Voilà pourquoi les élections qui pointent au moins de Juin ne nous concernent pas en quoi que ce soit.

Nous n'appelons pas les gens à voter, ni à ne pas voter. Cela ne nous intéresse tout simplement aucunement.

Mieux, cela ne nous inquiète nullement.

Pour nous, Zapatistes, ce qui nous intéresse est de savoir comment résister et confronter les têtes multiples du capitalisme et de son système qui nous exploite, nous opprime, nous réprime, nous fait disparaître et nous vole. Le capitalisme n'opprime pas dans un seul endroit et d'une seule façon. Il vous opprime si vous êtes une femme, il vous opprime si vous êtes un col bleu ou un col blanc, il vous opprime si vous êtes un paysan, si vous êtes jeune, si vous êtes un enfant. Il vous opprime si vous êtes un enseignant, un élève, un étudiant, si vous êtes un artiste ; il vous opprime si vous pensez, si vous êtes humain, si vous êtes une plante, un animal, de l'eau ou la terre. Il importe peu le nombre de fois où il le lave ou le parfume, le système capitaliste "dégouline de la tête aux pieds, de chaque pore de la peau, de sang et de saleté" (vous pouvez vous amuser à chercher qui a écrit cela et où...)

Ainsi notre idée n'est pas du tout de promouvoir le vote.

Ni de promouvoir l'abstention ou le vote blanc.

Ni de donner des recettes sur le comment confronter le capitalisme.

Ni d'imposer notre façon de penser aux autres.

Le séminaire est afin de voir les différentes têtes du système capitaliste, d'essayer de comprendre s'il y a de nouvelles façons de nous attaquer ou si les méthodes sont les mêmes qu'avant.

Si nous sommes intéressés par d'autres façons de penser, c'est afin de voir si nous avons raison sur ce que nous pensons qui arrive, qu'il va y avoir une crise économique terrible et dévastatrice qui va se connecter avec d'autres mauvaises choses et que cela occasionnera des dégâts énormes partout et à tout le monde, dans le monde entier.

S'il est vrai que cela arrive, ou que cela est déjà en train de se produire, nous devons penser pour savoir si cela marchera de continuer à faire les mêmes choses qui ont été faites avant.

Nous croyons que nous avons l'obligation de penser, d'analyser, de réfléchir, de critiquer, de trouver notre propre vitesse d'exécution, notre mode de fonctionnement, dans nos endroits et en notre temps.

Maintenant je demande à ceux d'entre vous qui lisent ceci: que vous votiez ou non, est-ce un mal de penser à ce qui se passe dans le monde dans lequel nous vivons, de l'analyser, de le comprendre ? Est-ce que penser de manière critique empêche de voter ou de s'abstenir de voter ? Est-ce que cela nous aide à nous organiser ou pas ?



Pour en finir avec les élections:

Pour que ce soit clair et que vous ne soyez pas induits en erreur par ce que nous disons et ne disons pas.

Nous comprenons qu'il y a ceux qui pensent que c'est possible de changer le système de l'intérieur par le vote dans les élections.

Nous disons que cela est difficile parce que c'est le même dominant qui organise les élections, qui décide qui seront les candidats, qui dit comment, quand et où voter, qui annonce qui a gagné et qui dit si les élections furent légales ou pas.

Mais eh, il y a des gens qui pensent que cela peut marcher. Okay, nous ne disons pas non, mais nous ne disons pas oui non plus.

Alors, votez pour une couleur ou un autre délavée, ou ne votez pas, ce que nous disons en revanche est que nous devons NOUS ORGANISER et prendre la décision de qui gouverne entre nos mains et les faire obéir au peuple !

Si vous avez déjà décidé que vous n'irez pas voter, nous ne disons pas que c'est bien ou mal. Nous disons simplement que ce n'est pas suffisant, que vous devez vous organiser. Et bien sûr que vous devez vous préparer à ce qu'ils vous accusent pour les misères des partis de la gauche institutionnelle.

Si vous avez décidé que vous allez voter et aussi déjà pour qui, alors pareil, notre opinion est que ce n'est ni bien ni mal. Mais ce que nous disons

clairement néanmoins est que vous devez vous préparer parce que vous allez être sérieusement en colère quand viendra le temps des fraudes et des trahisons de paroles données. Ceux du pouvoir sont des experts en triche. Ce qui va se passer a déjà été décidé par ceux d'en-haut.

Nous savons aussi qu'il y a des leaders qui mentent et trompent les gens. Ils disent qu'il n'y a que deux voies pour changer le système: la lutte électorale et la lutte armée.

Ils disent cela parce qu'ils sont ignorants et sans honte, ou les deux.

En premier lieu, ils ne se battent pas pour changer le système ou prendre le pouvoir, mais pour être au gouvernement. Ce n'est pas la même chose. Ils disent qu'une fois en place au gouvernement, ils feront les bonnes choses, mais ils font très attention de bien clarifier qu'ils ne vont pas changer les systèmes, qu'ils vont juste se débarrasser de ce qui est mauvais.

Peut-être devraient-ils étudier un peu mieux et apprendre qu'être au gouvernement ne veut pas dire avoir le pouvoir.

Vous pouvez constater qu'ils ne réalisent pas que s'ils se débarrassaient des mauvaises parties du capitalisme, il n'y aurait alors plus de capitalisme et je vais vous dire pourquoi: parce que le capitalisme est l'exploitation de l'homme par l'homme et du grand nombre par le petit nombre. Même en incluant les femmes, c'est la même chose. C'est le système où les uns s'enrichissent du travail des autres. Si ces partidistas disent que cela est bien et qu'ils doivent juste faire attention que leurs élus ne poussent pas le bouchon trop loin, ok, laissez les dire.

Mais il y a plus que les deux voies décrites (la voie électorale et la voie armée) pour entrer au gouvernement. Ils oublient que le gouvernement peut tout aussi bien être acheté, pas seulement cela, mais peut-être ont-ils aussi oublié qu'il est parfaitement possible de gouverner sans même être au gouvernement.

Si ces gens disent que cela n'est possible qu'avec des armes ou des élections, la seule chose qu'ils nous disent en fait, est qu'ils ne connaissent rien à leur histoire, qu'il n'ont pas bien étudié, qu'ils n'ont aucune imagination et qu'ils n'ont aucune honte.

Ce serait suffisant pour eux de voir juste un peu de ce qu'il se passe en-bas. Mais leurs cous sont déjà courbaturés de trop regarder en haut.

C'est pourquoi nous, les Zapatistes, ne sommes jamais fatigués de dire organisez-vous, organisons-nous, chaque personne là où elle est, luttons et organisons-nous, travaillons pour nous organiser, commençons par penser comment commencer à nous organiser et rassemblons-nous afin d'unifier nos organisations pour vivre dans un monde où le peuple commande et le "gouvernement" obéit.

En résumé, comme nous l'avons dit au préalable et nous le redisons maintenant: que vous votiez ou non... ORGANISEZ-VOUS

Eh bien, nous, Zapatistes, pensons que nous devons avoir de bonnes idées afin de nous organiser. Ce qui revient à dire nous avons besoin de théorie, de pensée critique.

Avec la pensée critique, nous pouvons analyser les modes de l'ennemi, de celui qui nous opprime, nous exploite, nous réprime, nous méprise et nous vole.

Mais avec la pensée critique nous pouvons également analyser et critiquer notre propre chemin.

Pour cette raison, nous appelons toute la 6^{ème} à se rassembler pour penser, analyser, théoriser et de voir comment nous voyons le monde, notre lutte et notre histoire.

Nous en appelons à ce que vous ayez vos propres séminaires et partagez avec nous ce que vous y cultivez.



En tant que Zapatistes, nous allons continuer à nous gouverner nous-mêmes comme nous le faisons déjà, là où le peuple dirige et le gouvernement obéit.

Comme le disent si bien nos compañeros: Hay lum tujbil vivil ayotik. Ce qui veut dire: *comme il est bon le chemin que nous empruntons.*

Une autre: Nunca ya kikitaybajtic bitilon zapatista. Ce qui veut dire: *nous ne cesserons jamais d'être zapatistes.*

Encore une: Jatoj kalal yax chamon te yax voon sok viil zapatista. *Même mort, on m'appellera toujours zapatiste.*

Depuis les montagnes du sud-est mexicain.

Au nom de l'EZLN, des femmes, hommes, enfants et anciens de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (Ejercito Zapatista de Liberacion Nacional)

Subcomandante Insurgente Moisés

Mexico, April-May of 2015.

[i] The text uses “cabrón,” like bully or asshole, and “cabra,” (literally “goat”), playing with the feminine form of gendered nouns in Spanish. We will use “cheats and bullies” throughout the rest of the translation for this phrase.

[ii] The text uses “compañeroas,” to give a range of possible gendered pronouns including male, female, transgender and others.

[iii] A reference to those who accept gifts or handouts—often a sandwich at a rally—from the political parties in return for support.

[iv] A reference to the slap Chiapas governor Manuel Velasco gave to an assistant at a December 9, 2014, public event, which was caught on camera.

[v] From Karl Marx’ Capital Volume 1, Chapter 31.

[vi] The text uses “unoas” (some) and “otroas,” (others) to give a range of possible gendered pronouns including male, female, transgender and others.

Résistance politique et organisation : Second niveau de la escuela zapatista...

... parce que savoir et pratiquer, c'est se libérer ! Excellente méthode, les zapatistes ne cesseront de nous étonner et de nous épater !

— Résistance 71 —

Deuxième niveau de la petite école zapatiste



Lundi 3 août 2015, par EZLN

Armée zapatiste de libération nationale Mexique

27 juillet 2015 - URL de l'article :

<http://www.lavoiedujaguar.net/Deuxieme-niveau-de-la-petite-ecole>

À la Sexta nationale et internationale, Aux ex-élèves de la petite école zapatiste,

Compas,

Bon, eh bien les dates de ce qui constituera le deuxième niveau de la petite école zapatiste (réservé à celles et ceux qui ont été admis au premier niveau) se rapprochent.

Comme nous l'avions annoncé auparavant, ce sera le 31 juillet, le 1^{er} et le 2 août 2015.

Non, ne vous dépêchez pas. Il ne s'agit pas de venir en terres zapatistes. Il s'agit plutôt de ne pas venir jusqu'ici, ou tout au moins pas pour la petite école. Le deuxième niveau sera universel et aura lieu à l'extérieur des terres zapatistes.

On vous explique :

Bon comme on l'a déjà dit, nous nous rendons compte que la situation économique est difficile. En fait, pas seulement la situation économique : la répression gouvernementale contre les peuples originaires yaquis (dans le Sonora) et nahuas (à Santa María Ostula, Michoacán, et à Ayotitlán, Jalisco), ainsi que contre le professorat démocratique (à Oaxaca dans un premier temps, mais cela touchera ensuite les autres entités de l'État mexicain) nous rappelle à toutes et tous que ceux d'en haut ne respectent pas leur parole, et que la trahison fait déjà partie intégrante de leur manière de faire de la politique.

Au niveau économique, bon on sait bien que ce n'est pas évident de trouver l'argent pour survivre au quotidien, et encore moins pour voyager facilement et rester plusieurs jours par ici.

Nous le savons bien, nous autres les femmes et les hommes zapatistes, que si nous appelons à venir à la petite école pour continuer à apprendre à nous regarder, il y en aura, c'est sûr, qui pourront se le permettre.

Mais la majorité de celles et de ceux qui ont été admis au premier niveau sont des compas qui n'ont pas de moyens et/ou qui ont des engagements à tenir vis-à-vis des tâches qu'ils accomplissent dans les géographies dans

lesquelles ils luttent. C'est-à-dire que, comme on dit, ils ne peuvent pas passer leur temps à venir par ici. Pas parce qu'ils ne le veulent pas, mais parce qu'ils ne peuvent pas. Il y en a qui ont déjà fait tout ce qu'ils ont pu pour venir à la pépinière d'idées du mois de mai dernier, et du coup c'est assez difficile qu'ils puissent venir de nouveau cette année.

L'objectif, ce n'est pas que la petite école soit réservée à celles et ceux qui n'ont pas de problèmes d'argent pour voyager. Ce que nous les femmes et les hommes zapatistes nous voulons, c'est que nos compas de la Sexta puissent nous voir, nous regarder et nous écouter de manière directe, et, comme cela devrait aller de soi, en retirent ce qu'ils pensent pouvoir leur être utile, et laissent de côté ce qu'ils pensent ne pas être utile pour eux, ou bien ce qui les gêne.

Comme nous prenons tout cela en compte, eh bien nous devons réfléchir à comment faire pour continuer à parler avec vous et continuer à apprendre de manière mutuelle.

Et donc nous avons organisé les prochains niveaux (du deuxième au sixième) de façon à ce que vous n'ayez pas besoin de venir à tout bout de champ, mais on va dire une fois par an. Évidemment, en vous avertissant à l'avance, lorsque se présente la possibilité qu'on puisse vous recevoir par ici.

Voilà la situation, et donc nous vous informons que, pour le deuxième niveau, il n'y a pas de classe en territoire zapatiste. Bien sûr, si vous voulez venir à la fête des Caracoles, avec plaisir. Mais vous n'avez pas besoin de venir à l'école, quoi.

Mais par contre si, il va bien y avoir cours et, bien entendu, examen. On va faire les choses de cette manière :

1. Celles et ceux qui ont validé le premier niveau recevront à partir du 30-31 juillet et du 1^{er} août de cette année 2015 un courrier

électronique (au cas où vous en avez un, et sinon et bien on l'enverra à ceux qui vous ont contacté pour le premier niveau). Dans ce courrier électronique, il y aura une adresse électronique sur laquelle sera hébergée une vidéo. Dans cette vidéo, un groupe spécial de professeurs et professeures zapatistes vous expliqueront ce qu'ils vous expliqueront. Pour pouvoir regarder cette vidéo, vous aurez besoin d'un code ou d'un « mot de passe » comme on dit, qui vous sera fourni dans ce même courrier que vous aurez reçu.

Bon, la vidéo, vous n'êtes pas obligé de la voir tout seul. Vous pouvez vous retrouver entre collectifs, groupes ou bien organisations pour la regarder. Vous pouvez le faire dans les locaux des équipes de soutien de la commission Sexta de l'EZLN présentes dans différents endroits du Mexique, ou bien dans les locaux des groupes et des collectifs et organisations de la Sexta dans le reste du monde.

Jusque-là, il n'y a pas de problèmes. Que ce soit de manière individuelle ou que ce soit en collectif, vous allez voir et écouter nos compañeras et compañeros vous dire quelque chose et vous expliquer une partie de la généalogie de la lutte zapatiste. Parce que vous, vous avez déjà écouté, vu et même partagé le quotidien des bases de soutien zapatistes, en compagnie de vos votanes et de leurs familles. Mais cela n'est qu'une partie de la lutte pour la liberté selon le zapatisme. Il manque d'autres parties.

C'est comme si nous ne vous avons donné qu'une partie du puzzle. C'est-à-dire comme on dit, qu'il manque ce qu'il manque encore.

Vous aurez également à étudier le chapitre I du livre **La Pensée critique face à l'hydre capitaliste**, les parties intitulées « Un peu de ce qui a changé » ; « Vers une généalogie de la lutte des femmes zapatistes » et « Notes de résistance et d'autonomie ». Si vous n'avez pas le livre en question, ne vous tracassez pas, parce que ces parties sont déjà en ligne sur la page Enlace

Zapatista, même si c'est mieux que vous vous procuriez le livre, parce qu'à l'intérieur il y a l'idée intégrale, comme on dit.

2. Après avoir vu, écouté et étudié ce que disent les compañeras et compañeros dans la vidéo, et après avoir étudié ces parties du livre, vous devrez écrire **INDIVIDUELLEMENT** six questions. Pas plus, pas moins. Six questions quant à ce que vous avez écouté et regardé dans la vidéo. Ces six questions, vous allez les envoyer à une adresse mail qui sera communiquée dans le courrier que vous allez recevoir. La date pour répondre est n'importe quel jour et n'importe quelle heure entre le 3 août 2015 et le 3 octobre 2015 inclus.
3. Il n'y aura pas de réponse individuelle aux questions, mais des réponses collectives. C'est-à-dire qu'ici nous allons rassembler les questions et nous allons faire des écrits, des vidéos et des enregistrements qui répondront à ces questions. Lorsque vous lirez un texte de la comandancia, ou écouterez un enregistrement des votanes, vous saurez qu'ils répondent à votre question. Sinon, ne désespérez pas, cela veut dire qu'il y aura une autre parole où on vous répondra. Il n'y aura pas de réponses individuelles, mais des réponses générales et collectives.
4. **Les questions sont importantes. Comme c'est le cas dans notre style zapatiste, celles-ci sont plus importantes que les réponses. C'est-à-dire que ce sont les questions que vous ferez qui détermineront votre passage au troisième niveau.**
5. C'est-à-dire que, comme on dit, ce dont il s'agit, c'est que vous vous rendiez compte que ce qui intéresse les femmes et les hommes zapatistes, ce ne sont pas les certitudes, mais les doutes. Parce que nous pensons que les certitudes immobilisent, c'est-à-dire qu'elles rendent tranquille, content•e et fixe, sans mouvement, comme si la personne en question était déjà parvenue à terme ou savait déjà la réponse. En

échange, les questions font qu'une personne se bouge, cherche, qu'elle ne se sente pas tranquille et ne soit pas satisfait•e, comme tracassé•e durant le jour ou durant la nuit. Et les luttes d'en bas à gauche, compas, naissent de ces inquiétudes, des doutes, de l'absence de tranquillité. Si une personne se sent satisfaite, c'est parce qu'elle est train d'attendre qu'on lui dise ce qu'il faut faire, ou qu'on lui a déjà dit ce qu'il faut faire. Si une personne ne se sent pas satisfaite, cela veut dire qu'elle cherche ce qu'il faut faire.

6. Et donc dès à présent, on vous fait savoir ce qui sera évalué pour passer au troisième niveau : les six questions que vous, individuellement, allez faire. C'est cela que les votanes prendront en compte pour savoir s'ils vous intègrent dans la liste qui dit « admis au troisième niveau ».

Bon, c'est tout ce que nous avons à vous dire pour le moment, compas. Et puis, malgré tout cela et la petite école, **il faut bien continuer à nous soutenir mutuellement et à soutenir ceux qui luttent pour vérité et justice**, comme le village nahua d'Ostula qui exige justice pour l'attaque qu'ils ont subi, durant laquelle a été assassiné l'enfant Edilberto Reyes García par l'armée fédérale ; comme le village nahua d'Ayotitlán, attaqué par des hommes de main et des policiers au service de la multinationale minière Ternium ; comme les proches des 47 absents d'Ayotzinapa ; comme les proches des enfants de la garderie ABC (ce n'est pas parce que la nouvelle n'est pas diffusée dans les journaux qu'ils ont cessé de lutter pour obtenir justice) ; comme les proches des prisonniers, prisonnières et disparu•e•s politiques du monde entier ; comme le professorat rebelle ; comme la Grèce d'en bas à gauche, qui ne s'est pas fait bernée par la fable du référendum ; comme les prisonniers et prisonnières qui continuent à tenir tête au Pouvoir et à l'État, même derrière les barreaux ; comme celles et ceux qui lui tiennent

tête, dans les rues et dans les champs de toutes les géographies ; comme les peuples originaires qui maintiennent leur défense de la Terre-Mère ; comme celles et ceux qui ne se vendent pas, qui ne titubent pas, qui ne se rendent pas.

Parce que c'est la résistance et la rébellion qui rompent les géographies d'en haut. Parce qu'en haut, lorsqu'ils prédisent la défaite, le découragement et le manque de fermeté, il y a toujours un•e, une ou un qui dit « NON ». Parce que regardez-bien comment sont les choses : aux racines de la liberté, il y a toujours un « NON » qui se cramponne à la terre, qui s'en nourrit, et qui grandit avec elle.

Voilà voilà. Et n'oublions ni l'aujourd'hui ni l'hier, c'est comme cela que nous nous souviendrons demain de ce qui reste à faire.

Sous-commandant insurgé Moisés, directeur de la petite école.

Sous-commandant insurgé Galeano, concierge de la petite école.

Mexique, juillet 2015.

Note de Résistance 71 : Rappelons que le SCI Galeano est l'ex-SCI Marcos, qui n'est plus le porte-parole emblématique de l'EZLN et a laissé la place au SCI Moisés en 2014...

Cas particuliers

29 juillet 2015.

Si vous n'avez pas reçu le courrier d'admission au deuxième niveau cela peut être dû au fait que...

... l'adresse du courrier électronique avec lequel vous vous êtes enregistré•e n'est plus valide, ou bien a été effacée, ou bien que le mot de passe a été oublié.

... que vous avez encore la même adresse mais que vous n'avez pas reçu l'admission parce que nous nous sommes emmêlés les pinceaux et que nous avons de nouveau besoin de vos données personnelles... ou bien parce que vous n'avez pas été admis•e au deuxième niveau. Si, après avoir effectué ce que nous précisons plus bas, vous n'avez toujours pas reçu dans une période d'un mois le courrier d'admission, c'est parce que vous n'avez pas validé le premier niveau.

Dans tous les cas, la manière de résoudre cela est très simple : il suffit d'envoyer un nouveau courriel à l'adresse casosespeciales@ezln.org.mx, depuis une nouvelle adresse électronique, dans laquelle vous allez détailler :

- votre nom complet et votre date de naissance ;
- votre lieu de résidence ;
- votre clé d'enregistrement, si vous vous en souvenez ou si vous l'avez encore ;
- la date à laquelle vous avez suivi le cours ;
- le lieu où vous avez suivi le cours (si c'était dans une communauté, en précisant le nom de la communauté et le nom du caracol auquel appartient la communauté) ; (si c'était par vidéoconférence, le nom du lieu, du quartier, de la ville, du pays et du continent où vous avez assisté à la vidéoconférence) ;
- le nom de votre votán.

Source du texte d'origine : [Enlace Zapatista](#)

Traduction : [CSPCL](#).

Résistance politique : Puissant message d'union de l'EZLN (Chiapas, Mexique)

Ceci constitue un des textes les plus politiquement puissants que nous ayons traduit ces derniers mois, il rassemble quasiment point par point ce que nous pensons sur la méthodologie du changement de paradigme politique. Les Zapatistes du sud-est mexicain l'ont fait. Ils nous appellent, nous les peuples du monde, à faire de même et à nous unir, ce que nous avons dit sans relâche ici même.

L'avenir de l'humanité passe par les peuples occidentaux émancipés de l'idéologie colonialiste, se tenant côte à côte avec leurs frères des peuples et nations originels des cinq continents, pour lancer et façonner la société des sociétés, les confédérations d'associations libres autonomes, hors état et hors capitalisme, entités criminelles, parasites et totalement obsolètes.

Il suffit de dire NON ! ASSEZ !... ¡YA BASTA!

Imprimez ce texte, passez-le sous Word, PDF, diffusez-le sans aucune modération. Rares sont les déclarations d'une telle puissance politique aujourd'hui. Merci de diffuser.

Paroles de l'EZLN en ce 22ème anniversaire du commencement de la guerre contre l'oubli

1^{er} janvier 2016 - URL de l'article original :
<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2016/01/01/palabras-del-ezln-en-el-22-aniversario-del-inicio-de-la-guerra-contra-el-olvido/>

~ Traduit de l'espagnol par Résistance 71 ~

Bonne soirée, bonjour compañero et compañera bases de soutien de l'Armée Zapatiste de Liberation Nationale (EZLN), compañero/as miliciens et miliciennes, rebelles, responsables régionaux et locaux, autorités des trois niveaux de gouvernement autonome, compañero/as promoteurs des différentes zones de travail, compañeros et compañeras du sixième (appel) international et à tous ceux présents.

Compañeras et compañeros, nous sommes ici pour célébrer aujourd'hui le 22ème anniversaire du commencement de la guerre contre l'oubli.

Depuis plus de 500 ans, nous avons enduré la guerre que les puissants de différentes nations, de différentes langues, couleurs et croyances, ont mené contre nous afin de nous annihiler.

Ils voulaient nous tuer, que ce soit en tuant nos corps ou en tuant nos idées. Mais nous résistons.

En tant que peuples originels, en tant que gardiens de la terre-mère, nous résistons.

Pas seulement ici et pas seulement notre couleur, qui est la couleur de la terre.

De tous les coins de la terre qui ont souffert dans le passé et qui souffrent toujours maintenant, il y a eu et il y a toujours des peuples rebelles et dignes qui ont résisté, qui résistent contre la mort imposée d'en haut.

Le 1^{er} janvier 1994, il y a 22 ans, nous avons rendu public notre “**¡Ya Basta!**”, “**Assez !**” que nous avons préparé dans un digne silence pendant une décennie.

En réduisant au silence notre douleur, nous préparions son cri.

Notre parole, à cette époque, vint du feu.

Afin de réveiller ceux qui dormaient.

De faire se lever les morts.

Pour faire revenir à la raison ceux qui s'étaient conformés et qui avaient abandonné.

Pour se rebeller contre l'histoire.

Pour la forcer à dire ce qu'elle avait réduit au silence.

Pour révéler l'histoire de l'exploitation, des meurtres, des dépossessions, du manque de respect en oubliant que cela se cachait derrière l'histoire d'en haut.

Cette histoire de musées, de statues, de livres et de monuments au mensonge.

Avec la mort de notre peuple, avec notre sang, nous avons stupéfié un monde résigné à la défaite.

Ce ne fut pas seulement des mots. Le sang de nos compañeros tombés dans ces 22 années fut ajouté au sang de ceux des années précédentes, des décennies et des siècles.

Nous avons alors dû choisir et nous avons choisi la vie.

C'est pourquoi, alors et maintenant, afin de vivre, nous mourrons.

Notre parole d'alors était aussi simple que notre sang repeignant les murs des rues des villes où ils nous manquent de respect aujourd'hui comme alors.

Et cela continue:

L'étendard de notre lutte fut nos 11 demandes: terre, travail, nourriture, santé, éducation, logement décent, indépendance, démocratie, liberté, justice et paix.

Ces demandes constituèrent ce qui nous fit nous révolter en armes car ce furent ces choses que nous, le peuple originel et la vaste majorité du peuple de ce pays et du monde entier, ont besoin.

De cette manière, nous avons commencé notre lutte contre l'exploitation, contre la marginalisation, l'humiliation, le manque de respect, l'oubli et toutes les injustices que nous avons vécues et qui furent causées par le mauvais système (colonial).

Parce que nous ne sommes utiles aux riches et aux puissants que comme leurs esclaves afin qu'ils deviennent de plus en plus riches et que nous devenions de plus en plus pauvres.

Après avoir vécu pendant si longtemps sous cette domination et pillage perpétuel nous avons dit:

ASSEZ ! ICI S'ARRÊTE NOTRE PATIENCE !

Et nous avons vu que nous n'avions pas d'autre choix que de prendre les armes pour tuer ou pour mourir pour une juste cause.

Mais nous ne fûmes pas seuls.

Nous ne le sommes pas non plus maintenant.

Au Mexique et dans le monde, la dignité est descendue dans les rues et a demandé un espace pour la parole.

Nous comprîmes.

Dès ce moment, nous avons changé la forme de notre lutte. Nous étions et sommes toujours une oreille attentive et ouverte sur le monde, parce que depuis le départ nous savions qu'une lutte juste du peuple est pour la vie et non pas pour la mort.

Mais nous avons nos armes à nos côtés, nous ne nous en sommes pas débarrassés, elles seront avec nous jusqu'à la fin.

Parce que nous voyons que là où notre oreille fut un cœur ouvert, le dirigeant a utilisé sa parole mensongère ainsi que son cœur fourbe et ambitieux contre nous.

Nous avons vu que la guerre d'en haut continuait.

Leur plan et objectif furent et est toujours de nous faire la guerre jusqu'à ce qu'ils puissent nous exterminer. C'est pourquoi au lieu de répondre à nos justes demandes, ils préparèrent et préparent, firent et font la guerre avec leurs armes modernes, entraînent et financent les escadrons paramilitaires, donnent et distribuent des miettes de leur butin prenant avantage de la pauvreté et de l'ignorance de certains.

Ces dirigeants d'en haut sont stupides. Ils pensent que ceux qui étaient d'accord pour écouter seraient aussi d'accord pour se vendre, se rendre et abandonner.

Ils ont eu tort alors.

Ils ont tort maintenant.

Parce que, nous, les Zapatistes savons très bien que nous ne sommes pas des mendiants ou des bons-à-rien qui espèrent que tout va simplement s'arranger de soi-même.

Nous sommes un peuple qui a de la dignité, de la détermination et la conscience de combattre pour la véritable liberté et la justice pour tous et ce quel que soit la couleur, la race, le genre, la croyance, le calendrier ou la géographie.

C'est pourquoi notre lutte n'est pas locale, régionale ni même nationale. Elle est universelle.

Parce que les injustices, les crimes, les dépossessions, le manque de respect et l'exploitation sont universels.

Mais aussi telle est la rébellion, la rage, la dignité et le désir profond de toujours faire mieux.

C'est pourquoi nous avons compris qu'il était nécessaire de bâtir notre vie nous-mêmes, avec autonomie.

Sous les menaces majeures, le harcèlement militaire et paramilitaire et les provocations constantes du mauvais gouvernement, nous avons commencé à former notre propre système de gouvernance, notre autonomie, avec notre propre système d'éducation, notre propre système de santé, notre propre communication, notre façon de nous occuper et de travailler avec notre terre-mère, notre propre politique en tant que peuple et notre propre idéologie sur le comment nous voulons vivre en communautés, avec une autre culture.

Là où d'autres espèrent que ceux d'en haut vont résoudre les problèmes de ceux d'en bas, nous les Zapatistes ont commencé à construire notre liberté comme elle est semée, construite, là où elle pousse, c'est à dire, d'ici, d'en bas...

Mais le mauvais gouvernement essaie de détruire et de mettre fin à notre lutte et notre résistance avec une guerre qui change en intensité comme elle change de politique mensongère, avec ses mauvaises idées, ses mensonges, utilisant les médias pour les propager et en donnant des miettes aux communautés indigènes où les zapatistes vivent afin de les diviser et d'acheter la conscience des gens à très bon marché, mettant ainsi en place leur plan de contre-insurrection.

Mais la guerre qui vient d'en haut, compañeras et compañeros, frères et sœurs, est toujours la même: elle n'amène que mort et destruction.

Les idées et les drapeaux peuvent bien changer avec qui est en charge, mais les guerres d'en haut détruisent toujours, tuent toujours, ne sèment jamais rien d'autre que la terreur et le désespoir.

Au milieu de cette guerre, nous avons dû marcher vers ce que nous voulions.

Nous ne pouvions pas nous assoir et attendre la compréhension de ceux qui ne comprennent même pas qu'ils ne comprennent pas.

Nous ne pouvions pas nous assoir et attendre pour que le criminel d'en haut se répudie lui-même et son histoire et se convertisse, repentant, en une bonne personne.

Nous ne pouvions pas nous assoir et attendre pour qu'une très grande liste de promesses qui seront oubliées quelques minutes après avoir été faites, ne se réalisent jamais.

Nous ne pouvions pas attendre pour l'autre, différent, mais avec la même douleur et la même colère, de nous regarder et en nous regardant, de voir.

Nous ne savions pas comment le faire.

Il n'y avait pas de livre, pas de manuel ou de doctrine qui nous ont dit que faire afin de résister et simultanément, de construire quelque chose de nouveau, de meilleur.

Peut-être pas parfait bien sûr, peut-être différent, mais toujours à nous, à notre peuple, les femmes, les hommes, les enfants, les anciens qui, dans leur cœur collectif, couvrent le drapeau noir avec une étoile rouge à cinq branches et les lettres qui leur donnent non seulement un nom, mais aussi un but, une destinée: ***EZLN***.

Alors nous avons recherché dans notre histoire ancestrale, dans notre cœur collectif et au travers des hoquets, des faiblesses et des erreurs, nous avons construit ce que nous sommes et ce qui non seulement nous fait continuer à vivre et à résister, mais aussi nous élève dignifiés et rebelles.

Pendant ces 22 années de lutte et de résistance, de rébellion, ***nous avons continué à construire une autre forme de vie, nous nous sommes gouvernés nous-mêmes en tant que peuple, que collectif que nous sommes, en accord***

avec les sept principes de diriger en obéissant, construisant un nouveau système et une autre forme de vie en tant que peuples originels.

Un système où le peuple commande et le gouvernement obéit.

Et nous voyons, depuis notre cœur simple, que ceci correspond à la manière la plus saine, parce qu'elle est née et grandit du peuple lui-même. C'est le peuple qui donne ses opinions, discute, pense, analyse, fait des propositions et décide ce qui est le mieux pour tout le monde, suivant en cela l'exemple de nos ancêtres.

Comme nous l'expliquerons plus en détail plus tard, nous voyons bien que la négligence et la pauvreté règnent dans les communautés partidista (les suiveurs de partis politiques) ; elles sont gérées par la fainéantise et le crime, brisant la vie communautaire, déchirée fatalement et irrémédiablement.

Se vendre au mauvais gouvernement n'a non seulement pas résolu leurs problèmes de base, mais leur a donné encore plus d'horreurs à gérer. Là où avant il y avait la faim et la pauvreté, il y avait maintenant la faim, la pauvreté et le désespoir. Les communautés partistada sont devenues des foules de mendiants qui ne travaillent pas, qui ne font qu'attendre le prochain programme d'aide du gouvernement (mexicain), c'est à dire, la prochaine saison électorale.

Ceci ne figure bien sûr pas dans quelque rapport d'état fédéral ou de gouvernement municipal que ce soit, mais c'est la vérité de terrain et peut se voir dans les communautés partidista: celles des paysans fermiers qui ne savent plus comment travailler la terre, vivant dans des blocs de ciment avec des toits en tôles d'aluminium, vides parce qu'on ne peut pas manger le ciment ni le métal, des communautés qui n'existent que pour recevoir l'aumône, les miettes du gouvernement.

Peut-être que dans nos communautés il n'y a pas de maisons en ciment ou de télévisions numériques ou des camions tous neufs, mais nos gens savent très bien comment travailler la terre. La nourriture est sur toutes les tables,

les habits qu'ils portent, les médicaments qu'ils utilisent, la connaissance qu'ils acquièrent, la vie qu'ils mènent sont **LES LEURS**, ainsi que leur connaissance et le produit de leur travail. Cela ne provient de personne d'autre.

Nous pouvons dire ceci sans honte aucune. Les communautés zapatistes ne sont pas seulement mieux qu'elles ne l'étaient il y a 22 ans, mais leur qualité de vie est bien meilleure que dans celles qui se sont vendues aux partis politiques de toutes couleurs et rayures possibles.

Avant, afin de savoir si quelqu'un était zapatiste, il suffisait de chercher un grand mouchoir rouge ou une cagoule noire.

Maintenant, il suffit de voir s'ils travaillent la terre, s'ils s'occupent de leurs cultures. S'ils étudient les sciences et la technologie, s'ils respectent les femmes que nous sommes, si leur regard est direct et clair, s'ils savent que c'est le collectif qui dirige. S'ils voient le travail du gouvernement autonome zapatiste en rébellion comme un service et non pas comme un business ; si vous leur demandez quelque chose qu'ils ne savent pas, ils vous répondent: "je ne sais pas... encore..." Si lorsque quelqu'un se moque d'eux en disant que les Zapatistes n'existent plus ou qu'ils sont peu nombreux, ils répondent: "ne vous inquiétez pas, nous serons plus nombreux, cela prendra un peu de temps, mais nous serons bien plus nombreux" ; si leurs regards observent loin dans les calendriers et les géographies ; s'ils savent que demain se plante aujourd'hui.

Nous reconnaissons bien évidemment qu'il y a encore beaucoup à faire, nous devons nous organiser mieux et nous organiser plus.

C'est pourquoi nous devons faire un encore plus grand effort pour nous préparer à porter plus efficacement et plus extensivement le boulot de nous gouverner nous-mêmes, parce qu'au pire, le système capitaliste va revenir nous chercher.

Nous devons savoir comment le confronter. Nous avons déjà 32 ans d'expérience dans la lutte de rébellion et la résistance.

Et nous sommes devenus ce que nous sommes.

Nous sommes l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (NdT : EZLN est l'acronyme espagnol pour Ejercito Zapatista de Liberación Nacional).

C'est ce que nous sommes bien qu'ils ne nous nomment pas.

C'est ce que nous sommes même s'ils nous oublient par le silence et la calomnie.

C'est ce que nous sommes bien qu'ils ne nous voient pas.

C'est ce que nous sommes par nos pas, notre chemin, dans notre origine et dans notre destinée.

Nous regardons ce que nous étions auparavant et ce qui est maintenant.

Une nuit sanglante, pire qu'avant si c'est possible, s'étend au monde.

Le dirigeant n'est pas seulement programmé pour continuer à exploiter, à réprimer, à maltraiter et à déposséder, mais il est déterminé à détruire le monde entier si ce faisant il peut en tirer un profit quelconque, de l'argent, un salaire.

Il est clair que le pire est à venir pour nous tous.

Les multimillionnaires de quelques pays continuent leur objectif de piller les ressources naturelles du monde entier, tout ce qui nous donne la vie comme l'eau, la terre, les forêts, les montagnes, les rivières, l'air et tout ce qu'il y a sous le sol : l'or, le pétrole, le gaz, l'uranium, l'ambre, le soufre, le carbone et autres minéraux et minerais.

Ils ne considèrent pas la terre comme une source de vie, mais comme un business par lequel ils peuvent tout transformer en commodités et donc en argent, et en faisant cela ils vont totalement nous détruire tous.

Le mal et ceux qui le porte ont un nom, une histoire, une origine, un calendrier, une géographie : c'est le système capitaliste.

Aucune importance de quelle couleur ils le peignent, quel nom ils lui donnent, de quelle religion ils le déguisent, quel drapeau ils lèvent... C'est le système capitaliste.

C'est l'exploitation de l'humanité entière et de la totalité du monde que nous habitons.

C'est le manque de respect et le dénigrement pour tout ce qui est différent et ce qui ne se vend pas, n'abandonne pas, ne se laisse pas corrompre.

C'est le système qui persécute, incarcère, assassine.

Il vole.

À la tête de ce système, il y a des figures qui émergent, se reproduisent, grandissent et meurent : les sauveurs, les leaders, les caudillos, les candidats, les gouvernements (d'état), les partis politiques qui offrent leurs solutions toutes prêtes.

Ils offrent des recettes, comme une autre commodité, pour résoudre les problèmes.

Peut-être qu'il y a encore quelqu'un quelque part qui croit toujours que d'en haut, là où les problèmes sont créés, viendront aussi les solutions.

Peut-être y a-t-il quelqu'un qui croit en des sauveurs locaux, régionaux, nationaux, mondiaux.

Peut-être y a-t-il ceux qui espèrent toujours que quelqu'un va faire ce que nous devons faire nous-même.

Ce serait bien n'est-ce pas ?

Tout serait si facile, si confortable, ne demanderait pas beaucoup d'efforts. Cela voudrait dire de lever la main, remplir un papier, choisir un nom, mettre le papier dans l'urne, applaudir, crier des slogans, s'affilier à un parti politique et voter pour en virer un et le remplacer par un autre.

Peut-être, disons-nous, nous les Zapatistes, nous pensons, nous sommes ce que nous sommes.

Ce serait bien si les choses étaient comme ça, mais elles ne le sont pas.

Ce que nous avons appris en tant que Zapatistes, et sans que personne ou quoi que ce soit ne nous le disent, sauf notre propre voie en tant qu'enseignant, est que personne, absolument personne ne va venir nous sauver, nous aider, résoudre nos problèmes, soulager notre douleur ou nous amener la justice dont nous avons besoin et que nous méritons.

Il n'y a que ce que nous faisons nous-mêmes, tout le monde dans son propre calendrier et agenda et géographie, en nom collectif, de par la pensée et l'action de tout à chacun individuellement et collectivement, en accord avec sa propre origine et destinée, qui compte.

Nous avons aussi appris en tant que Zapatistes que ceci n'est possible qu'avec organisation.

Nous avons appris qu'il est bon si une personne se mette en colère.

Mais si plusieurs personnes, beaucoup de personnes se mettent en colère, une lumière s'allume dans un coin du monde et sa lueur peut être vue, pour un moment à travers la surface entière de la terre.

Mais nous avons aussi appris que si ces colères s'organisent entre-elles... Ah ! Alors nous n'avons pas qu'un flash momentané qui illumine la surface de la terre.

Alors ce que nous avons est un murmure, comme une rumeur, une secousse qui commence gentiment et croît de plus en plus forte.

C'est comme si le monde allait donner naissance à un autre, un meilleur, plus juste, plus démocratique, plus libre, plus humain... Ou humana., ou humanoa.

C'est pourquoi aujourd'hui nous commençons notre parole avec un mot d'un passé déjà lointain, mais qui continue d'être nécessaire, urgent, vital : *Nous devons nous organiser, nous préparer à lutter pour changer cette vie, pour créer un autre mode de vie, une autre manière de nous gouverner en tant que peuples et êtres humains.*

Parce que si nous ne nous organisons pas, nous serons tous réduits en esclavage.

On ne peut rien croire du capitalisme. Absolument rien. Nous avons vécu sous ce système depuis des centaines d'années et nous avons souffert sous ses quatre roues : l'exploitation, la répression, la dépossession et le mépris. Maintenant, tout ce que nous avons est notre confiance en les uns les autres, en nous-mêmes. Et nous savons comment créer une nouvelle société, un nouveau système de gouvernement, la vie juste et digne que nous désirons tous.

Maintenant plus personne n'est en sécurité de la tempête que l'hydre capitaliste va déchaîner pour détruire nos vies, pas les autochtones, les fermiers paysans, ouvriers, enseignants, femmes au foyer, intellectuels ou travailleurs en général, parce qu'il y a beaucoup de gens qui travaillent pour survivre leur vie quotidienne, certains avec un patron, d'autres sans, mais tous ceux qui sont pris dans l'étreinte du capitalisme.

En d'autres termes, il n'y a pas de rédemption au sein du capitalisme.

Personne ne va nous mener, nous devons nous mener nous-mêmes, penser ensemble au comment nous allons résoudre chaque situation.

Parce que si nous pensons qu'il va y avoir quelqu'un qui va nous guider, et bien nous avons déjà vu comment ils nous mènent ces derniers siècles passés sous le système capitaliste ; cela n'a pas marché pour nous, les pauvres, pas du tout. Cela a marché pour eux, oui, parce qu'ils sont juste là assis et attendent que l'argent leur tombe dans le bec.

Ils ont dit à tout le monde "votez pour moi", "je vais me battre pour mettre fin à l'exploitation" et dès qu'ils s'installent derrière le burlingue où ils peuvent engranger du fric sans rien faire, ils oublient automatiquement tout ce qu'ils ont dit et commencent à créer encore plus d'exploitation, pour vendre le peu qui reste des richesses de leurs pays. Ces vendus sont des hypocrites parasites et inutiles, des bons à rien.

Voilà pourquoi, compañeros et compañeras, la lutte n'est pas finie, on ne vient juste que de commencer. On ne s'y est mis que seulement depuis 32 ans, 22 ans publiquement.

C'est pourquoi nous devons mieux nous unir, mieux nous organiser afin de construire notre bateau, notre maison, c'est à dire notre autonomie. C'est ce qui nous sauvera de la grande tempête capitaliste qui pointe à l'horizon. Nous devons renforcer nos différentes zones de travail et nos tâches collectives.

Nous n'avons pas d'autre chemin possible que celui de nous unir et de nous organiser pour lutter et nous défendre de la grande menace qu'est le système capitaliste. Parce que le capitalisme criminel qui menace toute l'humanité ne respecte absolument personne : il va nous balayer toutes et tous indépendamment de notre race, religion, ou parti politique. Ceci nous a été démontré par bien des années de mauvais gouvernement, de menaces, de persécutions, d'incarcérations, de torture, de "disparitions" et d'assassinats de gens des peuples des campagnes et des villes du monde entier.

Voilà pourquoi nous disons, compañeros, compañeras, enfants, jeunes gens, vous la nouvelle génération êtes le futur de notre peuple, de notre lutte et de notre histoire ; mais vous devez comprendre que vous avez à la fois une tâche et une obligation : celles de suivre les traces de nos premiers compañeros, de nos anciens, de nos parents, grands-parents et de tous ceux qui ont commencé cette lutte.

Ils ont déjà tracé un bout de chemin, maintenant c'est votre travail de le suivre et de garder le cap. Mais nous ne pourrons faire cela qu'en nous organisant génération après génération, en comprenant cette tâche à effectuer et en nous organisant en conséquence pour y parvenir et en continuant tout ceci jusqu'à la fin de notre lutte.

Vous, les jeunes, êtes une part très importante de nos communautés, c'est pour cela que vous devez participer à tous les niveaux de travail de notre organisation et dans tous les domaines de notre autonomie. Laissons chaque génération continuer de nous mener vers notre destinée de démocratie, de liberté et de justice, tout comme nos premiers compañeros et compañeras nous enseignent maintenant.

Compañeros et compañeras, tous, nous sommes sûrs qu'un jour vous parviendrez à ce que nous voulons : tout pour chacun et rien pour nous, c'est à dire notre liberté. Aujourd'hui, notre lutte est d'avancer pas à pas. Nos armes de lutte sont notre résistance, notre rébellion et notre parole honnête, qu'aucune montagne ni frontière ne peuvent bloquer. Elles vont atteindre les oreilles et les cœurs des frères et des sœurs partout dans le monde !

Chaque jour qui passe, il y a plus de gens qui comprennent que la cause de notre lutte contre la grave situation d'injustice que nous vivons est le système capitaliste dans notre pays et dans le monde entier.

Nous savons également qu'au travers de notre lutte il y a eu et il y aura des menaces, de la répression, des persécutions, de la dépossession, des contradictions et de la moquerie des trois niveaux du mauvais gouvernement. Mais nous devons savoir que le mauvais gouvernement nous hait parce que nous sommes sur la bonne voie, s'il commençait à nous applaudir alors nous saurions que nous avons dévié de notre lutte.

Nous ne devons pas oublier que nous sommes les héritiers de plus de 500 ans de lutte et de résistance, le sang de nos ancêtres coulent dans nos veines, ce sont eux qui nous ont donné l'exemple de la lutte et de la rébellion, le rôle de gardien de notre terre-mère, de laquelle nous sommes nés, sur laquelle nous vivons et à laquelle nous retournerons.



Compañeros et compañeras Zapatistas

*Compañeros et compañeras, **compañeroas** de la Sixième :*

Frères et sœurs :

Ce sont nos premiers mots en ce tout début de nouvelle année.

Plus de paroles et de pensées viendront vers vous.

Petit à petit nous vous montrerons une fois de plus notre regard, notre cœur collectif.

Pour l'heure nous terminerons en vous disant que pour respecter le sang et l'honneur de nos *compañeros*, il n'est pas suffisant de se souvenir, d'être en deuil, de pleurer, de prier, nous devons plutôt continuer de travailler aux tâches qu'ils nous ont laissé, de créer en pratique le changement que nous voulons tous.

Il n'est pas temps maintenant de battre en retraite, d'être découragés ou fatigués ; nous devons être encore plus fermes dans notre lutte, pour maintenir la parole et l'exemple que nos premiers *compañeros* nous ont laissés : n'abandonnez pas, ne vous laissez pas acheter, ne pliez pas !

C'est pourquoi, *compañeros* et *compañeras*, ce jour important est le temps pour nous de réaffirmer notre volonté dans la lutte, d'aller de l'avant quoi qu'il en coûte et quoi qu'il arrive, sans laisser le système capitaliste détruire ce que nous avons gagné et le peu que nous avons été capables de construire en travaillant pendant ces 22 années : notre liberté !

DÉMOCRATIE!

LIBERTÉ!

JUSTICE!

Depuis les montagnes du sud-est mexicain

Pour le comité clandestin révolutionnaire indigène – Commandement
Général de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale



Subcomandante Insurgente Moisés
Subcomandante Insurgente Galeano.

Mexique, le 1^{er} Janvier 2016.

Résistance au colonialisme : EZLN un message de la nuit de 500 ans...

Message du SCI Marcos

Traduit de l'espagnol par Résistance 71

Al Pueblo de Mexico
A los pueblos y gobiernos del mundo.
Hermanos,
Nosotros nacimos de la noche
En ella vivimos
Y moriremos en ella
Pero la luz será mañana para los más
Para todos aquellos que hoy lloran la noche
Para quienes se niega el día
Para todos la luz
Para todos todos
Nuestra lucha es por hacernos escuchar
Y el mal gobierno grita soberbia
Y tapa con cañones sus oídos
Nuestra lucha es por un trabajo justo y digno
Y el mal gobierno compra y vende cuerpos y vergüenzas
Nuestra lucha es por la vida
Y el mal gobierno oferta muerte como futuro
Nuestra lucha es por la justicia
Y el mal gobierno se llena de criminales y asesinos
Nuestra lucha es por la paz
Y le mal gobierno anuncia guerra y destrucción
Techo tierra trabajo pan salud educación,
Independencia democracia libertad
Están fueron nuestras demandas
En la larga noche de los 500 años
Estas son hoy nuestras exigencia.



Au peuple du Mexique
Aux peuples et gouvernements du monde.
Frères,
Nous sommes nés de la nuit
Nous vivons en elle
Et nous mourrons en elle
Mais la lumière sera demain pour plus
Pour tous ceux qui aujourd'hui pleurent dans la nuit
Pour ceux à qui le jour refuse
Pour tous la lumière
Pour tous tous
Notre lutte est pour nous faire écouter
Et le mauvais gouvernement crie son arrogance
Et il couvre ses oreilles (du bruit) des canons
Notre lutte est pour un travail juste et digne
Et le mauvais gouvernement achète et vend des corps et des parties
honteuses
Notre lutte est pour la vie
Et le mauvais gouvernement offre la mort comme futur
Notre lutte est pour la justice
Et le mauvais gouvernement se comble de criminels et d'assassins
Notre lutte est pour la paix
Et le mauvais gouvernement annonce la guerre et la destruction
Logement, terre, travail, pain, santé, éducation,
Indépendance, démocratie, liberté
Furent nos requêtes
Dans la grande nuit de 500 ans
Elles sont aujourd'hui nos exigences

Et pendant ce temps-là dans les communautés zapatistes...

ARMÉE ZAPATISTE DE LIBÉRATION NATIONALE.

Mexique

12 Mai 2016 – URL de l'article en français :

[http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2016/05/12/et-dans-les-communautés-](http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2016/05/12/et-dans-les-communautés-zapatistes/?utm_source=feedburner&utm_medium=email&utm_campaign=Feed%3A+EnlaceZapatista+%28Enlace+Zapatista%29)

[zapatistes/?utm_source=feedburner&utm_medium=email&utm_campaign=Feed%3A+EnlaceZapatista+%28Enlace+Zapatista%29](http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2016/05/12/et-dans-les-communautés-zapatistes/?utm_source=feedburner&utm_medium=email&utm_campaign=Feed%3A+EnlaceZapatista+%28Enlace+Zapatista%29)

Aux Compañer@s de la Sexta :

À qui de droit :

Compañeroas, compañeros et compañeras :

Maintenant nous allons vous parler un peu de comment vont les communautés zapatistes où résistent et luttent les bases de soutien.

Ce que nous allons vous relater maintenant vient des rapports des propres compañeras et compañeros zapatistes, responsables dans les villages, responsables de commissions (par exemple santé, éducation, jeunes etc.), autorités autonomes et responsables organisateurs. Mais avec les Comp@s du Comité nous l'avons vérifié pour voir si ce ne sont pas des mensonges, ou s'ils ne les changent pas pour que ça paraisse bien et cacher ce qui ne va pas. Le travail de ces écrits, ce n'est pas de dire des mensonges à nos comp@s de la Sexta, ni à ceux qui soutiennent et sont solidaires. Ni à vous, ni à eux, ni à elles, ni à personne d'autre.

Si nous n'avancions pas correctement, nous le disons clairement, non pas pour que vous vous sentiez plus tristes que vous ne l'êtes à cause de tout ce qui se passe là-bas, dans vos géographies et dans vos calendriers. Nous le disons car c'est notre manière de vous rendre des comptes, c'est-à-dire de vous informer, et que vous sachiez si nous prenons le chemin que nous vous avons dit, ou bien si en fait nous sommes passés à autre chose, peut-être en répétant les mêmes vices que nous critiquons.

Mais si nous avançons correctement, et bien nous voulons aussi que vous le sachiez, pour qu'ainsi vous vous réjouissiez avec le cœur collectif que nous sommes.

Comment savons-nous si nous avançons correctement ou non ? Et bien pour nous, femmes et hommes zapatistes, c'est très simple : les peuples parlent, les peuples commandent, les peuples font, les peuples défont. Au moment où quelqu'un prend le mauvais chemin, rapidement le collectif lui donne comme qui dirait sa remontée de bretelles, et ou il se corrige, ou il prend la porte de sortie.

C'est ça notre autonomie : le chemin c'est le nôtre, c'est nous qui le prenons, nous qui faisons les bons choix, nous qui nous trompons, nous qui nous corrigeons.

En résumé nous vous disons la vérité, car vous devez en avoir vraiment marre des mensonges et en être lassés. Et bien qu'elle fasse parfois mal, la vérité soulage toujours.

C'est à dire que nous ne voulons pas faire comme les mauvais gouvernements qui se sont beaucoup maquillé ces derniers jours, soi-disant pour faire plaisir au visiteur de passage, pour qu'il ne voit pas ce qu'il se passe en bas^[1]. Mais ce maquillage n'a servi qu'à démontrer combien les gouvernements sont faux. Vous croyez vraiment que n'importe qui de modérément intelligent ne verrait pas la réalité ? Qu'il se manifeste ou pas

par rapport à cette réalité, et la forme avec laquelle il le fait, c'est autre chose, et c'est son problème.

Bon, en un peu de mots. Ce que nous vous racontons maintenant vient en complément de ce qui a déjà été expliqué dans les livres de la Petite École Zapatiste. Si vous n'avez pas assisté à la Petite École Zapatiste, que ce soit en communauté ou extra-muros, ou bien si vous ne connaissez pas ce que disent les livres de texte, et bien nous vous recommandons de les lire. À l'intérieur, vous allez apprendre comment s'est déroulé le processus de construction de l'autonomie.

Ce qu'il se passe là, c'est nouveau, ce sont des nouvelles choses qui apparaissent, c'est à dire que ça n'existait pas il y a un ou deux ans :

- La croissance zapatiste se maintient. Il y a de plus en plus de jeunes hommes et jeunes filles qui rentrent.
- Pour ce qui est de la santé, les compañeras et les compañeros sont sur le bon chemin. Ce qu'on voit, c'est que dans leurs cliniques autonomes il y a moins de personnes qui arrivent car le travail de prévention a beaucoup augmenté, grâce aussi au suivi que procurent les promoteurs de santé autonome. C'est à dire que les gens sont moins malades. Dans les cliniques zapatistes autonomes, ceux qui arrivent de plus en plus fréquemment ce sont les gens des partis politiques.
- Pour ce qui est de l'éducation, pour l'éducation primaire c'est pareil. Mais maintenant il y a une nouvelle exigence des communautés : le collège et le lycée. Dans certaines zones il y a un collège, mais pas partout. Maintenant, il y a des jeunes hommes et des jeunes femmes qui demandent l'éducation supérieure. Ils ne veulent pas des ateliers, mais des études supérieures dans les Sciences et dans les Arts. Mais pas des études selon le mode capitaliste des universités

institutionnelles, mais des études selon notre mode. Sur ce point on a encore beaucoup à faire.

- Pour ce qui est de l'économie, sans vous raconter ce qui existe déjà et qui se maintient en termes de travaux collectifs et individuels (*milpa*, haricot, plants de café, volaille, banane, mouton, bétail, boutique, miel d'abeille, potager, achat et vente de bétail, et autres types de produits), ce qu'on a constaté c'est que leur production a augmenté, ce qui a amélioré l'alimentation et la santé, surtout chez les jeunes et les enfants.
- Dans certaines zones les promoteurs de santé autonome sont déjà en train de se former en échographie, en étude de laboratoire, en consultation générale, en odontologie et en gynécologie. De plus des campagnes de santé préventive sont réalisées dans les régions. Dans une zone, avec les bénéfices obtenus par le travail collectif, du bétail, du matériel de laboratoire et des appareils d'échographie ont déjà pu être acquis. Ils ont déjà des *compañeros* et *compañeras* formés à l'usage de ces appareils, produit de l'enseignement réciproque entre promoteurs de santé d'un caracol à l'autre, c'est-à-dire qu'ils se sont donnés des cours entre eux -mêmes. Et une autre clinique-hôpital est déjà en construction, pour qu'à partir de maintenant on puisse y faire de petites chirurgies, comme cela se fait déjà à *la Realidad* ou à *Oventik*.
- Pour ce qui est du travail de la terre, les collectifs de *milpa* [culture de maïs et de plantes associées] et de bétail se sont beaucoup développés. Avec les bénéfices, en plus de se procurer des appareils et des médicaments pour les cliniques, ils se sont acheté un tracteur.
- Pour le commerce, les épiceries coopératives ont obtenu leur indépendance économique, et ont maintenu des prix bas pour les

familles zapatistes. Cela c'est possible car il n'y a personne qui s'enrichit sur la hausse des produits de consommation de base.

- Dans les boutiques autonomes, il n'y pas de vêtements de marques exclusives ni les dernières modes pour s'habiller, mais il ne manque ni les *naguas* [jupes traditionnelles], habits, blouses, pantalons, chemises, chaussures (la majorité fabriquées dans les cordonneries autonomes), ni de ce que chacun utilise pour couvrir ses parties intimes.
- Dans les collectifs de production et de commerce, ce sont les *compañeras* qui ont le plus avancé. Il y a quelques années, une quantité résultant du travail collectif de la *comandancia*, des comités et des insurgé-e-s, (oui, nous aussi nous travaillons pour produire et obtenir de l'argent), a été destinée à chaque municipalité autonome, pour que les *compañeras* bases de soutien la travaillent en collectif dans ce qui serait décidé par elles-mêmes.

Et il se trouve qu'elles s'en sont sorties meilleures administratrices que les hommes, car dans une municipalité les *compañeras* ont non seulement mis en place avec succès un collectif de bétail, mais maintenant elles sont tellement avancées qu'elles mettent leurs vaches «à partager» dans d'autres villages avec des collectifs de femmes («à partager» disent les zapatistes, quand ce qui a été obtenu se partage en deux, et que cette moitié est donnée à une autre «partie »).

- Il s'est passé la même chose avec les épiceries coopératives : elles en sont déjà à faire des prêts aux autres collectifs de région ou aux villages, et même à des *compañeras*
- Toutes les municipalités autonomes effectuent un travail collectif de *milpa*, et d'autres ont du bétail. Toutes les régions ont un travail collectif qui donne des bénéfices. Par exemple, lors de la dernière

- célébration, les régions ont coopéré pour la vache qu'ils ont mangée durant la fête et pour les musiciens.
- La grande majorité des villages effectuent des travaux collectifs. Dans certains villages, les hommes ne travaillent pas en collectif mais les *compañeras* si, et il y a des villages où se sont 2 collectifs, un collectif de *compañeros* et un collectif de *compañeras*. Individuellement tous luttent pour aller bien, et ils ont réussi à aller de l'avant et s'en sortir. Tant les milicien-e-s que les insurgé-e-s travaillent dans des collectifs de production pour subvenir à leurs besoins et soutenir les villages.
 - Dans le caracol d'Oventik, ils ont déjà une *tortilleria* Nous ne savons pas combien coûte actuellement le kilo de tortilla dans vos géographies, mais à Oventik il est à 10 pesos le kilo. Et elles sont de maïs, pas de farine industrielle. Les transports publics font même des voyages spéciaux pour aller y acheter leurs tortillas. Dans la zone de *Los Altos* au Chiapas, là où se trouve le caracol d'Oventik, on ne produit pas de maïs. Le maïs est produit dans les régions de la *Selva* et est commercialisé entre les collectifs de zone, pour que les familles zapatistes aient du maïs à bon prix et sans intermédiaires. Pour ça, on utilise des camions qui ont été donnés aux Conseils de Bon Gouvernement par des personnes bien attentionnées dont on ne va pas dire le nom, mais elles et nous savons de qui il s'agit.
 - Dans beaucoup de villages zapatistes, environ 50% travaille en collectif, et le reste en individuel. Dans d'autres, la majorité travaille en individuel. Bien que l'on promeuve le travail collectif, le travail individuel qui n'exploite pas d'autres individus est respecté. Tant dans le travail collectif que dans le travail individuel, non seulement ils se maintiennent, mais en plus ils progressent.

- Suivant chaque endroit, c'est comme cela que s'organisent les travaux collectifs. Il y a des collectifs dans les villages, et dans certains, il y a des collectifs d'hommes, des collectifs de femmes et des collectifs de jeunes. Il y a des collectifs de région ou de commune. Il y a des collectifs de zone ou de Conseil de Bon Gouvernement. Quand un collectif est plus avancé, il soutient les autres collectifs qui sont plus en retard. Ou bien, comme dans certaines régions, le travail collectif de production alimentaire est destiné aux internats qui existent pour les écoles secondaires autonomes.



Tout ce que nous vous racontons sur ces avancées ne vient pas du commandement zapatiste, c'est-à-dire que ce n'est pas sorti de la tête de quelques-uns, mais provient des réunions de partage entre les villages eux-mêmes.

Lors de ces réunions de partage, ils se racontent leurs travaux, leurs avancées, leurs problèmes et leurs erreurs. De là sortent de nombreuses et de nouvelles idées qu'ils échangent entre eux. En d'autres mots, les *compañeros* et *compañeras* s'apprennent les uns les autres.

Et on vous dit bien sûr que nous, en tant que commandants, nous apprenons aussi, et beaucoup, de nos *compañeras* et *compañeros* zapatistes.

C'est terrible et merveilleux ce que nous regardons et ce que nous écoutons, ça l'est tellement que nous ne savons pas ce qui va ressortir de toute cette avancée.

Nous ne vous parlons pas pour le moment du réarmement des paramilitaires, de l'augmentation des patrouilles militaires, aériennes et terrestres, et de tout ce que font les mauvais gouvernements pour essayer de nous détruire. Nous ne vous donnons pas plus de détails, parce que nous savons bien que pour vous non plus ce n'est pas facile, que vos résistances

et rébellions endurent des agressions tous les jours, à toutes heures et de toutes parts. Et que, quoi qu'il en soit, vous restez rebelles et en résistance. Mais nous savons que vous savez que tout ce que nous vous racontons se déroule au milieu des agressions, des attaques, des harcèlements, des calomnies et des silences complices. Au milieu d'une guerre, donc.

Et bien que lors des périodes sombres, comme celle qu'on subit en ce moment, surgissent des « commerçants de l'espoir », nous, l@s zapatistes, nous ne nous laissons pas emporter par les balivernes ecclésiales, séculières ou laïques de soi-disant « nouveaux constituants » qui veulent « nous sauver » et qui ont recours aux mêmes vieilles méthodes de coercition qu'ils disent critiquer, et qui mentent sur de soi-disant soutiens de l'EZLN, tandis qu'ils tentent de rééditer l'histoire avec le soutien d' « avant-gardes » obsolètes, qui ne sont plus depuis longtemps à la hauteur de leur propre héritage.

L'EZLN ne soutien aucune vente de bijoux de pacotille. Nous sommes en 2016, pas en 1521, réveillez-vous.



Compas de la Sexta, Frères et Sœurs du Congrès National Indigène :

De toutes nos forces, et au milieu de toutes ces turpitudes, nous les femmes et les hommes zapatistes nous nous préparons au pire, pour ce qui arrive.

Nous n'avons pas peur. Pas parce que nous sommes téméraires, mais parce que nous avons confiance en nos *compañer@s*.

C'est comme si, face à la tempête qui secoue déjà les ciels et les sols du monde, les bases de soutien zapatistes avaient grandi. Que c'est maintenant que brille le plus leur habilité, leur sagesse, leur imagination et leur créativité.

En réalité ce que cherche ces paroles, plus que d'informer ou de rendre des comptes, c'est de vous embrasser, vous tous, vous toutes et touzes, et vous

rappeler qu'ici, dans ce recoin du monde, vous avez des *compas* qui ne vous oublient pas, malgré les distances entre les calendriers et les géographies.

Mais tout ne va pas bien. Pour être clair, il faut vous dire qu'il y a un défaut que nous voyons : les femmes zapatistes sont en train d'avancer plus que les hommes. C'est-à-dire que ça n'avance pas au même rythme.

Le temps où l'homme était le seul à rapporter la paye pour la maison s'estompe de plus en plus. Maintenant, dans certaines zones, les collectifs de femmes donnent du travail aux hommes. Et ils sont nombreux, les foyers zapatistes où la femme est celle qui va donner de l'argent à l'homme pour qu'il s'achète tant *sa* chemise que *son* pantalon, *son* bandana et puis *son* peigne, pour qu'il soit bien bel homme, lors des prochaines activités que nous annoncerons bientôt.

Parce que, peut-être que nous sommes sales, laids et mauvais, mais en tous cas : nous sommes bien peignés.

Depuis les montagnes du sud-est mexicain.

Sous-commandant Insurgé Moisés. Sous-commandant Insurgé Galeano.

Mexique, février 2016.

Du Carnet de Notes du Chat-Chien :

Fragment de la conversation entre quelques partidistes et quelques zapatistes

:

Partidistes : *En tant qu'EZLN, vous ne recevez pas de programme du gouvernement comme Procampo, Prospera, Nuevo Amanecer de los Ancianos ?*

Zapatistes : Non.

Partidistes : *En tant qu'organisation, qui les subventionne ?*

Zapatistes : Nous sommes organisés et nous avons des bases de soutien qui travaillons ensemble et nous gouvernons, et nous avons des travaux

collectifs et avec ça nous obtenons des ressources économiques pour soutenir notre résistance.

Partidistes : *-Et de quelle manière nous en tant que société civile pouvons-nous nous organiser, et comment pouvez-vous nous conseiller, nous guider et nous enseigner ?*

Zapatistes : Faites-vous votre idée de la situation avec les médias libres ou avec le Congrès National Indigène. Nous nous ne sommes pas là pour dire et pour décider comment vous allez vous organiser ni pour donner un nom à votre organisation. Que le peuple pense et décide quoi faire et comment il va s'organiser.

Partidistes : *Que devons-nous faire ?*

Zapatistes : Notre idée est de faire tomber le système capitaliste.



Rapport sur la discussion tenue, un matin très tôt du mois de février, entre celui qu'on appelle Sous-commandant Insurgé Moisés et le dénommé SupGaleano :

SupMoy : *Le rapport dit qu'il y a des menaces de mort et que le gouvernement veut attaquer les caracoles pour en finir une fois pour toutes avec le zapatisme, que c'est parce qu'ils font mauvaise impression aux gouvernements.*

SupGal : ...

SupMoy : *Qu'ils nous cherchent toi et moi pour nous tuer.*

SupGal : *« Nous tuer » ? C'est pas plutôt « nous arrêter » ?, « nous capturer » ?*

SupMoy : *Non, le rapport dit, « pour les tuer ».*

SupGal : *Ptain d'sa mère, et pourquoi moi ? Ça c'est du racisme-colonialiste-hétéro-patriarcal-eurocentré. Si c'est toi le porte-parole, c'est toi qui prends. Moi je suis que le dernier bastion du machisme zapatiste, et t'as vu qu'on est en franc déclin. En plus, pourquoi la violence ? Avant, ils*

disaient seulement « arrêter », « convocation », « détention », maintenant « tuer ». Et en plus moi je suis déjà mort plusieurs fois, ils ne me le prennent pas en compte ? C'est bon, qu'ils le classifient et mettent « mission accomplie ». Mais ne change pas de sujet, je te dis qu'il ne faut pas mettre dans le communiqué l'histoire des collectifs de femmes.

SupMoy : Et pourquoi non ?

SupGal : Ben parce que si on le dit on va avoir des problèmes avec le genre masculin. Toute une tradition de films de Pedro Infante et de chansons de José Alfredo Jiménez risquent de disparaître. Toi tu es d'accord avec le fait que disparaissent des cultures ancestrales ? Non, n'est-ce pas ?

SupMoy : Ben comme disait le défunt : les dés sont jetés, parce que je l'ai déjà mis.

SupGal : Comment ?!! Et la solidarité de genre ?

SupMoy : Vaut mieux que tu réfléchisses à quoi faire pour que les hommes se motivent plus et fassent avancer leurs collectifs.

SupGal : Ok, ok, ok. On a besoin de retourner à nos racines, comme on dit. Je vais faire un programme spécial pour Radio Insurgente. Rien de Games of Thrones ni rien de rien ; que des chansons du grand camarade et dirigeant, premier du nom, roi de Garibaldi, père des dragons, et seigneur des sept lieux : Pedro Infante.

SupMoy : Hahahahahaha. Ils ne vont pas te le diffuser. C'est une compañera qui s'occupe de la programmation.

SupGal : P'tain d'sa mère, maudite loi révolutionnaire des femmes! Et de José Alfredo Jiménez ?

SupMoy : Uuy ! De lui encore moins.

SupGal : Mmh... Les Bukis alors ?... Les Téméraires ?... Brindis ?... Los Tigres del Norte ? Piporro ?

La discussion a continué jusqu'à ce que le chat-chien, se faisant les ongles, conclue : *ouaf-miaou.*

C'était tôt le matin, il faisait très froid et, malgré le fait qu'une ombre se dressait sur la face de la terre, une petite lumière réchauffait le mot « **résistance** ».

J'atteste sur l'honneur de genre.

Note : Cet écrit a été réalisé sur un logiciel libre de traitement de textes à code source ouvert, avec un système d'exploitation GNU/Linux sous *distro* UBUNTU 14.04 LTS, sur un ordinateur de la marque très célèbre et très select « La Migaja Z.A. de C.V. de R.L » (note : « Z.A » ce sont les initiales de « Zapatiste Autonome » ; « C.V » de « Coopération Virtuelle » ; « R.L. » de « Rébellion Ludique »), modèle « Deus Ex Machina 6.9 », reconstruit (c'est-à-dire qu'il s'est cassé, mais qu'on l'a remonté comme un casse-tête) au Département de Haute Technologie Alternative Zapatiste (DATAZ, de par ses initiales en espagnol). Ok, ok, ok, au final ça donne une figure géométrique tridimensionnelle que nous appelons « KEKOSAEDRO » - parce que personne ne sait ce que c'est-, et il y a quelques câbles et quelques vis qui nous sont restés dans les mains, mais il marche bien... jusqu'à ce qu'il ne marche plus. « **UBUNTU** », en langue zoulou, signifie aussi « **Je suis parce que nous sommes** ». Dîtes « OUI » au logiciel libre. *¡Fuck Microsoft, Apple and so forth (if you know what I mean)! ¡Linux rules!*

[1]Référence à la visite du pape François au Chiapas durant le mois de février 2016.

Communiqué EZLN et Conseil National Indigène janvier 2017

Décision politique très intéressante dans un contexte politique mexicain très particulier.

Notre position: cela peut s'avérer être une expérience intéressante, mais cela peut aussi être la source de l'infiltration, de la discorde et de la destruction étatique, l'histoire nous enseigne que toutes les expériences anarchistes d'accoquinage avec l'État et ses institutions se sont mal terminées. Nous sommes donc sceptiques et prudents, mais en même temps avons une grande confiance dans l'analyse et l'action (praxis) zapatiste. À suivre donc avec intérêt dans le courant de cette année...

~ Résistance 71 ~



Et elle a tremblé, rapport depuis l'épicentre

EZLN & CNI

10 janvier 2017 - URL de l'article en français :

<http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2017/01/10/et-elle-a-tremble->

[rapport-depuis-](#)

[lepcentre/?utm_source=feedburner&utm_medium=email&utm_campaign](#)

[=Feed%3A+EnlaceZapatista+%28Enlace+Zapatista%29](#)

Aux Peuples Originaires du Mexique

À la Société Civile du Mexique et du Monde

À la Sexta Nationale et Internationale

Aux Médias de Communication Libres

Frères, sœurs

Le moment des peuples est venu, de semer ce que nous sommes et de nous reconstruire. Le moment est venu de passer à l'offensive et voici l'accord qui se dessine sous nos yeux, dans les individus, dans les communautés, dans les peuples, dans le Congrès National Indigène ; le temps est venu que la dignité gouverne ce pays et ce monde et qu'à son passage fleurisse la démocratie, la liberté et la justice.

Nous annonçons que lors de la deuxième étape du Ve CNI, nous avons minutieusement évalué les résultats de la consultation des peuples que nous sommes, le Congrès National Indigène, qui a eu lieu les mois d'octobre, novembre et décembre 2016, résultats qui de toutes les manières, formes et langues qui nous représentent dans la géographie de ce pays, nous émettons les accords des assemblées communales, des terres collectives, des collectifs, municipales, intermunicipales et régionales, qui une fois de plus nous

amène à comprendre et assumer avec dignité et révolte la situation que traverse notre pays, notre monde.

Nous saluons les messages de soutien, d'espoir et de solidarité qu'ont envoyés des intellectuels, des collectifs et des peuples qui reflètent l'espérance face à notre proposition que nous avons nommé « *Que Tremble la Terre Jusque dans Ses Entrailles* » et que nous avons rendue publique lors de la première étape du Ve CNI, nous saluons également les voix critiques, nombre d'entre elles avec des arguments fondamentalement racistes, qui reflètent une indignation rageuse et le mépris à la pensée qu'une femme indigène prétende non seulement concourir à l'élection présidentielle, mais envisager de changer réellement, depuis en-bas, ce pays endolori.

À eux tous, nous disons qu'en effet tremble la terre et nous avec elle, et que nous prétendons secouer la conscience de la nation, *qu'en effet nous prétendons que l'indignation, la résistance et la rébellion figurent sur les bulletins électoraux de 2018, mais que notre intention n'est d'entrer en rien en compétition avec les partis et toute la classe politique* qui nous doit encore beaucoup ; chaque mort, chaque disparu, chaque prisonnier, chaque expulsion, chaque répression et tout le mépris. *Ne vous méprenez pas sur nous, nous ne prétendons pas rivaliser avec eux parce que nous ne sommes pas les mêmes, nous ne sommes pas leurs discours mensonger et pervers.*

Nous sommes la parole collective d'en-bas et à gauche, celle qui secoue le monde lorsque la terre tremble avec des epicentres d'autonomie, et qui nous rend si orgueilleusement différents que :

1. Alors que le pays est submergé de peur et de terreur qui naissent des milliers de morts et de disparus, dans les municipalités de la montagne et de la côte du Guerrero, nos peuples ont créé les conditions pour la sécurité et la véritable justice ; à Santa Maria Ostula, Michoacan, le peuple Nahua s'est uni à d'autres communautés indigènes afin de maintenir la sécurité entre les mains

des peuples, où l'épicentre de la résistance est l'assemblée communale de Ostula, garante de l'éthique d'un mouvement qui a imbibé les municipalités de Aquila, Coahuayana, Chinicuila et Coalcomán. Sur le plateau purépecha la communauté de Cheran a démontré que par l'organisation, en sortant les politiciens de leurs structures du mauvais gouvernement et en exerçant leurs propres formes de sécurité et de gouvernement on peut non seulement construire la justice, mais aussi comme dans d'autres géographies du pays depuis en-bas, depuis la rébellion se reconstruisent de nouveaux pactes sociaux, autonomes et justes, et nous ne cesserons pas de construire depuis en-bas, la vérité et la justice, niée pour les 43 étudiants de l'école normale d'Ayotzinapa, Guerrero, disparus, pour les 3 compagnons étudiants qui ont été assassinés et pour les compagnons blessés, tous par le narco-gouvernement mexicain et ses forces répressives.

Pendant ce temps, les mauvais gouvernements criminalisent la lutte sociale, la résistance et la rébellion, persécutant, traquant, faisant disparaître, emprisonnant et assassinant des hommes et des femmes accomplies qui luttent pour des causes justes.

2. Alors que la destruction gagne tous les coins du pays, sans connaître de limites, éloignant l'appartenance à la terre et au sacré, le peuple Wixarika, avec les comités de défense de la vie et de l'eau de l'altiplano de la région de San Luis Potosi ont démontré que peuvent être défendus un territoire, son environnement et équilibres, en se basant sur la reconnaissance que nous ne formons qu'un avec la nature, avec une vision sacrée qui renouvelle chaque jour les liens ancestraux avec la vie, la terre, le soleil et les ancêtres, incluant 7

municipalités sur le territoire sacré cérémonial de Wirikuta à San Luis Potosi.

3. Alors que les mauvais gouvernements déforment les politiques de l'État en matière éducative en la mettant au service des entreprises capitalistes afin que ça cesse d'être un droit, les peuples originaires créent des écoles primaires, des collèges, des lycées et des universités avec leurs propres systèmes éducatifs, basés sur la protection de notre terre mère, la défense du territoire, la production, les sciences, les arts, sur nos langues et bien que la majorité de ces processus se développent sans soutien d'aucun niveau du mauvais gouvernement, ils sont au service de toutes et tous.
4. Alors que les médias de communication à gages, porte-voix de ceux qui prostituent chacun des mots qu'ils répandent et qu'ils trompent les peuples du champ et de la ville en les endormant, faisant passer pour des délinquants ceux qui pensent et défendent ce qui leur appartient et sont toujours présentés comme des méchants, des vandales, des inadaptés. Alors que ceux qui vivent de l'ignorance et de l'aliénation sont présentés comme socialement bons, et ceux qui oppriment, répriment, exploitent et spolient sont toujours les bons, ceux qui méritent d'être respectés et qui gouvernent pour se servir. Et pendant que cela se passe, les peuples ont créé leurs propres médias de communication élaborant diverses formes afin que la conscience ne soit pas occultée par les mensonges que les capitalistes imposent, les utilisant en plus pour renforcer l'organisation d'en-bas, où naît la parole vraie.
5. *Alors que la « démocratie » représentative des partis politiques est devenue une façon de moquer la volonté populaire, où les votes s'achètent et se vendent comme une marchandise de plus et se manipulent par la pauvreté dans laquelle les capitalistes maintiennent*

les sociétés des champs et des villes, les peuples originaires continuent à prendre soin et à renforcer des formes de consensus et des assemblées en tant qu'organes de gouvernement où la voix de toutes et tous deviennent des accords profondément démocratiques, incluant des régions entières à travers des assemblées concernant les accords d'autres assemblées et ceux-ci à leur tour surgissant de la volonté profonde de chaque famille.

6. Alors que les gouvernements imposent leurs décisions bénéficiant à quelques-uns, supplantant la volonté collective des peuples, criminalisant et réprimant ceux qui s'opposent à leurs projets de mort qu'ils imposent sur le sang de nos peuples, comme pour le Nouvel Aéroport de la Ville de Mexico, feignant de consulter pendant qu'ils imposent la mort, nous, peuples originaires, possédons les manières et les formes constante de consultation préalable, libre et informée pour des sujets, grands ou petits.
7. Alors qu'à travers leurs privatisations les mauvais gouvernements remettent la souveraineté énergétique du pays à des intérêts étrangers et que les hausses du prix de l'essence dénoncent le mensonge capitaliste qui trace uniquement des voies inégalitaires, et que la réponse rebelle des peuples indigènes et non-indigènes du Mexique, que les puissants ne pourront ni occulter ni faire taire ; nous, les peuples, faisons front et luttons pour arrêter la destruction de nos territoires par le fracking, les parcs éoliens, les mines, les puits de pétrole, les gazoducs et les oléoducs dans des états tel le Veracruz, le Sonora, le Sinaloa, La Basse Californie, le Morelos, l'Oaxaca, le Yucatan et tout le territoire national.
8. Alors que les mauvais gouvernements imposent une alimentation toxique et transgénique à tous les consommateurs des champs et des villes, les peuples Mayas maintiennent une lutte infatigable afin

d'arrêter la culture de transgéniques dans la péninsule du Yucatan et dans tout le pays afin de conserver la richesse génétique ancestrale, qui, en plus, représente notre vie et l'organisation collective et la base de notre spiritualité.

9. *Alors que la classe politique ne fait que détruire et promettre, nous, les peuples, construisons non pour gouverner mais pour exister dans l'autonomie et la libre détermination.*

Nos résistances et rébellions constituent le pouvoir d'en-bas, elles n'offrent ni promesses ni bons mots, mais des processus réels de transformation radicale où toutes et tous participent et qui sont tangibles dans les diverses et gigantesques géographies indigènes de cette antino. C'est pourquoi en tant que Congrès National Indigène, réuni pour ce Ve Congrès, 43 peuples de ce pays, nous nous sommes ACCORDÉS pour nommer un Conseil Indigène de Gouvernement avec des représentants, hommes et femmes, de chacun des peuples, tribus et nations qui le composent. Et que ce conseil se propose de gouverner ce pays. Et qui aura comme voix une femme indigène du CNI, c'est à dire ayant du sang indigène et une connaissance de sa culture. C'est à dire qui aura comme porte-parole une femme indigène du CNI qui sera candidate indépendante à la présidence du Mexique lors des élections de l'année 2018.

C'est pour ça que le CNI, en tant que Maison de Tous les Peuples, nous sommes les principes qui configure l'éthique de notre lutte et dans laquelle tiennent tous les peuples originaires de ce pays, *ces principes auxquels se réfèrent le Conseil Indigène de Gouvernement sont :*

Obéir et non commander

Représenter et non supplanter

Servir et non se servir

Convaincre et non vaincre

Descendre et non monter

Proposer et non imposer

Construire et non détruire

C'est ce que nous avons inventé et réinventé non par goût, mais comme l'unique forme que nous avons de continuer à exister, c'est à dire ces nouveaux chemins sortis de la mémoire collective de nos propres formes d'organisation, qui sont les produits de la résistance et de la révolte, du faire front chaque jour à la guerre qui n'a jamais cessé et qui n'a jamais pu en finir avec nous. Dans ces formes il n'a pas seulement été possible de tracer la voie pour la reconstitution intégrale des peuples, mais aussi de nouvelles formes plus civilisées, des espoirs collectifs qui deviennent communautaires, municipales, régionales, d'état et qui apportent des réponses précises aux problèmes réels du pays, loin de la classe politique et de sa corruption.

Depuis ce V^e Congrès National Indigène nous appelons les peuples originaires de ce pays, aux collectifs de la Sexta, aux travailleurs et travailleuses, fronts et comités de lutte du champ et des villes, à la communauté étudiante, intellectuelle, artistique et scientifique, à la société civile non organisée et à toutes les personnes de cœur à serrer les rangs et à passer à l'offensive, à démonter le pouvoir d'en-haut et nous reconstituer non seulement comme peuple, mais aussi comme pays, depuis en-bas et à gauche, à nous unir en une seule organisation où la dignité sera notre dernier mot et notre première action. Nous vous appelons à nous organiser et arrêter cette guerre, à ne pas avoir peur de nous construire et de nous semer sur les ruines laissées par le capitalisme.

C'est ce que nous demande l'humanité et notre mère qui est la terre, en cela nous découvrons qu'est venu le temps de la dignité rebelle que nous matérialiserons en convoquant une assemblée constitutive du Conseil

Indigène de Gouvernement pour le Mexique au mois de Mai 2017 et dès ce moment-là, nous jetterons des ponts aux compañeros et compañeras de la société civile, les médias de communication et les peuples originaires afin de faire trembler la terre jusque dans ses entrailles, vaincre la peur et récupérer ce qui appartient à l'humanité, à la terre et aux peuples, pour la récupération des territoires envahis ou détruits, pour le retour des disparus du pays, pour la liberté de toutes et tous les prisonniers politiques, pour la vérité et la justice pour les assassinés, pour la dignité du champ et de la ville. C'est à dire, n'ayez aucun doute, nous y allons pour tout, après tout nous savons que nous avons face à nous peut-être la dernière chance, en tant que peuples originaires et en tant que société mexicaine, de changer pacifiquement et radicalement nos propres formes de gouvernement, en faisant que la dignité soit l'épicentre d'un monde nouveau.

Depuis Oventik, Territoire Zapatiste, Chiapas, Mexique

Plus Jamais un Mexique Sans Nous

Congrès National Indigène

Armée Zapatiste de Libération Nationale



Visions politiques : L'abécédaire du Subcommandante Insurgente Marcos de l'EZLN

« Par ma voix parle la voix de l'EZLN.

Frères et sœurs d'Afrique, des Amériques, d'Asie, d'Europe et d'Océanie. Frères et sœurs venant assister à la 1ère rencontre internationale pour l'humanité et contre le néolibéralisme.

Bienvenue à la Realidad zapatiste. Bienvenue sur ce territoire en lutte pour l'humanité, bienvenue sur ce territoire en rébellion contre le néolibéralisme et l'oppression. »

~ Subcommandante Insurgente Marcos, août 1996 ~

« Planter l'arbre de demain, voilà ce que nous voulons faire... L'arbre de demain est un espace où tout le monde se trouve, où l'autre respecte et connaît les autres et où la fausse lumière perd sa dernière bataille. »

~ Sub Marcos, août 1999 ~

« Étant ce qu'ils étaient, veilles et mémoires chargées sont plus réelles que l'intangible présent. La soirée précédant un voyage est un précieux moment de celui-ci. »

Jorgès Luis Borgès

L'abécédaire du sous commandant Marcos (Galeano)

Ballast - 1^{er} mai 2017 - URL de l'article original : <http://www.revue-ballast.fr/labecedaire-commandant-marcos/>

Le zapatisme semble être passé de mode. Après avoir secoué le monde au mitan des années 1990 — les puissants juraient que leur « démocratie » marchande avait partout triomphé lorsqu'une armée, masquée et majoritairement composée d'Indiens mexicains, se dressa contre ce qu'elle nommait la Quatrième Guerre mondiale : le néolibéralisme et le capitalisme financier —, le mouvement porté par le sous-commandant insurgé Marcos, dit « Sup », a quelque peu disparu des radars médiatiques, voire militants. Ne parlons d'ailleurs plus de Marcos puisqu'il annonça lui-même son auto-dissolution il y a trois ans de cela : il se nomme à présent Galeano. Marcos n'est plus mais le zapatisme bouge encore ; il entend même présenter, en 2018, une candidate indienne aux élections présidentielles. Diable ! Le zapatisme n'a-t-il pas martelé qu'il refusait de s'emparer de l'État, qu'il se félicitait d'avoir permis « la création du pouvoir d'en-bas » (contre « l'en-haut »), qu'il se réjouissait d'avoir pratiqué une politique du quotidien et d'être passé « des leaders aux peuples » ? Galeano et son camarade Moisés s'en sont expliqué il y a quelques mois maintenant : il ne s'agit pas d'accéder à la fonction suprême ni de devenir un parti mais d'utiliser cette visibilité pour « amener le message de lutte et d'organisation aux pauvres de la campagne et de la ville du Mexique et du monde ». L'occasion de revenir, par cet abécédaire, sur ce mouvement et cette figure qui nous sont chers.

Armes : « Nous pensons que celui qui conquiert le pouvoir par les armes ne devrait jamais gouverner, car il risque de gouverner par les armes et par la force. Celui qui recourt aux armes pour imposer ses idées est certainement très pauvre en idées. » (*La Dignité rebelle — Conversations avec le sous-commandant Marcos*, Galilée, 2001)

Blues : « Quand Dieu a créé le monde, il a d'abord créé le blues. Après, le blues a commencé à avoir ses humeurs, comme on dit, et de là est né le jazz et ensuite le rock. Mais au début, comme dans la Genèse, qui dit qu'en premier la lumière fut, en musique, au début fut le blues, c'est de là que tout vient. Le blues, c'est comme si on vous agrippait le cœur et qu'on le chiffonnait comme ça. » (« Entretien avec le sous-commandant insurgé Marcos », Raymundo Reynoso, AMATE, novembre 2006)

Cœur : « Quand nous, hommes et femmes zapatistes, parlons, nous mettons en avant le cœur rouge qui bat en nous collectivement. [...] Je sais que les sentiments n'ont pas leur place dans la théorie, du moins dans celle qui avance en trébuchant aujourd'hui. Qu'il est très difficile de ressentir avec la tête et de penser avec le cœur. Et qu'envisager cette possibilité a donné lieu à pas mal de masturbations théoriques [...]. Nous le savons et nous le comprenons. Mais nous insistons : c'est la bonne conception. » (*Saisons de la digne rage*, « Sentir le rouge », Climats, 2009)

Droite, gauche et centre : « Le centre du pouvoir n'est plus dans les États nationaux. Cela ne sert donc à rien de conquérir le pouvoir. Un gouvernement peut être de gauche, de droite, centriste et, finalement, il ne pourra pas prendre les décisions fondamentales. » (*La Dignité rebelle — Conversations avec le sous-commandant Marcos*, Galilée, 2001)

Échec : « Si on arrivait à se fondre dans la montagne, ce serait notre arme la plus puissante. [...] On vivait de fruits sauvages, de la chasse, on a ouvert un réseau de chemins qui nous permettait de nous déplacer d'une montagne à l'autre sans être vus. C'était une époque de grande solitude : rien dans la réalité mondiale ou nationale n'indiquait que ce sacrifice valait la peine ou qu'on avait une chance de gagner, au contraire, tout semblait dire qu'on allait à l'échec total. » (*Le Rêve zapatiste*, Seuil, 1997)

Fertiliser : « Je t'assure, on n'aspire pas à fertiliser de notre sang le chemin de la libération du Mexique. On préférerait franchement le fertiliser de notre vie ! [...] Notre mort n'est pas indispensable pour que le Mexique soit libre, on fera tout ce qu'on pourra pour rester en vie. » (*Le Rêve zapatiste*, Seuil, 1997)

Guerre : « On ne peut comprendre et expliquer le système capitaliste sans le concept de guerre. Sa survie et sa croissance dépendent de façon primordiale de la guerre et de tout ce qui s'y associe et qu'elle implique. Par la guerre et dans la guerre, le capitalisme pille, exploite, réprime et discrimine. Dans l'étape de mondialisation néolibérale, le capitalisme fait la guerre à l'humanité entière. » (*Saisons de la digne rage*, Climats, 2009)

Homosexuels : « Dans les communautés indiennes, on ne persécute pas les gays. Les gens font des blagues, rigolent, mais ils ne sont ni exclus ni pourchassés... En plus, depuis le premier moment, les gens ont vu que le mouvement gay, mexicain surtout, envoyait de l'aide ; ils se sont fait expliquer ce qu'était ce mouvement et ce n'est pas l'aspect sexuel qui les a frappés mais l'exclusion sociale. "Ils doivent se cacher pour ce qu'ils sont, c'est comme nous, on devait se cacher pour être zapatistes." » (*Le Rêve zapatiste*, Seuil, 1997)

Inversion : « Nous n'allons pas créer une force politique pour participer à la lutte pour le pouvoir, nous voulons au contraire organiser une inversion du pouvoir. Voilà le pari que nous faisons. On nous dit que cela ne peut pas être fait, que cela n'existe dans aucune théorie politique, qu'il est impossible de projeter une révolution politique sans vouloir la prise du pouvoir. Mais tout cela est faux [...]. » (*Marcos, le maître des miroirs*, Mille et une nuits, 1999)

Joie : « Nous, on dit qu'on est un joyeux bordel ! Par notre composition sociale, on est un mouvement indien, ou majoritairement indien, en armes ; politiquement, on est un mouvement de citoyens en armes, avec des exigences de citoyens. » (*Le Rêve zapatiste*, Seuil, 1997)

Kissinger : « *“Une guérilla qui ne perd pas gagne. Et une armée régulière qui ne gagne pas perd...”* Et ça, ce n'est pas le Che qui l'a dit, c'est Kissinger ! Nous, tant qu'on ne perd pas on gagne, et notre ennemi, tant qu'il ne gagne pas il perd — même s'il est très supérieur, avec tous ses tanks et ses hélicoptères. » (Propos recueillis par Dauno Tótoro Taulis, *La Realidad*, octobre 1995)

Lectures : « Quand je suis quelque part, comme ici, où il y a Internet, je me connecte et je lis et je regarde tout. Mais, en littérature, je lis surtout du théâtre, les pièces de Brecht, des romans et les classiques comme Cervantès. Le meilleur livre de théorie politique est *L'Ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche*. » (« Entretien avec le sous-commandant insurgé Marcos », Raymundo Reynoso, AMATE, novembre 2006)

Médias alternatifs : « Pour nous, le rôle que jouent les médias alternatifs et celui des gens qui y travaillent continuent d'être essentiel. Je peux même

vous dire qu'un jour, je ne me rappelle plus où, j'ai eu une prise de bec avec les organisateurs d'une des étapes parce qu'ils voulaient commencer sans attendre les médias alternatifs qui n'étaient pas encore là et que moi, j'insistais en disant qu'eux étaient plus importants que moi. » (« Entretien avec le sous-commandant insurgé Marcos », Raymundo Reynoso, AMATE, novembre 2006)

Nos cris : « Est-ce utile de parler ? Nos cris sont-ils chargés comme des bombes ? Notre parole sauve-t-elle la vie d'un enfant palestinien ? Nous, nous pensons que, oui, ça sert à quelque chose, que peut-être que nous n'arrêtons pas une bombe, que peut-être que notre parole ne se transforme pas en un bouclier blindé qui empêche que cette balle de calibre 5.56 mm ou 9 mm dont les lettres IMI, "Industrie militaire israélienne", sont gravées sur la cartouche, n'arrive à la poitrine d'une petite fille ou d'un petit garçon palestinien, mais que peut-être notre parole arrivera à s'unir à d'autres du Mexique et du monde et peut-être qu'en premier elle se convertira en un murmure, puis en une voix plus forte et enfin en un cri qu'on entendra à Gaza. » (Intervention du sous-commandant Marcos lors du Festival de la Digne Rage, janvier 2009)

Ouvriers : « Le zapatisme a du mal à embrayer sur le mouvement ouvrier en général, pas seulement sur les *maquiladoras* [usines, ndlr]. Il a eu beaucoup d'impact dans les communautés indiennes, chez les employés, les enseignants, les intellectuels, les artistes, mais pas dans la classe ouvrière mexicaine. [...] C'est un échec flagrant. » (*Le Rêve zapatiste*, Seuil, 1997)

Peur : « Ce que nous voulons, c'est pouvoir nous lever chaque matin sans que la peur soit à l'ordre du jour. La peur d'être Indiens, femmes, travailleuses ou travailleurs, homosexuels, lesbiennes, jeunes, vieux,

enfants, autres. Mais nous pensons que cela n'est pas possible dans le système actuel, dans le capitalisme. » (*Saisons de la digne rage*, Climats, 2009)

Question éthique : « La révolution devient une question essentiellement morale. Éthique. Plus qu'une question de répartition de la richesse ou l'expropriation des moyens de production, la révolution représente la possibilité d'un espace de dignité pour l'être humain. La dignité commence à devenir un mot très important et cette idée ne vient pas de nous, groupe urbain, elle vient des communautés. » (*Le Rêve zapatiste*, Seuil, 1997)

Régime cubain : « Le zapatisme adopte une distance respectueuse, mais pas suiviste : on n'est pas des fanatiques du régime cubain ; d'ailleurs il faut reconnaître qu'on ne sait pas au juste ce qui se passe là-bas et quoi qu'on dise, pour ou contre, ça nous retomberait dessus. [...] Ils ne parlent pas de nous, ni en bien ni en mal, faisons pareil. » (*Le Rêve zapatiste*, Seuil, 1997)

Starification : « [Le Che] était un homme droit, honnête, noble, mais un homme, au bout du compte. Ce n'était pas un Dieu ou un leader. Et si je pouvais, c'est ce que j'aimerais être, un homme honnête et juste, avec ses défauts, etc., et ne pas être déifié ou transformé en une idole ou en une personnalité éminente. D'ailleurs, je ne sais pas ce qui est pire, être une idole ou un monstre sacré. » (« Entretien avec le sous-commandant insurgé Marcos », Raymundo Reynoso, AMATE, novembre 2006)

Théories : « Les théories non seulement ne doivent pas s'isoler de la réalité, mais doivent chercher en elles les leviers qui leur sont parfois nécessaires quand elles se retrouvent dans une impasse conceptuelle. Les théories rondes, complètes, achevées, cohérentes, sont parfaites pour présenter un

examen professionnel ou remporter un prix, mais généralement elles sont réduites en miettes au premier coup de vent de la réalité. » (*Saisons de la digne rage*, « Sentir le rouge », Climats, 2009)

Utopie : « Je demande qu'on me dise s'il y a jamais eu un progrès social dans l'histoire du monde qui n'ait d'abord été considéré comme une utopie avant de voir le jour. Non, il n'y a jamais rien eu de tel. » (*Marcos, le maître des miroirs*, Mille et une nuits, 1999)

Visages : « Pourquoi ces masques ? Pourquoi vous cachez-vous ? Soyons sérieux. Personne ne nous regardait lorsque nous avancions à visage découvert, et maintenant on nous remarque parce que nous dissimulons nos visages. » (*Marcos, le maître des miroirs*, Mille et une nuits, 1999)

Way of life : « Cette mondialisation répand aussi un modèle général de pensée. L'*American way of life*, qui avait suivi les troupes américaines en Europe lors de la Deuxième Guerre mondiale, puis au Vietnam et, plus récemment, dans le Golfe, s'étend maintenant à la planète par le biais des ordinateurs. Il s'agit d'une destruction des bases matérielles des États-nations, mais également d'une destruction historique et culturelle. [...] Le néolibéralisme impose ainsi la destruction de nations et de groupes de nations pour les fondre dans un seul modèle. Il s'agit donc bien d'une guerre planétaire, la pire et la plus cruelle, que le néolibéralisme livre contre l'humanité. » (« La quatrième guerre mondiale a commencé », *Le Monde diplomatique*, août 1997)

XX^e siècle : « Le néolibéralisme, comme système mondial, est une nouvelle guerre de conquête de territoires. [...] L'ordre mondial est revenu aux vieilles époques des conquêtes de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Océanie.

Étrange modernité qui avance à reculons. Le crépuscule du XX^e siècle ressemble davantage aux siècles barbares précédents qu'au futur rationnel décrit par tant de romans de science-fiction. De vastes territoires, des richesses et, surtout, une immense force de travail disponible attendent leur nouveau seigneur. » (« La quatrième guerre mondiale a commencé », *Le Monde diplomatique*, août 1997)

Yeux : « Nous sommes des guerriers et en tant que tels nous connaissons notre rôle et notre heure. À l'aube du premier jour du premier mois de l'année 1994, une armée de géants, c'est-à-dire d'indigènes rebelles, est descendue dans les villes pour, de son pas, secouer le monde. À peine quelques jours plus tard, le sang de nos tombés encore frais dans les rues citadines, nous nous sommes rendus compte que ceux de l'extérieur ne nous voyaient pas. Habitué à regarder de haut les indigènes, ils n'ont pas levé les yeux pour nous voir. Habitué à nous voir humiliés, leur cœur ne comprenait pas notre digne révolte. » (Dernier communiqué du sous-commandant Marcos, annonçant sa propre disparition, mai 2014)

Zapatistes : « Pour les zapatistes, les valeurs éthiques sont une référence fondamentale, beaucoup plus que la *realpolitik*. Les choix des zapatistes leur font manquer beaucoup d'occasions de *realpolitik*, parce qu'ils accordent plus de valeur aux implications morales. » (*Le Rêve zapatiste*, Seuil, 1997)



Vision zapatiste de l'histoire et symbiose politique...

En traduisant ce texte, on s'est dit qu'on aurait pu l'écrire, bien sûr pas en rapport au contexte zapatiste du Chiapas, mais en rapport à la symbiose de pensée et d'analyse historico-politique... Vous verrez que, sans aucune concertation, même certaines expressions utilisées, résumant la seule conclusion politique qui s'impose à toute personne politiquement éveillée aujourd'hui, sont identiques.

Traduire ce texte nous a particulièrement touché, ceux qui nous lisent régulièrement sauront pourquoi et dans la pseudo-tourmente dans un verre d'eau que suscite ou tente de susciter le grand cirque électoral franchouillard qui bat son plein, nous ne voyons qu'une seule chose à faire, pour quelque temps, c'est de faire silence, comme les zapatistes l'avaient fait en décembre 2012. Le silence pour se faire entendre !

Méditez et faites circuler ce texte, dans cette pourriture de contexte électoral et de climat politique délétère, il en vaut la peine.

À bientôt... (Nous répondrons à tout commentaire si nécessaire), jusque-là... Le silence est d'or...

~ Résistance 71 ~

À lire :

Notre dossier « EZLN Chiapas »

Les murs au-dessus, les fissures en bas (Et à gauche)

Février 2017

URL de l'article : http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2017/02/16/the-walls-above-the-cracks-below-and-to-the-left/?utm_source=feedburner&utm_medium=email&utm_campaign=Feed%3A+EnlaceZapatista+%28Enlace+Zapatista%29

~ Traduit de l'anglais par Résistance 71 ~

La tempête sur notre chemin

Pour nous, en tant que zapatistes ordinaires, *la tempête, la guerre, fait rage depuis des siècles. Elle est arrivée sur nos terres avec les mensonges de la civilisation dominante et sa religion. À cette époque, l'épée et la croix ont saigné notre peuple à blanc.*

Avec le temps, l'épée s'est modernisée et la croix a été détrônée au profit de la religion du capital, mais cela a continué à demander notre sang en offrande à leur nouveau dieu : l'argent.

Nous avons résisté, nous résistons toujours du reste. Nos rébellions se déplacèrent entre les forces variées du pouvoir. Ces forces, venant toujours d'en haut, nous demandèrent de lutter et de mourir pour les servir. Elles demandèrent obéissance et soumission sous le déguisement de notre libération. Comme celles qui ont dit et disent toujours qu'elles luttent, qu'elles vinrent et viennent pour diriger. Il y a eu de supposées indépendances et fausses révolutions, celles passées et celles à venir.

Depuis lors, ceux d'en-haut ont bifurqué et continuent de le faire afin de gouverner, mal, ou tenter de le faire. Dans le présent et le passé, leur proposition continue d'être la même : que nous offrions notre sang, tandis qu'ils dirigent ou prétendent de le faire.

Avant et maintenant, ils oublient ceux d'entre nous qui n'oublient pas.

Et toujours, hier et aujourd'hui, la femme est en bas, même dans les collectifs que nous formions et formons.

Mais alors que ces agendas passèrent, ils n'apportèrent pas seulement douleur et mort à notre peuple. En étendant sa domination, le pouvoir a créé des nouveaux liens fraternels dans la tragédie.

Nous avons vu lorsque l'ouvrier et le paysan sont devenus un avec notre douleur, écrasés sous les quatre roues du carrosse du capital.

Alors que le pouvoir avançait sur son chemin dans le temps, ceux d'en-bas furent plus nombreux, élargissant la base sur laquelle le pouvoir a et est le pouvoir. Nous avons vu que nous étions rejoints par des enseignants, des étudiants, des artisans, des gens du monde des affaires, des professions libérales et ceux ayant des noms différents mais des soucis identiques.

Mais ce ne fut pas assez. Le pouvoir est un espace exclusif, discriminatoire et sélectif. Ainsi des différences diverses furent aussi ouvertement persécutées ; par couleur, race, préférence sexuelle, genre, certaines personnes furent expulsées de la terre promise et de l'enfer, donné comme résidence permanente.

Ensuite vinrent les jeunes, les enfants et les anciens. Le pouvoir a alors converti les agendas que l'on tient comme cause de persécution. Tous ceux d'en-bas sont coupables : d'être une femme, un enfant, un jeune, un adulte, un ancien ou un humain.

Mais, en étendant l'exploitation, le déplacement, la répression et la discrimination, le pouvoir a aussi étendu la résistance... et la rébellion.

Nous avons vu alors et maintenant les têtes levées de bien des muchos, muchos, muchoas. Toutes différentes, mais si similaires dans leur rage et leur refus.

Le pouvoir ne sait ce qu'il est que lorsqu'il est agité devant ceux qui travaillent. Il en a besoin. Il a répondu et répond à chaque rébellion en achetant ou en trompant quelques-uns et en emprisonnant ou assassinant beaucoup. Il n'a pas peur de leurs demandes : c'est leur exemple qui le terrifie. Pourtant ce ne fut pas assez. Ayant dominé les nations, le pouvoir du capital a cherché à écraser toute l'humanité sous son joug pesant.

Même cela ne fut pas assez. Le capital essaie maintenant de gérer la nature, de la dominer, de la domestiquer, de l'exploiter. C'est à dire en fait de la détruire. L'avancée destructrice du capital, toujours au moyen de la guerre, a démolé les premiers seigneuries et royaumes. Sur leurs ruines il a construit les nations.

Plus tard, il a dévasté les nations et sur leurs ruines il a érigé un nouvel ordre mondial : le marché. Le monde entier est devenu un gigantesque hangar de commodités (NdT : grand garage à la spéculation généralisée et institutionnalisée...). Tout peut être acheté et vendu : l'eau, le vent, la terre, les plantes, les animaux, les gouvernements, la connaissance, le plaisir, le désir, l'amour, la haine, les humains,

Mais ce ne sont pas seulement des commodités qui sont échangées sur le grand marché du capital. "La liberté économique" n'est qu'une illusion qui ne fait que simuler un accord mutuel entre ceux qui vendent et ceux qui achètent. En réalité, le marché est fondé sur la dépossession et l'exploitation.

L'échange alors n'est que celui de l'impunité. La justice est transformée en une grotesque caricature et à son échelle, l'argent pèse toujours bien plus que la vérité. La stabilité de cette tragédie appelée capitalisme dépend de la répression et du manque de respect.

Mais ceci ne fut pas non plus suffisant. *Il n'est pas possible de dominer le monde si on ne domine pas les idées.* L'imposition religieuse a été intensifiée et a atteint les arts et les sciences. Des philosophies et des croyances ont émergées et émergent toujours comme des modes éphémères. Les sciences et les arts ont cessé d'être quelque chose de distinctement humain et ont été placés sur les étagères du supermarché mondial.

La connaissance est devenue propriété privée tout comme le récréatif et le plaisir.

Ainsi, le capital s'est consolidé dans son rôle de gigantesque machine à confettis, utilisant non seulement l'humanité dans sa globalité comme matière première de sa production de commodité, mais aussi l'art, la connaissance et... la Nature. La destruction de la planète, les millions de gens déplacés, la montée incessante du crime, le chômage, la pauvreté, la faiblesse des gouvernements et les guerres à venir ne sont pas des produits de l'excès du capital, ou une erreur de parcours, un détour du système qui avait promis l'ordre, le progrès, la paix et la prospérité.

Non, toutes ces tragédies sont l'essence même du système.

Il se nourrit d'elles, il croît à leurs dépens.

La destruction et la mort sont le carburant de la grande machine du Capital.

Toutes tentatives de "rationaliser" ou "d'humaniser" ses fonctions furent, sont et seront futiles. L'irrationalité et l'inhumanité en sont des parties essentielles. ***Il n'y a pas de réparation possible du système.*** Il n'y en a pas eu avant et il n'y a aucun moyen maintenant de mitiger son chemin criminel.

Le seul moyen d'arrêter cette machine est de la détruire.

Dans la guerre mondiale actuelle, la dispute se situe entre le système et l'humanité. Voilà pourquoi la lutte anticapitaliste est une lutte pour l'humanité.

Ceux qui essaient toujours de “réparer” ou de “sauver” le système ne font en fait que nous proposer un suicide collectif, comme un sacrifice posthume au pouvoir.

IL N’Y A PAS DE SOLUTION AU SEIN DU SYSTÈME (NdT : en espagnol et en anglais dans le texte original !!...)

-[]- Dans le texte original espagnol : “Pero en el sistema no hay solución.” Et en anglais : “In the system there is no solution”... -[]-

Ni le sentiment d’horreur, de condamnation, de résignation n’est suffisant, ni l’espoir que le pire est passé et que les choses ne peuvent qu’aller mieux. Non... Ce qui est certain, c’est que les choses ne peuvent être que pire.

Pour toutes ces raisons et en addition à ce que chacun d’entre nous peut ajouter de nos agendas particuliers, de nos zones géographiques et culturelles, *nous devons résister, nous rebeller, dire NON, lutter et nous organiser.*

C’est pourquoi nous devons faire se lever le vent d’en-bas avec résistance et rébellion, avec organisation.

C’est seulement alors que nous pourrons survivre. Seulement là sera-t-il possible de vivre et seulement à ce moment-là, avions-nous dit il y a 25 ans, pourrons-nous voir que... “Lorsque se calme la tempête, lorsque pluie et feu laissent la terre en paix, le monde ne sera plus le monde, mais quelque chose de beaucoup mieux.”



La guerre et les murs intérieurs et extérieurs

Provoquée par l’appât du gros pognon, l’intention d’en-haut est de faire payer ceux qui souffrent du cauchemar ambiant pour le marasme actuel. Les frontières ne sont plus justes des lignes dessinées sur des cartes et des points de passage douanier, mais des murs d’armées et de police, de ciment et de briques, de lois et de persécutions. Dans le monde d’en-haut, la chasse à l’homme augmente et elle est célébrée par des compétitions

clandestines : qui expulse, incarcère, emprisonne, assigne à résidence et assassine le plus, gagne.

Comme nous le disons maintenant depuis plus de 20 ans, la mondialisation néolibérale n'a pas du tout amené le village mondial, mais plutôt la fragmentation et la dissolution des soi-disant "états-nations". Alors et aujourd'hui, nous appelons ce processus par le nom qui le dessert le mieux : "la guerre mondiale" (la 4^{ème} en ce qui nous concerne...)

La seule chose qui a été mondialisée de fait c'est le marché, avec lui... la guerre.

Pour ceux qui font fonctionner la machine et donnent vie à la terre, les frontières continuent d'exister et continuent d'être ce qu'elles ont toujours été : des prisons. (NdT : *tandis que la caste oligarchique elle, vit dans un monde totalement transnational où les flux de personnes privilégiées et de capitaux ne connaissent plus aucune restriction. Les restrictions en revanche s'abattent toujours plus sur nous, les gens d'en-bas de cette pyramide mortifère à abattre...*)

Il y a deux décennies, notre assertion de cette réalité avait provoqué bien des sourires et des moqueries de la part de l'intelligentsia internationale, engoncée qu'elle était dans ses vieux dogmes éculés.

Ces mêmes personnes aujourd'hui n'en finissent plus de bégayer devant la dure réalité des choses, ou ils recommandent de suivre de vieilles recettes, ou ils bougent dans un endroit plus à la mode qui, au travers d'une élaboration théorique complexe, parvient à cacher la seule vérité existante : ils n'ont absolument aucune idée de ce qui est en train de se passer, encore moins de ce qui va arriver, ni ce qu'a amené le cauchemar en cours...

Ils s'en lamentent. La pensée d'en-haut leur avait promis un monde sans frontières et le résultat est en fait une planète remplie de ces tranchées chauvines.

Le monde n'a pas été transformé en une gigantesque métropole sans frontières, mais plutôt en un vaste océan en état de tempête perpétuelle. Dans cet océan, des millions de déplacés (qui sont regroupés par le pinceau magique des médias en "immigrants") dérivent sur de frêles embarcations, attendant d'être sauvés par le colossal vaisseau du grand capital.

Non seulement il ne les sauvera pas, mais le grand capital est la cause première de la tempête qui menace l'existence de l'humanité entière.

Sous le déguisement glauque du nationalisme fasciste, les temps les plus rétrogrades sont de retour, clamant privilèges et attentions. Fatigué de gouverner depuis l'ombre où il se tenait, le grand capital démantèle les mensonges de "citoyenneté" et "d'égalité" et fait prévaloir loi et marché.

Le drapeau de "liberté, égalité et fraternité" avec lequel s'est drapé le capitalisme dans sa conversion en système mondial dominant n'est plus qu'un vieux lambeau, jeté d'en haut dans la poubelle de l'histoire.

Enfin, le système (met) bas les masques et montre son vrai visage et sa vocation réelle. "La guerre toujours, la guerre partout" peut se lire sur la proue du fier navire qui navigue sur cette mer de sang et de merde. C'est l'argent et non pas l'Intelligence Artificielle qui combat l'humanité dans cette bataille décisive : celle de la survie.

Personne n'est en sécurité. Pas plus le capitaliste national naïf qui a rêvé de la grosse récompense qui était offerte par l'ouverture des marchés, que le conservateur de la classe moyenne survivant entre le rêve d'être puissant et la réalité d'être membre du troupeau à son tour.

Puis la classe des travailleurs de la ville et de la campagne qui se trouve de manière croissante dans des conditions de plus en plus difficiles, si c'est même encore possible.

Et, pour faire le tour de cette image apocalyptique, les millions de déplacés et migrants qui s'entassent aux frontières et qui sont soudain devenus aussi

réels que les murs que les gouvernements et les criminels construisent pas à pas.

Dans la géographie mondiale des médias de masse et des réseaux sociaux, les fantômes déplacés et nomades sans noms ni visages, ne sont que des statistiques qui ne font qu'identifier leur place.

Le calendrier ? Juste le lendemain d'après la promesse de la fin de l'histoire, de la déclaration solennelle de la suprématie du système qui devait garantir le bien-être de tous ceux qui travaillaient à son établissement, de la victoire sur "l'ennemi communiste" qui cherchait à restreindre la liberté, imposer des dictatures et créer la pauvreté, de l'éternelle promesse d'éternité qui annulerait toutes les généalogies. Le même calendrier qui annonça hier que l'histoire du monde ne faisait que commencer. Et en fait, non ; ceci n'était que le prélude au plus effrayant des cauchemars.

Le capitalisme, système du monde est en train de s'effondrer et les grands capitaines, maintenant désespérés, ne peuvent plus se figurer où aller. Voilà pourquoi ils se replient dans les repaires d'où ils sont sortis,

Ils offrent l'impossible : le salut local moyennant la catastrophe globale. Et toute cette connerie est très bien acceptée parmi la classe moyenne qui est en train de se confondre avec ceux plus bas en termes de ses revenus, mais qui aspire à compenser ses besoins économiques non satisfaits avec l'authentification de race, de culture chrétienne, de couleur et de sexe. Le salut venant d'en-haut est anglo-saxon, blanc, mâle et chrétien.

Bon, ceux qui vivent des miettes tombées de la table du grand capital observent désespérément, alors que des murs sont érigés tout autour d'eux également. Et le pire est qu'ils ont l'intention de mener l'opposition à cette politique de guerre. Ici nous voyons la droite intellectuelle faire des gestes contraires et tentant timidement des manifestations ridicules. *Parce que non, la mondialisation ne fut aucunement le triomphe de la liberté. Ce fut et est toujours l'âge contemporain de la tyrannie et de l'esclavage.*

Les nations ne sont plus des nations, bien que leurs gouvernements respectifs ne l'aient pas encore remarqué. Leurs drapeaux et leurs emblèmes sont en lambeaux et décolorés ; détruits par la mondialisation venue d'en-haut, malade du parasitisme du capital et ayant la corruption comme seul signe d'identité, les gouvernements nationaux essaient dans une futile et inepte hâte, de se protéger et de tenter la reconstruction impossible de ce qu'ils furent à une époque.

Dans les compartiments scellés sous vide, créés par leurs murs et leurs contrôles de frontières, douaniers et policiers, le système drogue les secteurs moyens de la société à grand renfort de l'opium d'un nationalisme réactionnaire nostalgique, fait de xénophobie, de racisme rampant, de sexisme et d'homophobie comme plan ultime de salut.

Les frontières se multiplient au sein même de tous les territoires. Pas seulement ceux qui sont dessinés sur des cartes, mais aussi et par-dessus tout, ceux qui sont érigés par la corruption et le crime devenus gouvernements.

La grande récompense post-moderne n'était rien d'autre qu'une baudruche gonflée de la finance et du capital ; et la réalité des choses est venue la faire péter : des millions de personnes déplacées par la grande guerre remplissent l'espace terrestre et maritime, ils s'entassent aux frontières et contrôles douaniers et commencent à fissurer les murs déjà érigés ainsi que de ceux encore en construction. Encouragés auparavant par le grand capital, les fondamentalismes trouvent du bon terreau de croissance pour leurs propositions d'unification : *"de la terreur naîtra une seule façon de penser : la nôtre."* Après s'être repus de dollars, la bête qu'est le terrorisme menace la maison même de ses créateurs. (NdT : ce qui est voulu par le N.O.M. ne l'oublions jamais : *Ordo ab Chao* telle est la devise !...)

C'est la même chose aux États-Unis et en Europe occidentale ou dans la Russie néo-tsariste : la bête gigote et essaie de se protéger, puis elle vante (pas seulement là) la pire des stupidités et de l'ignorance et, par ses

marionnettes de gouvernement, synthétise sa proposition : “Retournons vers le passé.”

Mais non, l’Amérique ne sera pas grande de nouveau. Plus jamais ! Le système non plus et ce dans sa totalité. *Il importe peu ce que font ceux d’en-haut. Le système est déjà arrivé au point de non-retour !...*

[...]

Depuis le sud-est mexicain

Subcomandante Insurgente Moisés.

Subcomandante Insurgente Galeano.

Mexique,

Le 14 février 2017 (le jour de nos morts)



Résistance politique : propositions de l'EZLN pour un Réseau de Résistance et de Rébellion international contre la société marchande...

Résistance 71 se joint à la proposition de l'EZLN du Chiapas d'internationaliser et de coordonner les mouvements de résistance à la dictature de la marchandise qui croît de jour en jour dans sa répression et sa violence systémique partout dans le monde.

Nous traduirons, publierons et agirons en accord avec le Réseau de Résistance et de Rébellion et participerons à notre humble niveau à l'éveil de la conscience politique du plus de personnes possible dans nos entourages et au-delà.

Nous avons dit et avons répété depuis bien longtemps que l'avenir de l'humanité passe par la prise de conscience définitive occidentale de la criminalité du système qu'elle a contribué à mettre en place et à faire perdurer au fil des siècles, pour que "l'Homo occidentalis" se tienne enfin main dans la main avec ses compagnons natifs opprimés, afin d'œuvrer dans la complémentarité culturelle et mettre en place une société des sociétés seule capable de servir l'intérêt général en éradiquant la possibilité d'existence même d'une société politiquement divisée et donc intrinsèquement inégalitaire et oppressive.

Il n'y a pas de solutions au sein du système, il n'y en a jamais eu et ne saurait y en avoir, c'est devenu une évidence. Agissons en conséquence, ensemble, au-delà de la division et de l'antagonisme induits et entretenus par l'oligarchie transnationale du culte de la marchandise.

Nous sommes tous inter-reliés et complémentaires dans le fonctionnement du grand tout naturel planétaire. L'heure est à l'Union et au lâcher-prise de l'illusion étatico-capitaliste qui ne fait que nous diviser et ne pourra que continuer à nous diviser !

~ Résistance 71 ~

« En point de départ, je suggèrerais de conceptualiser ce qu'on pourrait appeler l'anarcho-indigénisme [...] Le mot indigène qui évoque l'enracinement spirituel et culturel dans cette terre et la lutte pour la justice et la liberté d'Onkwe'hon:weh ; combiné au mouvement politique et philosophique qui est fondamentalement anti-institutionnel, radicalement démocratique et dévoué à prendre action afin d'amener le changement : l'anarchisme. »

~ Taiaiake Alfred, professeur de science politique, Université Victoria, 2005 ~

“Sur le continent des Amériques et en Europe, l’oppression que nous subissons est la même.

Les couleurs, les langues et les cultures varient, mais l’oppression est constante.

C’est pour cela que nous, Zapatistes, sommes avec vous aujourd’hui.

C’est pour cela que vous êtes avec nous aujourd’hui.

Parce que nous ne voulons plus de ce type de monde.

Nous ne voulons plus que le crime soit célébré.

Nous ne voulons plus que le mensonge soit traité comme une vertu.

Parce que nous ne voulons plus que d’autres nous imposent leur façon d’être et leur mode de pensée.

Nous voulons être libres.

Et le seul moyen de l’être est de l’être ensemble. Voilà pourquoi nous voulons de la liberté dans la solidarité...

Nous ne nous en irons pas.

Nous ne serons plus silencieux.

Nous nous tiendrons debout.

Nous lutterons.

Nous construirons un autre monde.

Bien meilleur.

Bien plus vaste.

*Un monde dans lequel tous les mondes trouveront leur place.
 Rebelles, frères et sœurs d'Europe...
 Nous sommes heureux de marcher avec vous aujourd'hui.
 Nous vous remercions de l'espace et de la voix que vous donnez
 aux Zapatistes.
 Le pont que vous avez construit de vos cœurs a franchi l'océan...
 Vos rêves sont entendus bien loin d'ici.
 Nous nous en faisons l'écho, tous ceux en lutte et en rébellion s'en
 font l'écho.
 Parce qu'à travers le monde, tous les partagent."*

~ SCI Marcos, septembre 1997 ~

Pour un Réseau de Résistance et Rébellion Propositions de l'EZLN

EZLN – mardi 25 septembre 2018, par EZLN, SCI Galeano, SCI Moisés

Source en français : <https://www.lavoiedujaguar.net/Pour-la-construction-d-un-Conseil-qui-integre-les-luttres-de-tous-les-opprimes>

Lors de la Rencontre des réseaux d'appui au Conseil indigène de gouvernement, dans le caracol de Morelia, en août 2018, l'EZLN a présenté un long texte en trois parties développant une analyse de la situation au Mexique et dans le monde. Dans sa partie finale, il formule des propositions de portée internationale pour poursuivre et amplifier le processus engagé avec le Conseil indigène de gouvernement.

C'est cet extrait qui est traduit ici.

(...)

Nous pensons que nous devons continuer aux côtés des peuples originaires. Peut-être que certains parmi les réseaux [d'appui au Conseil indigène de gouvernement (CIG)] pensent encore que nous apportons un appui aux peuples originaires. Ils vont se rendre compte, à mesure que le temps va passer, que c'est le contraire : ce sont eux qui vont nous aider avec leur expérience et leurs formes d'organisation, c'est-à-dire que c'est nous qui allons apprendre. *Car si quelqu'un est expert en matière de tourmentes ce sont bien les peuples originaires — ils ont été attaqués de tant de manières et ils sont toujours là, ou plutôt, nous sommes toujours là.*

Mais nous pensons aussi — et vous le disons très clairement, compañer@s — que cela ne suffit pas, que nous devons intégrer à notre horizon l'ensemble de nos réalités avec leurs douleurs et leurs rages, c'est-à-dire que nous devons cheminer vers l'étape suivante : la construction d'un Conseil qui intègre les luttes de tous les opprimés, ceux qui sont traités comme des déchets, les disparues et les assassinées, les prisonniers politiques, les femmes agressées, l'enfance prostituée, de tous les calendriers et de toutes les géographies qui tracent une carte impossible pour les lois des probabilités, les enquêtes et les votes : la carte contemporaine des rébellions et des résistances sur la planète entière.

Si vous et nous, ensemble, allons défier la loi des probabilités qui dit qu'il n'y a aucune chance, ou très peu, que nous réussissions, si nous allons défier les enquêtes, les millions de votes, et tous ces chiffres que le Pouvoir accumule pour que nous nous rendions ou pour que nous nous évanouissions, alors nous devons faire que le Conseil devienne plus grand.

Pour le moment, ce n'est qu'un point de vue que nous exprimons ici, mais *nous voulons construire un Conseil qui n'absorbe ni n'annule les différences,*

et qui au contraire permette de les renforcer dans le cheminement avec d'autres qui partagent le même effort.

Selon un tel raisonnement, ces paramètres ne devraient pas avoir pour limite la géographie imposée par les frontières et les drapeaux : *il faudrait donc viser qu'il devienne international.*

Ce que nous proposons, c'est non seulement que le Conseil indigène de gouvernement cesse d'être indigène, mais aussi qu'il cesse d'être national. C'est pourquoi, nous les zapatistes — hommes, femmes et différents — proposons de soumettre à une consultation, outre l'ensemble des propositions formulées durant cette rencontre, ce qui suit :

- 1 Réaffirmer notre appui au Congrès national indigène et au Conseil indigène de gouvernement.
- 2 Créer et maintenir des canaux de communication ouverts et transparents entre nous qui nous sommes connus durant le cheminement du Conseil indigène de gouvernement et de sa porte-parole.
- 3 Commencer ou continuer l'analyse-évaluation de la réalité dans laquelle nous nous mouvons, en produisant et en partageant ces analyses et évaluations, ainsi que les propositions d'action coordonnées qui en découlent.
- 4 Nous proposons le dédoublement des réseaux d'appui au CIG afin que, sans abandonner l'appui aux peuples originaires, notre cœur s'ouvre aussi aux rébellions et résistances qui émergent et persévèrent là où chacun se trouve, dans les campagnes ou dans les villes, sans qu'importent les frontières.

- 5 Commencer ou continuer la lutte qui vise à rendre plus grandes les revendications et la nature du Conseil indigène de gouvernement, de façon à ce qu'il ne se limite pas aux peuples originaires et incorpore les travailleurs des campagnes et des villes, ainsi que tous ceux qui sont traités comme des déchets mais qui ont une histoire et une lutte propres, c'est-à-dire une identité.
- 6 Commencer ou continuer l'analyse et la discussion qui vise à faire naître une coordination ou une fédération de réseaux, qui évite toute direction centralisée et verticale, et qui fortifie l'appui solidaire et la fraternité entre ceux qui la forment.
- 7 et dernier *Célébrer une réunion internationale de réseaux, quelle que soit la façon dont ils s'appellent — quant à nous, nous proposons que, pour le moment nous nous appelions Réseau de Résistance et Rébellion...* Et, à la suite, chacun son nom —, en décembre de cette année, après avoir analysé et évalué ce que décideront et proposeront le Congrès national indigène et le Conseil indigène de gouvernement (lors de leur réunion, en octobre prochain) et aussi afin de connaître les résultats de la consultation à laquelle la présente réunion appelle. Pour cette rencontre, nous mettons à disposition, si cela vous paraît pertinent, un espace dans l'un des caracoles zapatistes.

Notre appel n'est pas seulement adressé aux peuples originaires, mais à toutes celles, à tous ceux et à toutes celles qui se rebellent et résistent dans

tous les recoins du monde. À ceux qui défient les schémas tout faits, les règles, les lois, les préceptes, les chiffres et les pourcentages.

(...)



*Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain,
sous-commandant insurgé Moisés, sous-commandant insurgé Galeano
Mexique, août 2018.*

Analyse politique : Une ferme, un monde, une guerre, la nécessité d'un réseau de résistance internationale (EZLN)

Ci-dessous, nous aidons à diffuser ce qui est sans aucun doute la meilleure récente analyse politico-économique de la situation actuelle du monde, ancrée dans une réalité historique objective.

En cela cette analyse, qui nous vient, comme souvent par sa profondeur et sa clarté, des montagnes du sud-est mexicain et de sa zone en rébellion zapatiste, est tout à fait complémentaire de la fin de notre “Manifeste pour la société des sociétés” (2017), où nous énonçons à partir de la page 32 la “Tyrannie moderne et fin d'un système antinaturel corrompu”. Ces deux textes peuvent être lus en parallèle et en ressource complémentaire s'autoalimentant.

Ceci nous amène à reformuler, en accord avec un Réseau de Résistance et de Rébellion international, la nécessité absolue de coordonner nos efforts au-delà des frontières fictives, pour que triomphe enfin la cause du bien commun et de l'émancipation de la société humaine sur notre planète.

Écoutons l'analyse, la voix qui nous viennent du Chiapas, elles sont vitales !

¡Ya Basta!

Mitakuye Oyasín

~ Résistance 71 ~

Une ferme, un monde, une guerre, peu de probabilités

SCI Moisés et Galeano (EZLN)

4 octobre 2018 - URL de l'article en français :

<https://www.lavoiedujaguar.net/Une-finca-un-monde-une-guerre-peu-de-probabilites>

Participation de la Commission Sexta de l'EZLN à la rencontre des réseaux de soutien au Conseil indigène de gouvernement et à sa porte-parole. Août 2018.

(Version complétée)

Pour des raisons de temps, la participation zapatiste n'a pas été complète. Nous vous avons promis que nous vous enverrions ensuite ce qui manquait : voici la version originale qui comprend des parties de la transcription plus ce qui n'a pas été dit. De rien, il n'y a pas de quoi.

300

Première partie

Sous-commandant insurgé Galeano

Bonjour, merci d'être venus, d'avoir accepté notre invitation et de partager votre parole avec nous.

Commençons par expliquer notre façon de faire notre analyse et notre évaluation.

Nous commençons par analyser ce qui se passe dans le monde, puis nous descendons à ce qui se passe sur le continent, puis nous descendons à ce qui se passe dans le pays, puis dans la région et ensuite localement. Et de là, nous trouvons une initiative et nous commençons à passer du local au régional, au national, au continent et au monde entier.

Selon notre pensée, le système dominant dans le monde est le capitalisme. Pour nous l'expliquer, à nous et aux autres, nous utilisons l'image d'une ferme.

Je vais demander au sous-commandant Moisés de nous le décrire.



Sous-commandant insurgé Moisés

Bon, alors, compañeros, compañeras, nous avons demandé à des compañeros et des compañeras arrière-grands-pères et arrière-grands-mères qui étaient en vie — certains sont encore en vie. Voici ce qu'ils nous ont dit, ce qui nous a amenés à penser — c'est ce que nous disons aujourd'hui — que les riches, les capitalistes, veulent faire du monde leur finca. (Note de R71 : en espagnol "finca" peut vouloir dire, "domaine", "propriété", par extension "domaine agricole", "ferme" ou aussi le terme de "latifundia" se référant à la grande propriété terrienne...)

Il y a le finquero, le propriétaire terrien, le maître de milliers d'hectares de terre, et ça sans être là, parce que le patron a son contremaître qui s'occupe de la finca, et puis ce contremaître s'adresse à son mayordomo qui est celui qui va exiger qu'on travaille sa terre ; et ce contremaître, sur l'ordre du patron, doit trouver quelqu'un d'autre qu'on appelle le caporal qui est celui

qui veille sur la finca, sa maison. Ensuite, ils nous ont raconté que dans les fincas on fait des choses différentes : il y a des fincas d'élevage de bétail, de café, de canne, où on fait du sucre, de maïs et de haricots. Alors, ils le combinent, ils combinent ces activités ; c'est-à-dire, dans une finca de dix mille hectares, il y a de tout, du bétail, de la canne à sucre, des haricots, des champs de maïs. Donc, toute leur vie, les gens y circulent, y travaillent — ce que nous appelons les ouvriers agricoles ou les manœuvres, les gens qui souffrent là.

Celui qui est contremaître, il complète son salaire en volant le patron sur ce que produit la finca. Autrement dit, en plus de ce que le patron, le finquero, lui paye, le contremaître en profite pour voler. Par exemple, si dix génisses et quatre taurillons sont nés, le contremaître ne rend pas de comptes exacts, mais dit au patron que seulement sont nés cinq génisses et deux taurillons. Si le patron s'aperçoit de l'arnaque, il chasse le contremaître et en met un autre à la place. Mais le contremaître vole toujours quelque chose, autrement dit c'est ce qu'on appelle la corruption.

Ils nous racontent que quand le patron n'est pas là et que le contremaître est celui qui reste, quand le contremaître veut partir aussi, alors il cherche quelqu'un de ceux qu'il a là, qui soit aussi salaud que lui, aussi exigeant, quoi ; alors pendant qu'il va faire son petit tour, il laisse quelqu'un en charge, c'est-à-dire il cherche son ami qu'il va laisser à sa place pour ensuite revenir et reprendre son poste de contremaître.

Et alors nous voyons ceci, que le patron n'est pas là, le patron est ailleurs ; le contremaître, c'est ainsi que nous l'appelons, que l'appellent les pays ou les peuples comme nous disons, parce que nous voyons que ce n'est plus un pays, c'est le Peña Nieto comme nous disons, le contremaître. Le mayordomo, nous disons que ce sont les gouverneurs, et les caporales les maires. C'est structuré de la façon dont ils vont dominer, quoi.

Nous voyons aussi que ce contremaître, ce mayordomo et ce caporal sont ceux qui exigent des gens. Et là, dans la finca, les arrière-grands-parents nous disent qu'il y a un magasin, ils appellent ça une tienda de raya — c'est ce qu'ils nous ont dit — ça veut dire que le magasin est là où on s'endette ; alors les exploités qui sont là, les ouvriers ou ouvrières comme on les appelle, ils ont pris l'habitude d'aller y acheter leur sel, leur savon, ce dont ils ont besoin, c'est-à-dire qu'il ne se servent pas d'argent ; le patron a là sa boutique et c'est là qu'ils s'inscrivent, parce qu'ils ont besoin du sel, du savon, de la machette, de la lime ou de la hache, alors ils achètent là, ils ne vont pas payer avec de l'argent mais avec leur force de travail.

Et les arrière-grands-parents nous racontent que leur vie, celle des femmes comme celle des hommes, c'est qu'on leur donne juste de quoi manger aujourd'hui pour que demain ils continuent à travailler pour le patron, et c'est ainsi qu'ils ont passé toute leur vie.

Et ce que disent nos arrière-grands-parents, nous l'avons vérifié, parce que lorsque nous nous sommes soulevés en 1994, lorsque nous avons pris les fincas pour chasser ces exploités, nous avons trouvé des contremaîtres et des gens acasillados, ils nous ont dit qu'ils ne savaient pas ce qu'ils allaient faire, parce ce que maintenant où vont-ils trouver leur sel, leur savon, maintenant que leur patron n'est plus là. Ils nous ont demandé maintenant qui va être le nouveau patron, parce qu'ils veulent y aller, parce qu'ils ne savent pas quoi faire, parce que où ils vont trouver leur savon, leur sel.

Alors nous leur avons dit : maintenant vous êtes libres, travaillez la terre, elle est à vous, comme avec le patron qui vous a exploités, maintenant vous allez travailler, mais c'est pour vous, pour votre famille. Mais alors ils résistent, ils disent non, cette terre est au patron.

C'est là que l'on a vu qu'il y a des gens qui sont réduits en esclavage. Et s'ils ont leur liberté, alors ils ne savent pas quoi faire, parce qu'ils ne savent qu'obéir.

Et ce dont je vous parle, c'est d'il y a cent ans, plus de cent ans, parce que ce sont nos arrière-grands-parents qui nous le racontent — l'un d'eux a plus ou moins cent vingt-cinq, cent vingt-six ans maintenant parce qu'on a parlé avec ce compañero il y a plus d'un an.

Donc on a ça, et c'est ce qui va arriver. Aujourd'hui, nous pensons que le capitalisme est comme ça. Il veut transformer le monde en finca. Autrement dit, ce sont les hommes d'affaires transnationaux : « Je vais à ma finca La Mexicana », selon ses envies ; « Je vais à ma finca La Guatemalteca, La Hondureña », ainsi de suite.

Et le capitalisme va commencer à organiser selon son intérêt, comme nos arrière-grands-parents nous racontent que dans une finca il y a de tout, du café, du bétail, du maïs, des haricots, et dans une autre, non, c'est juste de la canne pour en tirer la mélasse, et dans une troisième encore autre chose. C'est comme ça qu'ils nous ont organisés, chacun des finqueros.

Il n'y a pas de bon patron, ils sont tous mauvais.

Bien que nos arrière-grands-parents nous racontent qu'il y en a de bons — disent-ils —, quand on se met à l'analyser, à y penser, à l'observer, juste parce qu'on est moins maltraités, alors nos arrière-grands-parents disent qu'ils sont bons, car ils ne sont pas battus, mais être exploités, exploitées, on n'y coupe pas. Dans d'autres fincas, en plus de se crever au travail, si on n'en fait pas plus, on reçoit des coups de trique.

Alors nous pensons que tout ce qui leur est arrivé est ce qui va nous arriver, mais maintenant non seulement à la campagne, mais aussi en ville. Parce que ce n'est pas le même capitalisme qu'il y a cent ans, deux cents ans, son mode d'exploitation est maintenant différent et ce n'est pas seulement dans les campagnes qu'il exploite aujourd'hui mais aussi dans la ville. Et son exploitation change de mode, disons-nous, mais c'est toujours de l'exploitation. Comme si c'était la même cage fermée, mais de temps en temps elle est repeinte, comme si elle était neuve, mais c'est la même.

Quoi qu'il en soit, il y a des gens qui ne veulent pas la liberté, ils sont déjà habitués à obéir et veulent juste un changement de patron, de contremaître, qu'il ne soit pas si vache, qu'il exploite autant les gens mais les traitent bien. Alors ne perdons pas ça de vue parce que c'est ce qui arrive, ce qu'ils commencent déjà à faire.

C'est ce qui attire notre attention : est-ce qu'il y a d'autres gens, hommes et femmes, qui eux aussi voient, pensent, estiment que c'est ce qu'ils vont nous faire ?

Et que vont faire ces frères et ces sœurs ? Est-ce qu'ils se contentent d'un changement de contremaître ou de patron, ou est-ce que ce qu'ils veulent c'est la liberté ?

C'est ce que j'ai à vous expliquer parce que c'est ce qui vient avec ce que nous pensons et voyons avec les compañeros, compañeras, en tant qu'Armée zapatiste de libération nationale.



Sous-commandant insurgé Galeano

Donc ce que nous voyons au niveau mondial est une économie prédatrice. Le système capitaliste avance de manière à conquérir des territoires, en détruisant au maximum. En même temps, la consommation est portée aux nues. Il semble que le capitalisme ne se préoccupe plus de savoir qui va produire les choses, ça c'est les machines qui s'en chargent, mais il n'y a pas de machines qui consomment des marchandises.

En réalité, cette exaltation de la consommation cache une exploitation brutale et un pillage sanguinaire de l'humanité qui n'apparaissent pas dans l'immédiateté de la production moderne des marchandises.

La machine automatisée au maximum qui fabrique sans intervention humaine des ordinateurs ou des téléphones portables fonctionne non pas sur le progrès scientifique et technologique mais sur le pillage des

ressources naturelles (la destruction/dépopulation nécessaire et la reconstruction/restructuration de territoires) et sur l'esclavage inhumain de milliers de petites, petites et moyennes cellules d'exploitation de la main-d'œuvre humaine.

Le marché (ce gigantesque magasin de marchandises) contribue à ce mirage de la consommation : les marchandises semblent au consommateur « étrangères » au travail humain (c'est-à-dire à son exploitation) ; et l'une des conséquences « pratiques » est de donner au consommateur (toujours individualisé) l'option de se « rebeller » en choisissant tel ou tel marché, telle consommation ou telle autre, de refuser une consommation spécifique. Vous ne voulez pas consommer de la malbouffe ? Pas de problème, les produits alimentaires bio sont aussi en vente, un peu plus chers. Vous ne buvez pas les sodas de cola bien connus parce qu'ils sont mauvais pour la santé ? Pas de problème, l'eau en bouteille est commercialisée par la même compagnie. Vous ne voulez pas consommer dans les grandes chaînes de supermarchés ? Pas de problème, la même entreprise fournit la boutique du coin de la rue. Et ainsi de suite.

Il organise donc la société mondiale entre autres en donnant, en apparence, la priorité à la consommation. Le système fonctionne avec cette contradiction (parmi d'autres) : il veut se débarrasser de la main-d'œuvre parce que son « usage » présente plusieurs inconvénients (par exemple, il a tendance à s'organiser, à protester, à arrêter le travail, à faire des grèves, à saboter la production, à s'allier les un·e·s les autres) ; mais en même temps il a besoin de la consommation des marchandises par cette marchandise « spéciale ».

Même si le système vise à « automatiser », l'exploitation de la main-d'œuvre est pour lui fondamentale. Peu importe combien de biens de consommation il envoie à la périphérie du processus productif, ou combien il étire la chaîne de production de façon à faire croire (à « faire semblant »)

que le facteur humain est absent : sans la marchandise essentielle (la force de travail), le capitalisme est impossible. Un monde capitaliste sans exploitation, où seule la consommation prévaut, c'est de la science-fiction, des élucubrations sur les réseaux sociaux et des rêves paresseux d'admirateurs des kamikazes de la gauche aristocratique.

Ce n'est pas l'existence du travail qui définit le capitalisme, mais la caractérisation de la capacité de travail comme une marchandise à vendre et à acheter sur le marché du travail. Ce qui veut dire qu'il y en a qui vendent et il y en a qui achètent ; et, surtout, qu'il y a ceux qui n'ont d'autre choix que de se vendre eux-mêmes.

La possibilité d'acheter la force de travail repose sur la propriété privée des moyens de production, de circulation et de consommation. La propriété privée de ces moyens est au cœur même du système. Par-dessus cette division en classes (la possédante et la dépossédée), pour la cacher, on a construit toutes les simulations juridiques et médiatiques et aussi les preuves dominantes : la citoyenneté et l'égalité juridique ; le système pénal et policier, la démocratie électorale et les divertissements (choses de plus en plus difficile à différencier) ; les néo-religions et la neutralité supposée des technologies, des sciences sociales et des arts ; le libre accès au marché et à la consommation ; et les absurdités (plus ou moins élaborées) comme « le changement est en soi-même », « chacun est l'architecte de son propre destin », « à mauvaise fortune bonne figure », « ne donne pas un poisson à celui qui a faim, apprends-lui à pêcher » (« et vends-lui la canne à pêche »), et les tentatives maintenant à la mode d'« humaniser » le capitalisme, de le rendre bon, rationnel, désintéressé, light.

Mais la machine veut des profits et elle est insatiable. Il n'y a pas de limite à sa glotonnerie. Et la recherche du profit n'a ni éthique ni rationalité. Si elle doit tuer, elle tue. Si elle a besoin de détruire, elle détruit. Même si c'est le monde entier.

*Le système avance dans sa reconquête du monde. Peu importe ce qui est détruit, ce qui reste ou ce qu'il y a en trop : c'est jetable tant qu'on obtient le profit maximal le plus vite possible. La machine revient aux méthodes qui lui ont donné naissance — c'est pourquoi nous vous recommandons de lire *L'Accumulation originelle du capital* — c'est-à-dire la conquête de nouveaux territoires par la violence et la guerre.*

Avec le néolibéralisme, le capitalisme a en quelque sorte laissé en suspens une partie de la conquête du monde et il a maintenant à la compléter. Dans son développement, le système « découvre » que de nouvelles marchandises sont apparues et que ces nouvelles marchandises se trouvent sur le territoire des peuples originaires : l'eau, la terre, l'air, la biodiversité ; tout ce qui n'est pas encore abîmé se trouve sur le territoire des peuples originaires et c'est ce qu'il veut. Quand le système cherche (et conquiert) de nouveaux marchés, ce ne sont pas seulement des marchés de consommation, d'achat et de vente de marchandises, il cherche aussi et surtout et tente de conquérir des territoires et des populations afin d'en tirer le plus possible, peu importe qu'ensuite il laisse derrière lui un désert, héritage et trace de son passage.

Lorsqu'une compagnie minière envahit un territoire des peuples originaires, sous le prétexte de « créer des emplois » pour la « population autochtone » (j'te jure que c'est comme ça qu'ils nous appellent), elle ne fait pas que proposer aux gens de quoi acheter un nouveau téléphone cellulaire dernier cri, elle rejette aussi une partie de cette population et anéantit (dans toute l'extension du mot) le territoire où elle opère. Le « développement » et le « progrès » offerts par le système cachent en fait qu'il s'agit de son propre développement et de son propre progrès ; et surtout ils cachent le fait que ce développement et ce progrès sont obtenus au prix de la mort et de la destruction des populations et des territoires.

C'est sur quoi se fonde la prétendue « civilisation » : ce dont les peuples originaires ont besoin, c'est de « sortir de la pauvreté », c'est-à-dire qu'ils doivent être payés. Alors on propose des « emplois », c'est-à-dire des entreprises qui « embauchent » (exploitent) les « aborigènes » (j'te jure, c'est ce qu'ils disent).

« Civiliser » une communauté originelle, c'est convertir sa population en main-d'œuvre salariée, c'est-à-dire ayant la capacité de consommer. C'est pourquoi tous les programmes de l'État se proposent « l'intégration de la population marginalisée à la société ». Et, par conséquent, les peuples autochtones ne veulent pas le respect de leur temps et de leur mode de vie, mais une « aide » pour « placer leurs produits sur le marché » et « trouver un emploi ». En résumé : l'optimisation de la pauvreté.

Et par « peuples originaires », nous entendons non seulement ceux que l'on appelle à tort les « indigènes », mais tous les peuples qui, à l'origine, s'occupaient des territoires subissant aujourd'hui les guerres de conquête, comme le peuple kurde, et qui sont soumis par la force aux prétendus États nationaux.

Ce qui est appelé « forme de nation » de l'État est né avec la montée du capitalisme comme système dominant. Le capital avait besoin de protection et d'aide pour sa croissance. L'État ajoute alors à sa fonction essentielle (la répression) celle de garant de ce développement. Bien sûr, on disait alors que c'était pour imposer des normes à la barbarie, « rationaliser » les relations sociales et « gouverner » pour tous, « servir d'intermédiaire » entre dominateurs et dominés.

La « liberté » était la liberté d'acheter et de vendre (se vendre) sur le marché ; l'« égalité » servait la cohésion de la domination en homogénéisant ; et la « fraternité », eh bien, nous sommes tous frères et sœurs, le patron et l'ouvrier, le finquero et le péon, la victime et le bourreau.

Puis on a dit que l'État national devait « réguler » le système, le mettre à l'abri de ses propres excès et le rendre « plus équitable ». Les crises étaient le produit de défauts de la machine, et l'État (et le gouvernement en particulier) était le mécanicien efficace toujours prêt à corriger ces imperfections. Bien sûr, au long terme, il s'est avéré que l'État (et le gouvernement en particulier) faisait partie du problème, pas de la solution. Mais les éléments fondamentaux de cet État-nation (police, armée, langue, monnaie, système juridique, territoire, gouvernement, population, frontière, marché intérieur, identité culturelle, etc.) sont aujourd'hui en crise : les polices ne préviennent pas le crime, elle le commettent ; les armées ne défendent pas la population, elles la répriment ; les « langues nationales » sont envahies et modifiées (c'est-à-dire conquises) par la langue dominante des échanges ; les monnaies nationales sont indexées sur les monnaies qui monopolisent le marché mondial ; les systèmes juridiques nationaux sont subordonnés aux lois internationales ; les territoires s'étendent et se contractent (et se fragmentent) en fonction de la nouvelle guerre mondiale ; les gouvernements nationaux subordonnent leurs décisions fondamentales aux diktats du capital financier ; les frontières varient dans leur porosité (ouvertes au trafic des capitaux et des marchandises et fermées aux personnes) ; les populations nationales « se mélangent » avec celles venant d'autres États, etc.

En même temps qu'il « découvre » de nouveaux « continents » (c'est-à-dire de nouveaux marchés pour l'extraction de marchandises et pour la consommation), le capitalisme est confronté à une crise complexe (dans sa composition, son étendue et sa profondeur), qu'il a lui-même produite par son ardeur prédatrice.

C'est une combinaison de crises :

L'une est la crise environnementale qui s'abat sur le monde entier et qui est aussi produite par le développement du capitalisme : l'industrialisation, la

consommation et le pillage de la nature ont un impact environnemental qui altère déjà ce qu'on appelle « la planète Terre ». Le météore « capitalisme » est déjà tombé, et il a radicalement modifié la surface et les entrailles de la troisième planète du système solaire.

L'autre est la migration. Des territoires entiers sont paupérisés et détruits et les gens sont forcés à émigrer, cherchant où vivre. La guerre de conquête, qui est l'essence même du système, n'occupe plus des territoires et leur population, mais classe cette population sous la rubrique « restes », « ruines », « décombres », et ces populations meurent ou émigrent vers la « civilisation », qui, il ne faut pas l'oublier, fonctionne sur la destruction des « autres » civilisations. Si ces gens ne produisent pas ou ne consomment pas, ils sont excédentaires. Ce qu'on appelle le « phénomène migratoire » est produit et alimenté par le système.

Et une autre crise — sur laquelle nous nous trouvons d'accord avec divers analystes du monde entier — est l'épuisement des ressources qui font marcher « la machine » : les énergétiques. Ce qu'on appelle les derniers « pics » des réserves de pétrole et de charbon, par exemple, sont déjà tout proches. Ces énergies s'épuisent et sont très limitées, leur remplacement prendrait des millions d'années. L'épuisement prévisible et imminent rend stratégiques les territoires disposant de réserves énergétiques — quoique limitées. Le développement des sources d'énergie « alternatives » est trop lent pour la simple raison qu'il n'est pas rentable, c'est-à-dire que l'investissement n'est pas remboursé rapidement.

Ces trois éléments de cette crise complexe mettent en question l'existence même de la planète.

La crise terminale du capitalisme ? Pas le moins du monde. Le système a montré qu'il est capable de surmonter ses contradictions et même de fonctionner avec et dans celles-ci.

[Note de R71 : Nous sommes tout à fait d'accord avec cette dernière remarque de Marcos/Galeano. C'est ce que nous avons exprimé avec notre métaphore du changement de coquille de l'empire Bernard l'Ermite...]

Ainsi, face à ces crises provoquées par le capitalisme lui-même, qui provoque la migration, provoque des catastrophes naturelles, qui s'approche de la limite de ses ressources énergétiques fondamentales (en l'occurrence le pétrole et le charbon), il semble que le système tente un repli vers l'intérieur, comme une anti-mondialisation, pour pouvoir se défendre contre lui-même et il utilise la droite politique comme garante de ce repli. Cette apparente contraction du système est comme un ressort qui se rétracte pour se dilater ensuite. En réalité, le système se prépare à une guerre. Une autre guerre. Une guerre totale : partout, tout le temps et par tous les moyens.

On construit des murs juridiques, des murs culturels et des murs matériels pour essayer de se défendre contre les migrations qu'ils ont eux-mêmes provoquées ; on tente de refaire la carte du monde, de ses ressources et de ses catastrophes, pour que la gestion des premières assure le maintien du fonctionnement du capital et que les secondes n'affectent pas trop les centres où le Pouvoir se regroupe.

Selon nous, ces murs continueront à proliférer jusqu'à ce que soit construit une sorte d'archipel « d'en haut » où, sur des « îles » protégées, se trouvent les maîtres, disons, ceux qui ont la richesse ; et tous les autres, nous nous retrouvons hors de ces archipels. Un archipel avec des îles pour les patrons, et avec des îles différenciées — comme les fincas — ayant des tâches spécifiques. Et, bien loin, les îles perdues, celles des jetables. Et en pleine mer, des millions de barques errant d'une île à l'autre, à la recherche d'un lieu d'accostage.

Science-fiction de fabrication zapatiste ? Googlez « Bateau Aquarius » et jugez à quel point ce que nous décrivons diffère de la réalité. L'Aquarius s'est vu refuser la possibilité d'accoster un port par plusieurs nations européennes. Pour quelle raison ? La cargaison mortelle qu'il transporte : des centaines de migrants de pays « libérés » par l'Occident au cours de guerres d'occupation et de pays gouvernés par des tyrans avec l'aval de l'Occident.

« L'Occident », symbole de la civilisation autoproclamée, avance, détruit, puis se retire et ferme, pendant que le grand capital continue son négoce : il a fabriqué et vendu les armes de destruction, il fabrique et vend aussi les machines pour la reconstruction.

Et ceux qui prônent ce retrait, c'est la droite politique en plusieurs endroits. C'est-à-dire, les contremaîtres « efficaces », ceux qui contrôlent la peonada et assurent le profit du finquero... bien que plus d'un, une, un; vole une partie des génisses et taurillons. Et, en plus, ils « fouettent » trop leur population acasillada respective.

Tous ceux qui sont en trop : ou ils consomment, ou il faut les anéantir ; il faut les pousser de côté ; ce sont — comme nous disons — les jetables. Ils et elles ne comptent même parmi les « victimes collatérales » de cette guerre. Ce n'est pas que quelque chose est en train de changer, c'est que ça a déjà changé.

Et maintenant utilisons la comparaison avec les peuples originaires parce que, pendant longtemps, dans la phase précédente du développement du capitalisme, les peuples originaires ont été comme oubliés. Auparavant, nous prenions l'exemple des enfants indigènes, qui étaient les non-nés parce qu'ils naissaient et mouraient sans que personne ne les compte, et ces enfants non nés habitaient dans ces régions, par exemple dans ces montagnes qui n'intéressaient personne auparavant. Les bonnes terres (les planadas, on les appelle, les plaines) ont été occupées par les fincas, par les

grands propriétaires terriens, et ils ont poussé les indigènes dans les montagnes, et maintenant il s'avère que ces montagnes ont des richesses, des marchandises que le capital veut aussi, et donc il n'y a nulle part où aller pour les peuples originaires.

[Note de R71 : À ce sujet lire notre traduction mise en PDF du livre de James C Scott "L'art de ne pas être gouverné".]

Où ils se battent et défendent, même jusqu'à la mort, ces territoires, ou y n'a pas le choix, bien sûr. Car il n'y aura pas de bateau pour les recueillir quand ils navigueront par tous les temps sur les eaux et les terres du monde.

Une nouvelle guerre de conquête des territoires des peuples originaires est en cours, et le drapeau brandi par l'armée d'invasion porte aussi parfois les couleurs de la gauche institutionnelle.

Ce changement de la machine qui concerne la campagne ou les « zones rurales » et qui ressort d'une analyse même superficielle, se produit également dans les villes ou dans les « zones urbaines ». Les grandes villes ont été réaménagées ou sont en cours de réaménagement, après ou pendant une guerre sans merci contre leurs habitants marginaux. Chaque ville contient beaucoup de villes, mais une seule ville centrale : celle du capital. Les murs qui entourent cette ville sont constitués de lois, de plans d'urbanisation, de policiers et de groupes d'intervention.

Le monde entier se fragmente ; les murs prolifèrent ; la machine avance dans sa nouvelle guerre d'occupation ; des centaines de milliers de personnes découvrent que le nouveau foyer que la modernité leur a promis est une barque en haute mer, le bas-côté d'une autoroute ou un centre de détention pour « sans-papiers » surpeuplé ; des millions de femmes apprennent que le monde est un immense club de chasse où elles sont la proie à capturer, l'enfance est alphabétisée en tant que marchandise sexuelle et main-d'œuvre ; et la nature présente la note en chiffre rouge de

la dette prolongée qu'a accumulée le capitalisme au cours de sa brève histoire comme système dominant.

Bien sûr, il manque ce que disent les femmes qui se battent, ceux et celles d'en bas (pour qui, au lieu du glamour des placards entrouverts d'en haut, il y a mépris, persécution et mort), celles qui passent la nuit dans les banlieues populaires et le jour à travailler dans la capitale, les migrant·e·s qui se souviennent que ce mur n'a pas été là de tout temps, les proches des disparu·e·s, assassiné·e·s et emprisonné·e·s qui n'oublient ni ne pardonnent, les communautés rurales qui découvrent qu'elles ont été trompées, les identités qui découvrent leurs différences et passent de la honte à l'orgueil, et tous, toutes les jetables qui comprennent que leur destin n'a pas à être l'esclavage, l'oubli ou la mort.

Parce qu'une autre crise, qui passe inaperçue, est l'émergence et la prolifération de rébellions, de noyaux humains organisés qui défient non seulement le Pouvoir, mais aussi sa logique perverse et inhumaine. Diverse dans son identité, c'est-à-dire dans son histoire, cette irruption apparaît comme une anomalie du système. Cette crise-là ne compte pas pour les lois de la probabilité. Ses possibilités de persister et de s'approfondir sont minimales, presque nulles. C'est pour ça qu'ils ne comptent pas dans les comptes d'en haut.

Pour la machine, il n'y a pas de quoi s'inquiéter des rébellions. Ils sont peu nombreux, peu nombreuses, au mieux ils arrivent à 300.



Il est certain que cette vision du monde, la nôtre, est incomplète et qu'il y a une très forte probabilité pour qu'elle soit erronée. Mais c'est ainsi que nous voyons le système dans le monde entier. Et de cette évaluation, découle ce que nous voyons et évaluons aux niveaux continental, national, régional et local.

Analyse politique : Une ferme, un monde, une guerre, la nécessité d'un réseau de résistance internationale (EZLN), suite et fin...

Un continent comme arrière-cour, un pays comme cimetière, une pensée unique comme programme de gouvernement et une petite, très petite, minuscule rébellion

SCI Galeano, SCI Moisés

9 octobre 2018 - URL de l'article en français :
<https://www.lavoiedujaguar.net/Un-continent-comme-arriere-cour-un-pays-comme-cimetiere-une-pensee-unique-comme>

1^{ère} partie

Suite de la participation de la Commission Sexta de l'EZLN à la rencontre des réseaux de soutien au Conseil indigène de gouvernement et à sa porte-parole. Août 2018.

300

Deuxième partie

*Du monde, nous descendons vers le continent.
Si on regarde vers le haut...*

On voit les exemples de l'Équateur, du Brésil et de l'Argentine, où non seulement on déplace des gouvernements supposés progressistes, mais aussi où on les poursuit en justice et met à leur place des gouvernements formés en bons contremaîtres, en contremaîtres obéissant au capital (même si, soyons justes, ils sont encore assez maladroits dans leur cynisme) pour la nouvelle restructuration de la finca (ferme) mondiale ; il s'agit de Temer au Brésil, Macri en Argentine et, en Équateur, celui qui était un bon parce qu'il a été mis par le récemment accusé Correa (celui de la « révolution citoyenne » — « de gauche », l'argument de vente de l'intelligentsia progressiste) et maintenant il s'avère qu'il est de droite, Lenin Moreno — paradoxalement il s'appelle Lénine.

Sous la vigilance de l'État qui s'est converti en policier de la région, la Colombie, et d'où ils menacent, déstabilisent et planifient des provocations qui justifient les invasions des « forces de paix », partout en Amérique du Sud on en revient aux temps brutaux de la colonie, maintenant avec le « nouvel » extractivisme, qui n'est que le pillage ancestral des ressources naturelles, classifiées comme « matières premières », et qui est avalisé par les gouvernements progressistes de la région et promu comme un « extractivisme de gauche » — quelque chose comme un capitalisme de gauche ou une gauche capitaliste ou qui sait ce que ça veut dire —, mais on détruit et dépouille pareillement, sauf que c'est pour une « bonne cause » (?). Toute critique ou mouvement opposé à la destruction des territoires des peuples originaires est catalogué « promu par l'Empire », « inspiré par la droite » et autres équivalents à « c'est un complot de la mafia du Pouvoir ».

Bref, sur le continent, « l'arrière-cour arrière » du Capital s'étend jusqu'au Cap Horn.

Mais si on regarde en bas....

On voit des rébellions et des résistances, en premier lieu, des peuples originaires. Vouloir les nommer tous ne leur rendrait pas justice, car il y aurait toujours le risque d'en omettre quelques-uns. Mais leur identité se manifeste dans leur lutte. Là où la machine rencontre une résistance à son avancée prédatrice, la rébellion revêt des couleurs nouvelles tellement elles sont anciennes et parle des langues « étranges ». Le pillage, également déguisé en mise en valeur de la terre, tente d'imposer sa logique mercantile à ceux qui appellent la terre la mère.

Ces résistances sont accompagnées par des groupes, des collectifs et des organisations qui, sans faire eux-mêmes partie des peuples originaires, partagent avec eux leurs efforts et leur destin, c'est-à-dire leur cœur. Ce qui les amène à subir calomnies, persécutions, emprisonnements et, souvent, la mort.

Pour la machine, les peuples originaires sont des choses, incapables de penser, de sentir et de décider ; il n'est donc pas étranger à sa logique automatisée de penser que ces groupes en réalité « dirigent », « utilisent » et « manipulent » ces « choses » (les peuples originaires) qui refusent d'adhérer à l'idée que tout est marchandise. Tout, y compris leur histoire, leur langue, leur culture.

Pour le système, le destin des indigènes est dans les musées, dans les spécialisations de l'anthropologie, dans les marchés d'artisanat et dans l'image de la main tendue attendant l'aumône. Il doit être désespérant, pour les théoriciens et les avocats de la machine, cet analphabétisme qui ne comprend pas les mots : « consommation », « profit », « progrès », « ordre », « modernité », « conformisme », « achat et vente », « reddition », « capitulation ». Ce qu'il faut pour alphabétiser ces réfractaires à la civilisation, ce sont les programmes d'aide qui divisent et confrontent, les barreaux des prisons, le plomb et la disparition. Et, bien sûr, il y a ceux qui se vendent et livrent les leurs au bourreau, mais il y a des communautés qui

restent rebelles parce qu'elles savent qu'elles sont nées pour la vie, et que les promesses du « progrès » cachent la pire mort : celle de l'oubli.

Continuons avec l'Amérique centrale — où Shakespeare se répète au Nicaragua, et le couple Macbeth, Daniel et Rosario, se demande : « Qui aurait pu imaginer que le vieux (Sandino) avait tant de sang dans le corps ? » et tente en vain de s'essuyer les mains sur un drapeau rouge et noir —, qui commence à se transformer, d'un territoire oublié (après un pillage impitoyable), en un problème pour le grand capital car c'est un grand fournisseur et tremplin de migrants ; et c'est ce qui va conférer au Mexique, et en particulier au Sud-Est mexicain, un rôle de mur.

Et nous avons décidé d'inclure le Mexique dans l'Amérique centrale parce que son histoire le lie à l'Amérique latine et que, même sur les cartes du monde, l'Amérique centrale est le bras tendu de ceux qui sont frères dans la douleur et la colère.

Mais leur vocation étrangère conduit les différents gouvernements que ce pays a subi et subira et ses milieux politiques à admirer, imiter, servir et chercher « l'annexion des peuples de notre Amérique au Nord troublé et brutal qui les méprise » (José Martí, « Lettre à Manuel Mercado », 18 mai 1895).

Quand Donald Trump dit qu'il veut construire son mur, tout le monde pense au rio Bravo, mais le capital pense au rio Suchiate, à l'Usumancita et au rio Hondo. En réalité le mur se trouvera au Mexique pour arrêter ceux qui viennent d'Amérique centrale et cela peut aider à comprendre pourquoi Donald Trump, le 1^{er} juillet, a salué Juanito Trump, qui venait de remporter les élections du Mexique.

Ce qui donne son sens à un mur, c'est qu'il s'oppose à « quelque chose ». Tous les murs sont dressés contre ce « quelque chose », qu'il soit appelé zombies, extraterrestres, délinquants, sans-papiers, migrants, indocumentados, illégaux, clandestins, étrangers. Les murs ne sont qu'une

variante de la porte et des fenêtres fermées d'une maison, qui se protège ainsi de l'étranger, de l'étrange, de l'Alien qui, dans sa différence porte la promesse de l'apocalypse finale. L'une des racines du mot « ethnicité » renvoie à la notion de « gens étrangers ».

Dans les plans de capital, le mur contre l'Amérique latine aura la forme de l'impossible corne d'abondance et s'appellera « le Mexique ».

Dans la région du Sud-Est, nous l'avons dit, la première étape du mur Trump est en construction. Le bureau « national » d'immigration continuera à agir en subordonné de la Border Patrol ; et le Guatemala et le Belize sont la dernière étape avant d'arriver à la douane nord-américaine. Cela fait du Sud-Est mexicain l'une des priorités de conquête et d'administration.

Ainsi, dans les nouveaux plans « géopolitiques », on propose de créer un « tampon », un « amortisseur », un filtre qui réduise radicalement les migrations. Ainsi on propose un placebo pour dissiper le cauchemar du capital : une horde de zombies (c'est-à-dire de migrants) au pied de ses murs, menaçant son style de vie et « gravant » sur la surface indifférente de fer et de béton un graffiti qui signale :

« Ton bien-être est construit sur mon malheur. »



Dans ce pays, également appelé « République mexicaine », les dernières élections fédérales ont réussi à cacher la réalité... pendant un instant : la crise économique, la décomposition sociale (avec sa longue liste de féminicides) et la consolidation (malgré les prétendus « coups mortels » portés au narco) des États parallèles (ou imbriqués dans les États nationaux) de ce qui est appelé « le crime organisé ». Pendant un bref moment, les meurtres, enlèvements et disparitions de femmes de



tous âges ont été relégués au second plan. Ainsi que la cherté de la vie et le chômage. Mais, à mesure que l'enthousiasme pour le résultat des élections s'estompe, la réalité dit une fois de plus : « Me voici, il manque mon vote... et ma faux. »

De l'horreur qui a fait du Mexique un cimetière dans les limbes, le non-lieu des disparitions, nous ne parlerons pas beaucoup. Il suffit d'écouter les médias pour en avoir une vague idée. Mais on peut en trouver une description, une analyse et une évaluation plus approfondies dans les participations de Jacobo Dayán, Mónica Meltis, Irene Tello Arista, Daniela Rea, Marcela Turati, Ximena Antillón, Mariana Mora, Edith Escareño, Mauricio González González et John Gibler, dans le séminaire du mois d'avril dernier, « Regards, écoutes, paroles ; interdit de penser ? », au Cideci de San Cristóbal de Las Casas, au Chiapas, et dans leurs écrits, chroniques, reportages et tribunes. Et pourtant, lire ou entendre parler de l'horreur quotidienne est très différent de la vivre jour après jour.

Le grand capital ne se soucie pas des disparitions, des enlèvements et des féminicides. Ce qui le préoccupe, c'est sa sécurité et celle de ses programmes. La corruption qui le dérange est celle qui réduit son profit. C'est pourquoi on lui propose : « Je vais faire un bon contremaître, avec moi la plèbe sera tranquille et contente, tu auras de nouveau la sécurité que les gouvernements précédents n'ont pas su t'assurer, tu vas pouvoir prendre ce que tu veux prendre, et je ne vais rien te voler. »

Une chose continue de gêner le système, c'est l'État national, et il lui assignera de plus en plus la seule fonction pour laquelle naît tout État, à savoir assurer par la force la relation entre dominateurs et dominés.

Les plans de développement des nouveaux gouvernements partout dans le monde ne sont que des déclarations de guerre particulières dans les territoires où ces plans de développement vont s'appliquer.

En termes crus, on dirait qu'on se propose de construire des friches et des déserts, et en même temps on construit déjà l'alibi pour esquiver la responsabilité de cette destruction : « Nous vous avons anéantis, mais c'était pour le bien de tous. »



Je me suis trompé. Nous avions prévu qu'il allait y avoir une fraude électorale (et il y en a eu une, mais dans un autre sens). Nous avions prévu que López Obrador allait gagner, mais que le système allait escamoter son triomphe par la triche. Et nous avons réfléchi aux options du système après cette fraude. Selon notre analyse le scandale ne leur faisait pas peur parce qu'ils avaient déjà enduré le scandale de la Maison Blanche, d'Ayotzinapa, de la Estafa Maestra (la Parfaite Arnaque), les affaires de corruption des gouvernements des régions, alors au cas où la fraude aurait fait scandale, Peña Nieto n'en avait rien à faire. Nous pensions que le dilemme du système était de choisir entre Meade et Anaya, choisir celui qui était le plus à droite, le plus efficace pour ses plans, lequel des deux serait le meilleur contremaître.

La possibilité d'une résistance soutenue et radicale du candidat qui allait être évincé étaient minimes, rien de dangereux pour le système n'allait donc se produire, mais il allait y avoir des protestations. C'est l'excuse que je vous présente, parce que c'est en pensant à ça que nous avons retardé la convocation des réseaux, parce que nous pensions qu'il y aurait des protestations, des blocages et tout ça, et que si nous les invitations, peut-être qu'ils allaient être coincés quelque part ; pour cette raison, l'appel vous est arrivé tard, excusez.

Nous, zapatistes, nous nous préparons toujours au pire. Si ça arrive, on y était prêts. Si ce n'est pas le cas, nous y étions aussi prêts.

Nous pensons donc maintenant, d'après ce que nous voyons, que nous ne nous sommes pas trompés, qu'en effet le système a choisi, parmi les quatre

candidats, celui qui se propose comme le plus efficace, M. López Obrador. Et les preuves d'amour que M. López Obrador a données, ou que ce monsieur donne, au grand capital, c'est-à-dire au finquero, sont entre autres la reddition des territoires des peuples originaires. Ses projets pour le Sud-Est, pour n'en citer que quelques-uns, pour l'Isthme, pour les États du Chiapas, du Tabasco, du Yucatán et de Campeche, sont en réalité des projets de dépossession.

Et ce qui préoccupe surtout un gouvernement sortant, c'est l'impunité, pas ses taux de popularité. Alors le « vote » gouvernemental devait aller à ceux qui garantissent qu'ils ne seront pas poursuivis en justice. Que l'exil ou la prison ne soient pas le recours toujours nécessaire pour légitimer la nouvelle administration. Le nouveau contremaître devait promettre (et prouver) qu'il ne criminaliserait pas le contremaître précédant.

Mais ne croyez pas que le nouveau gouvernement va être comme n'importe quel autre contremaître, avec lui vient la « nouvelle » pensée unique.

Il y a une espèce de nouvelle religion en gestation. On dirait que la religion du marché, qui apparaît partout où les gouvernements de droite s'emparent du pouvoir, ne suffit plus, qu'une sorte de nouvelle morale s'impose avec l'argument quantitatif et attaque le travail scientifique, l'art et la lutte sociale.

Il n'y a plus de luttes pour une revendication, ce qu'il y a, ce sont de bonnes luttes et de mauvaises luttes. En termes plus clairs : il y a les bonnes luttes et il y a les luttes qui servent la mafia du pouvoir, le « bon » art et celui qui sert la mafia du pouvoir, le travail scientifique « correct » et celui qui sert la mafia du pouvoir. Tout ce qui n'est pas guidé par la nouvelle pensée unique qui est en cours de définition fait partie de l'ennemi. Et la foi, ou plutôt la nouvelle foi qui est en train de naître, a besoin d'un individu exceptionnel, d'une part, et de masses qui le suivent.

C'est arrivé au cours d'autres épisodes de l'histoire mondiale, et maintenant ça va commencer à arriver ici. Ce qui fait qu'au lieu de répondre avec des arguments aux critiques et objections que vous faites, ou que nous faisons, on dit, par exemple, que nous sommes grossiers ou que nous sommes envieux.

Nous ne doutons pas qu'il y ait des gens qui, honnêtement, ont pensé que le changement promis, en plus de ne pas coûter cher (il suffisait de cocher un bulletin de vote), mènerait à un changement réel, « véritable ». Ça doit faire enrager que dans le panorama d'en haut on retrouve les noms des criminels d'avant, même s'ils ont changé de couleur pour adopter le rouge cerise.

Mais la vocation de droite de la nouvelle équipe gouvernementale est indéniable. Et son entourage « intellectuel » et social revendique sans rougir sa tendance autoritaire. Le scénario que nous avons décrit il y a treize ans, en 2005, est suivi à la lettre. Celui qui a été mauvais dans la défaite est mauvais dans la victoire. Dire que le prochain gouvernement est de gauche ou progressiste n'est qu'une calomnie. Alors nous utilisons la métaphore de l'œuf du serpent. Il y a un film d'Ingmar Bergman qui s'appelle comme ça, et il y a une scène où un médecin (qui, soit dit en passant, a été joué par l'acteur de Kung Fu David Carradine) explique que ce qui se passe à l'époque en Allemagne — qui va devenir fasciste — peut se comparer à un œuf de serpent, si on le regarde à contre-jour, on voit ce qu'il y a dedans, et on y voyait alors ce qui se passe actuellement.

Vous savez que tous les efforts du Movimiento de Regeneración Nacional, de López Obrador et de son équipe, depuis le 1^{er} juillet, sont de se mettre bien avec la classe dominante et le grand capital. Il n'y a aucun indice (personne ne peut dire qu'il a été trompé), aucune indication qu'il s'agit d'un gouvernement progressiste, aucune. Ses principaux projets vont détruire les territoires des peuples originaires : le million d'hectares de la Lacandona, le Train Maya, ou le corridor de l'Isthme qu'il veut faire, entre

autres. Sa franche empathie avec le gouvernement de Donald Trump est déjà une confession publique. Sa « lune de miel » avec des hommes d'affaires et le grand capital transparaît dans les principaux membres de son cabinet et dans ses plans pour la « Quatrième Transformation ».

Il est clair, nous croyons, que l'approbation du Pouvoir, de l'Argent, est plus qu'une reconnaissance du « triomphe » de López Obrador. Dans les rangs du grand capital, il y a un réel enthousiasme pour les opportunités de conquête qui s'ouvrent avec le programme du gouvernement lopezobradoriste.

Nous avons des faits concrets et beaucoup de rumeurs (qui ne peuvent être prouvées) sur ce qui s'est passé dans le récent processus électoral. Nous ne les rendons pas publics parce qu'on pourrait en déduire qu'il y a eu fraude, et rien n'est plus éloigné de nos intentions que de tenter de gêner l'euphorie qui gagne les « 30 millions ».

Mais ce que personne ne veut souligner, c'est qu'il y avait une sorte d'« effet d'annonce », tout comme cela s'était produit lors des élections précédentes, celles de Calderón et de Peña Nieto. En d'autres termes, ce ne sont pas les « institutions » qui ont dit qui avait gagné, mais les médias. Alors que le Programme de résultats électoraux préliminaires (PREP) commençait à peine, Televisa et TV Azteca disaient déjà qui était le vainqueur ; quelques minutes après, avec moins de un pour cent des votes comptabilisés, vint la reconnaissance de Meade, Anaya et la Calderona. Quelques heures plus tard, le « camarade » Trump se félicite et, à l'aube du lendemain, Carlos Salinas de Gortari (qu'on a cessé d'appeler l'innommable) se joint aux félicitations. Sans qu'on connaisse les résultats officiels, commence le baisemain que le PRI a institué en patrimoine national. Et l'Institut national électoral ? Eh bien, il remplit la fonction pour laquelle il a été créé : être le faire-valoir de la « démocratie électorale ». Les « institutions » responsables du scrutin se sont limitées à suivre l'avalanche médiatique.

Les intellectuels progressistes qui, au cas où il ne se serait pas agi de leur leader, auraient dénoncé ce qui s'est passé comme un « coup d'État médiatique », souscrivent maintenant sans rougir au « d'une façon ou d'une autre » : « on a gagné, peu importe comment ». Le fait est que tout semble indiquer que le résultat a été négocié et accepté en dehors des bureaux de vote et du calendrier électoral. Mais rien de tout cela n'a plus d'importance, le grand électeur a décrété : « Habemus Contremaître, les affaires continuent. »

Cette nouvelle pensée unique va remplacer l'argument de la raison par l'argument quantitatif : « 30 millions de gens ne peuvent se tromper », qui a été utilisé par le père, je ne me souviens plus comment il s'appelle, Solalinde ? Celui-là même (désolé, je ne le prononce jamais bien et le SubMoy me corrige toujours), et qu'on utilise sans cesse : « Pourquoi vous opposez-vous à 30 millions ? Vous êtes à peine 300 personnes et en plus sales, laides, méchantes et grossières. » Enfin, ils parlent de vous (les réseaux) ; moi, je suis juste grossier.

Avec cette nouvelle forme de foi (qui nous fait insister sur le fait qu'il manque le vote qui compte, le vote de réalité), on commence à faire prévaloir dans l'imaginaire collectif la raison de la quantité sur l'analyse et la raison argumentée.

Et l'histoire commence à se réécrire et devient la nouvelle Histoire officielle. Selon elle, tous les mouvements sociaux et politiques du passé visaient en fait à amener López Obrador à la présidence. Nous lisons maintenant que le mouvement de 68 n'a été que l'antécédent de la « fin des temps », cinquante ans plus tard. Nous lisons que Manuel Bartlett et des criminels du même type sont purifiés parce qu'ils sont du côté du vainqueur. Nous lisons qu'Alfonso Romo est un homme d'affaires « honnête » qui ne s'intéresse qu'au bien-être son prochain.

Nous avons lu que ceux qui hier étaient du PRI, du PAN, du PRD, du Parti vert écologiste, ou qui se sont formés comme militants dans le show-business, sont maintenant des leaders illustres de la « Quatrième Transformation ». Et nous lisons aussi que le soulèvement zapatiste de 1994 a été le prélude au soulèvement « citoyen » de 2018 ! Et le leader a déjà instruit que soient élaborées des théories sur son ascension au pouvoir. Il ne faudra pas longtemps pour que les historiens proches de lui modifient les manuels d'histoire.

Nous avertissons qu'une avalanche se prépare, un tsunami d'analyses frivoles et emberlificotées, de nouvelles religions laïques, de prophètes mineurs — très mineurs — parce qu'ils ont la plate-forme pour le faire. Il y aura plein de sornettes pour ceux qui veulent les avaler. Et puisque nous parlons de néo-religion, les roues du moulin seront démocratisées pour que tous puissent communier.

Apparaîtront de nouveaux boy-scouts, les éclaireurs prêts à faire le bien, mais en regardant bien à qui.

Les « représentants des citoyens » qui promeuvent la citoyennisation : ce que veulent les « autochtones » (j'te jure, c'est comme ça qu'ils disent), c'est être comme celui qui les dépouille. Être « égal », ne serait-ce que dans la fugace temporalité de l'urne, et « libre » lorsqu'il s'agit de signer la concession de la mine-hôtel-chemin de fer, le contrat d'« embauche », les versements échelonnés, le « ferme soutien à notre président », la sollicitude d'« aide gouvernementale ».

Il y aura un boom prévisible des services administratifs, mais, au lieu de ressources, on aura un dialogue. Et ça vaut la peine, même si ça ne paie pas. Parce que le modèle des « guichets » se décentralisera. Vous n'aurez plus besoin d'aller dans un bâtiment, de faire la queue et de vous rendre compte, après une longue attente, qu'il manque la copie rose. Maintenant, le guichet

viendra chez vous : « Demandez, nous irons ; comme certificat vous recevrez une promesse. »

S'il y a quelqu'un qui n'a rien, il y a de fortes chances qu'il ait de l'espoir. Les nouveaux escrocs seront chargés d'administrer cet espoir, de doser leur encouragement et de le transformer en chimère qui réconforte mais ne résout rien.

On recyclera l'argument utilisé dans certains secteurs de la lutte sociale : il n'est pas possible de changer le système, ce qu'il faut faire, c'est l'administrer ou limer ses aspérités pour qu'elles ne fassent pas trop mal, autrement dit on peut vous transformer en bons contremaîtres, voire arriver à créer un bon capitalisme ; il est possible de changer le système de l'intérieur.

On devine déjà la silhouette à travers la coquille : on exige le renoncement à la raison et à la pensée critique ; l'exaltation du nationalisme fondé sur le « bon » autoritarisme ; la chasse à ce qui diffère ; la légitimité acquise à grands cris ; la néo-religion laïque ; l'unanimité imposée ; la capitulation de la critique ; la nouvelle devise nationale : « Interdit de penser ». Bref, l'hégémonie et l'homogénéité qui sont les piliers des fascismes qui ne s'avouent pas.



Ce qu'on met à notre disposition, est-ce que ce sont des concepts qui permettent de comprendre (et d'agir) ? Des termes tels que « citoyenneté », « jeunesse », « femmes », « progrès », « développement », « modernité », « démocratie électorale » comme synonyme de démocratie ?

Le terme « citoyen », comme concept pour comprendre ce qui se passe, ne sert à rien : Carlos Slim est « citoyen », tout comme le paysan dépouillé par le nouvel aéroport de Mexico. Il en est de même pour Ricardo Salinas Pliego et quelqu'un qui vit dans la rue à la suite du séisme de septembre 2017. Alfonso Romo et les membres de la communauté tzeltal qui vont être

dépossédés de leurs terres pour laisser passer un train dans lequel les touristes prendront des selfies.

Un autre : « jeunesse ». « Jeunes » sont les filles de Peña Nieto, et les ouvriers et étudiants assassinés.

Un autre : « femmes ». Les « femmes » sont les Aramburuzavala, Gonda, Sánchez Cordero, González Blanco Ortiz Mena, Merkel et May, tout autant que les assassinées de Ciudad Juárez, les violées aux quatre coins du monde, les battues, les exploitées, les persécutées, les détenues, les disparues.

Tous les concepts qui éliminent la division ou qui n'aident pas à comprendre une division de classe entre dominateurs et dominés sont une tromperie et leur permettent de coexister en un seul, les uns et les autres. Cette transversalité — qu'ils disent — entre capital et travail ne sert à rien, n'explique rien et mène à une cohabitation perverse entre exploiteur et exploité et il semble un instant qu'ils soient les mêmes, alors qu'il n'en est rien.

Il y a aussi cette tentative de revenir au système d'avant, cet impossible saut en arrière vers « l'État providence », vers le « l'État bienfaiteur » de Keynes, vers le vieux PRI (ce qui a fait dire à quelqu'un en blaguant que la première transformation a été le PNR, la deuxième le PRM, la troisième a été PRI, et maintenant la quatrième transformation est le PRIMOR).

Et ainsi revient l'ancienne discussion entre réforme et révolution. Les « débats » entre les « radicaux », qui luttaient pour la révolution, et les « ringards », qui étaient pour un changement graduel, pour des réformes progressives pour atteindre le royaume du bonheur. Ces discussions avaient lieu autrefois dans les cafés. Les agoras d'aujourd'hui sont les réseaux sociaux et on peut suivre cet exercice d'auto-érotisme chez les influenceurs (comme on dit).

Nous pensons qu'il n'est même pas nécessaire d'en discuter, parce que la réforme n'est plus possible ; ce qu'a détruit le capitalisme n'est plus

récupérable, il ne peut plus y avoir un capitalisme bon (nous pensons que cette possibilité n'a jamais existé), il nous faut le détruire totalement.

*Et pour paraphraser ce qu'ont dit les femmes zapatistes à la Rencontre des femmes en lutte : **il ne suffit pas de mettre le système en feu, il faut s'assurer qu'il se consume totalement et qu'il ne reste que des cendres.***

On en reparlera en une autre occasion. Pour l'instant, nous voulons juste souligner que la contre-révolution sociale est tout à fait possible. Non seulement elle est possible, mais elle va être continuellement à l'affût, parce qu'on va essayer d'anéantir toute lutte extérieure à ce processus de domestication qui se prépare. On va essayer de la détruire, surtout violemment.

Non seulement par la marginalisation, non seulement par la diffamation, mais aussi par les attaques paramilitaires, militaires et policières.

Pour quiconque conteste ces nouvelles règles — qui sont en fait les anciennes —, il n'y aura pas d'amnistie, pas de pardon ni d'absolution, pas de câlins ni de photos ; il y aura la mort et la destruction.

La lutte contre la corruption (qui n'est autre que la lutte pour la bonne administration de la domination) non seulement n'inclut pas la lutte pour la liberté et la justice, mais même s'y oppose, car sous le prétexte de la lutte contre la corruption il y a une lutte pour un appareil d'État plus efficace dans la fonction quasi unique qu'a l'État national : la répression. Et il ne lui restera bientôt même pas celle-là.

Le gouvernement ne sera plus le contremaître voleur qui garde plusieurs génisses et taurillons qu'il ne signale pas au finquero. Le nouveau contremaître ne volera pas, il remettra au patron l'intégralité des gains.

Ils veulent redonner à l'État national, du Mexique en l'occurrence, ses véritables fonctions. En d'autres termes, quand on parle du besoin de sécurité, c'est la sécurité du capital ; c'est l'introduction et l'amélioration d'un nouvel État policier : « Je vais bien faire les choses parce que je vais

garder un œil sur tout. » La sécurité exigée par la citoyennisation est en fait la réimplantation d'un système policier, un mur modernisé et professionnalisé qui sache faire la distinction entre « les bons » et « les méchants ».

La police de la capitale sera professionnalisée. Le taux de criminalité y sera réduit et il y aura de « beaux » policiers qui aideront les personnes âgées à traverser la rue, iront à la recherche des animaux de compagnie égarés et s'assureront que la circulation est amicale pour ce qui compte : les voitures. À l'extérieur, à la périphérie, la collusion continuera entre ceux qui doivent prévenir et poursuivre le crime et ceux qui le commettent. En contrepartie, le tourisme extrême sera encouragé : dans la capitale, des « tours » et des « safaris » seront organisés pour connaître ces créatures rares qui habitent les ombres ; les touristes pourront prendre un selfie avec le jeune homme arrêté-battu-assassiné, son sang brouillant les couleurs des tatouages, éclipsant l'éclat des piercings et des rivets, tachant le vert-violet-bleu-orange des cheveux. Qui c'était ? Qui s'en soucie ? Dans un selfie tout ce qui n'est pas le « moi » est juste mise scène, anecdote, émotion « forte » à montrer sur la face, sur Instagram, parmi les chats, les autobiographies. Et, dans le haut-parleur du véhicule blindé, la sympathique guide touristique met en garde : « Nous vous rappelons que la consommation de tacos, tortas et autres garnachas est à vos risques et périls ; l'entreprise n'est pas responsable des indigestions, gastrites et infections stomacales. Pour ceux qui sont descendus, voici du gel antibactérien. »

Le nouveau gouvernement promet de récupérer le monopole de l'usage de la force (dont l'a privé ledit « crime organisé »). Mais plus seulement avec la police et les armées traditionnelles. Également avec les « nouveaux » vigiles : les nouvelles chemises « brunes » ou rouge cerise, que vont devenir les paroissiens de la nouvelle religion laïque ; les masses qui vont attaquer les mouvements sociaux qui ne sont pas domestiqués. Les « bataillons

rouges » recyclés (aujourd'hui « cerise » pour la « Quatrième Transformation ») qui devront mener à bien le « nettoyage » des sales, des laid·e·s, des méchant·e·s, des grossier·e·s, et de quiconque résiste à l'ordre, au progrès et au développement.



Alors nous continuons à descendre pour voir comment résistent (avec d'autres organisations, groupes et collectifs), nos communautés — aujourd'hui une partie de la direction collective de l'EZLN est là avec nous, quatre-vingt-dix commandantes et commandants ; ils sont plus, mais ce sont ceux qui nous accompagnent cette fois en l'honneur de votre visite (la visite des réseaux).

Nous continuons à marcher avec deux pieds : la rébellion et la résistance, le non et le oui ; non au système et oui à notre autonomie, ce qui signifie que nous avons à construire notre propre chemin vers la vie. Il se fonde sur certaines des racines des communautés originaires (ou indigènes) : le collectif, l'entraide mutuelle et solidaire, l'attachement à la terre, le fait de cultiver les arts et les sciences, la vigilance constante contre l'accumulation de richesses. Cela, ainsi que les sciences et les arts, c'est notre guide. C'est notre « façon », mais nous pensons que dans d'autres histoires et identités, c'est différent. C'est pourquoi nous disons que le zapatisme ne peut pas être exporté, pas même sur le territoire du Chiapas, mais que chaque calendrier et chaque géographie doit suivre sa propre logique.

Les résultats de notre cheminement sont visibles pour ceux qui veulent voir, analyser et critiquer. Bien sûr, notre rébellion est tellement, tellement petite, qu'il faudrait un microscope ou, mieux encore, un périscope inversé pour la détecter.

Et ce n'est pas non plus un exercice très encourageant : nos possibilités sont minimes.

On n'approche même pas, il s'en faut de beaucoup, les 30 millions.

On n'est peut-être que 300.



300

Troisième et dernière partie

Un défi, une autonomie réelle, une réponse

Et maintenant ?

Ramer à contre-courant. Rien de nouveau pour nous autres zapatistes.

Nous voulons le réitérer — nous en avons discuté avec nos peuples : nous nous confronterons à tout contremaître, quel qu'il soit ; pas seulement celui qui propose une bonne administration et une répression correcte — autrement dit cette lutte contre la corruption et le plan de sécurité fondé sur l'impunité —, mais aussi ceux qui derrière des rêves avant-gardistes tentent d'imposer leur hégémonie et de nous homogénéiser.

Nous ne changerons pas notre histoire, notre douleur, notre rage, notre lutte pour le conformisme « progressiste » et sa marche derrière le leader.

Il se peut que les autres l'oublient, mais nous, nous n'oublions pas que nous sommes zapatistes.

Et dans notre autonomie et à propos d'elle — vu qu'on discute de savoir si elle va être reconnue ou ne va pas être reconnue —, nous avons fait ce raisonnement : l'autonomie officielle et l'autonomie réelle. Celle qui est officielle est celle qui est reconnue par les lois. La logique serait : vous avez une autonomie, maintenant je la reconnais dans une loi, alors votre autonomie commence à dépendre de cette loi et ne conserve plus ses formes, puis, quand il va y avoir un changement de gouvernement, alors

vous devez soutenir le « bon » gouvernement, et voter pour lui, promouvoir le vote pour lui, car si arrive un autre gouvernement, ils vont vous enlever la loi qui vous protège. Ça fait donc de nous les pions des partis politiques, comme cela s'est produit pour des mouvements sociaux dans le monde entier. Ce qui compte, ce n'est plus ce qui s'effectue dans la réalité, ce qui est défendu, mais ce que la loi reconnaît. La lutte pour la liberté se transforme ainsi en lutte pour la reconnaissance légale de la lutte elle-même.



On a parlé à nos chefs femmes et hommes. Ou plutôt nous avons parlé avec les peuples qui nous donnent le pas, le cap et le destin. Avec leur regard, nous voyons ce qui vient.

Nous avons discuté, et nous avons dit, eh bien, si nous disons cela, que va-t-il se passer ?

Nous allons rester seuls, on va nous dire que nous sommes marginalisés, que nous restons en dehors de la grande révolution... de la « Quatrième Transformation » ou de la nouvelle religion (quel que soit le nom qu'on lui donne), et il nous faudra encore une fois ramer contre le courant.

Mais ça n'a rien de nouveau pour nous, de nous retrouver seuls.

Et puis nous nous sommes demandé : bon, avons-nous peur de nous retrouver seuls ? Avons-nous peur de nous en tenir à nos convictions, de continuer à nous battre pour elles ? Avons-nous peur que ceux qui étaient en notre faveur se retournent contre nous ? Avons-nous peur de ne pas nous rendre, de ne pas nous vendre, de ne pas capituler ? Et finalement nous avons conclu : bon, nous sommes en train de nous demander si nous avons peur d'être zapatistes.

Nous n'avons pas peur d'être zapatistes et nous allons continuer à l'être. C'est comme ça qu'on s'est demandé et qu'on s'est répondu.

Nous pensons qu'avec vous (les réseaux), envers et contre tout, parce que vous n'aviez pour vous ni moyens, ni consensus, ni mode, ni salaire — vous avez même dû payer de votre poche —, que malgré tout ça, autour d'un collectif d'indigènes et d'une petite femme chaparrita, et, elle, réellement morena, de la couleur de la terre, nous avons dénoncé un système prédateur et défendu la raison d'être d'une lutte.

Et donc nous cherchons d'autres personnes qui n'aient pas peur. Nous vous demandons donc à vous (les réseaux) : vous avez peur ?

Pensez-y, si vous avez peur, eh bien on cherchera ailleurs.



Parallèle entre Chiapas et Rojava :

Rojava (kurde) & Chiapas (zapatiste), deux lieux émancipatrices à soutenir et à faire connaître...

Analyse intéressante et lucide de Pierre Bance qui met en relief les difficultés (géo)politiques de ces deux ateliers émancipatoires.

À lire en complément pour mieux comprendre de quoi il retourne, ces deux textes fondateurs de ces îlots émancipateurs mondiaux, format PDF :

- La 6^{ème} Déclaration Zapatiste de la forêt de Lacandon
- Le Confédéralisme Démocratique (Abdullah Öcalan)

Ces deux textes sont importants car ils définissent un certain cadre politique de fonctionnement et on peut s'y référer pour analyser ce qui a été fait ou non sur le terrain. Ce ne sont pas des textes rigides, mais des suggestions pratiques ciblées. ► **Résistance 71**



Rojava et Chiapas deux lieux d'émancipation dans un monde halluciné

Pierre Bance – 22 mars 2017 – URL de l'article :

[http://www.autrefutur.net/Rojava-et-Chiapas-deux-lieux-d-
emancipation-dans-un-monde-hallucine](http://www.autrefutur.net/Rojava-et-Chiapas-deux-lieux-d-
emancipation-dans-un-monde-hallucine)

Dans le cadre de la Semaine anticoloniale et antiraciste, s'est tenu à Paris, le 11 mars 2017, un débat sur les expériences comparées des zapatistes et des Kurdes à l'initiative du collectif « Sortir du colonialisme ». Le texte ci-dessous n'en est pas le compte rendu mais la mise en forme des notes préparatoires de l'auteur qui s'est aidé des travaux sur le Chiapas d'un autre intervenant, Jérôme Baschet. De cette comparaison, il ressort que si les zapatistes du Chiapas se sont résolument inscrits dans un projet de démocratie directe, au Rojava, le processus est plus compliqué. Semble se dessiner un type de démocratie participative au risque de contrarier l'ambition de construire une société sans État.

L'autonomie, au sens révolutionnaire, est la volonté et la capacité d'une communauté de s'organiser et de s'autogouverner sur un territoire restreint, la commune, qui, fédérée à d'autres communes, forme la commune des communes. Cette idée, ancienne, de supprimer la séparation entre gouvernants et gouvernés, de s'éloigner de tout pouvoir autoritaire étatique, patriarcal ou autre, traverse l'épopée zapatiste comme la dynamique kurde.

Les Indiens du Mexique comme les Kurdes de Turquie et de Syrie ont conscience qu'ils ne luttent pas seulement pour leur émancipation, mais pour celle de tous les peuples de l'humanité. Aussi, ne nous demandent-ils

pas de sanctifier leurs actions et réalisations, mais de profiter de leur expérience pour construire notre propre autonomie à partir de notre histoire et du contexte dans lequel nous vivons.

Aperçu géopolitique

Avant que l'autonomie ne devienne la finalité politique, c'est une lutte de libération nationale qu'entreprirent les deux peuples pour sortir de leur statut colonial. Ils la commencèrent sous la bannière du marxisme-léninisme. Sous l'impulsion de leurs leaders, le sous-commandant Marcos et Abdullah Öcalan, qui ne faisaient qu'exprimer un questionnement profond, se révélèrent l'impasse de la construction d'un État-nation comme la dangerosité du marxisme-léninisme pour édifier une société émancipée. En Amérique centrale et en Mésopotamie se mirent en route, à l'orée du siècle, deux mouvements d'émancipation par le communalisme, sur un territoire à peu près égal à celui de la Belgique, mais avec une population plus importante au Rojava (4 millions d'habitants) qu'au Chiapas (quelques centaines de milliers),

Dans les deux cas l'environnement est hostile. Au Chiapas, la guerre fut courte. La résistance perdure néanmoins pour se prémunir des provocations, menaces et interventions du gouvernement national ou régional et des capitalistes. Aussi, de la confrontation avec des organisations paysannes rivales. Au Rojava, la guerre est totale. Contre les djihadistes, le régime de Bachar al-Assad, les opposants à ce régime et pour finir les envahisseurs turcs. Également contre une opposition interne soutenue par le Gouvernement régional du Kurdistan d'Irak, allié des Turcs.

L'un et l'autre sont pauvres. Encore le Rojava a-t-il des ressources pétrolières et agricoles potentielles dont l'exploitation locale a été rendue difficile par le colonisateur syrien. Par contre, les deux territoires ont une sociologie différente. Le Chiapas présente une identité ethnique, les Indiens, et religieuses, la chrétienté. Le Rojava est une mosaïque de peuples

(Kurdes, Arabes, Chaldéens, Syriaques, Turkmènes, Arméniens, Caucasiens) et de religions (musulmans et chrétiens de diverses obédiences). Le premier acte des révolutionnaires kurdes sera de proclamer l'égalité de tous les peuples et de toutes les religions en précisant, pour ces dernières, qu'elles appartiennent au domaine privé.

Institutions de l'autonomie

Le Chiapas ne se revendique pas d'une idéologie déterminée, il construit son système politique en avançant sur le chemin de l'autonomie. Le Rojava, lui, se réfère directement au confédéralisme démocratique pensé par Abdullah Öcalan, lui-même inspiré par le municipalisme libertaire du philosophe américain Murray Bookchin, père de l'écologie sociale.

L'autonomie a-t-elle besoin d'une constitution, de lois ? C'est toute la question du droit en anarchie qui conduit à rechercher des normes non-étatiques de gouvernement, c'est-à-dire des normes d'autogouvernement et pour mieux dire encore, d'autogestion politique et économique.

Si l'organisation de la société civile fondée sur la commune présente la même structuration au Chiapas et au Rojava, dans ce derniers pays subsiste un proto-État. Le Chiapas est divisé en cinq zones autonomes et 27 communes, le Rojava en trois cantons autonomes et une vingtaine de municipalités dont 12 au Jazira (Cizîrê), le plus grand des cantons.

Au Chiapas, à la base, est la communauté (ou village) organisée avec une assemblée communautaire et des agents communautaires. Les communautés se fédèrent en communes avec un conseil municipal formé de délégués élus pour deux ou trois ans. Les communes autonomes envoient des représentants à l'assemblée générale de zone laquelle désigne un conseil de bon gouvernement chargé de la coordination de la mise en œuvre des décisions collectives relatives à la gestion des ressources, l'éducation, la santé, la justice, etc. Au niveau de la zone, les mandats sont de courte durée, la rotation des charges assurant la liaison permanente avec

les communes. Un va-et-vient constant s'établit entre le conseil de bon gouvernement, l'assemblée générale de zone et les communautés et communes avant toute décision. Le processus de ratification peut prendre du temps. En l'absence de consensus, la décision est mise au vote, la position minoritaire n'étant pas écartée mais conservée pour, éventuellement, compléter ou remplacer le choix majoritaire qui se révélerait inadéquat. Tous les délégués doivent strictement respecter leur mandat et consulter la base s'ils ne s'estiment pas mandatés sur la question soulevée. Ils sont révocables et non rémunérés. Ainsi, peut-on parler d'une société sans État, d'une démocratie directe où le législatif et l'exécutif sont fondus dans les assemblées générales des autonomies et dans le conseil de bon gouvernement qui n'est justement pas un gouvernement. Sans constitution ni corpus de lois mais plutôt avec un droit coutumier en perpétuelle élaboration, les zapatistes recherchent la meilleure manière de faire fonctionner l'autonomie.

Au Rojava, les communes autonomes qui correspondent aux communautés du Chiapas se fédèrent en district puis en municipalités, ces dernières sont l'équivalent des communes du Chiapas. Par exemple, la municipalité de la grande ville du Jazira, Qamislo, est composée de 6 districts et 108 communes. Au niveau municipal, est formé un conseil populaire composé des présidents et co-présidents des districts et de conseillers élus qui sont en majorité. Cette organisation en trois niveaux est empruntée au projet du Mouvement de la société démocratique (TEV-DEM) lequel assure, aujourd'hui, les services publics de la santé, de l'éducation, des transports, etc. Comme au Chiapas on retrouve des modalités de mandatement avec rotation des tâches, mandat précis et révocation instantanée (*ad nutum*). Dans toutes les assemblées générales, tous les conseils et comités, toutes les délégations, l'égalité entre les hommes et les femmes est assurée alors qu'au Chiapas, les acteurs de l'autonomie ont conscience que la place des femmes

est insuffisante dans les processus de décision et les modes de représentation. Parallèlement à l'autonomie communale existe une structure proto-étatique contenu dans une constitution d'un type particulier appelée Charte du contrat social du Rojava. L'organisation mise en place dans chacun des cantons est directement inspirée de la démocratie des Lumières avec la séparation des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire préconisée par Montesquieu. Le nom même de « contrat social » est une référence à Jean-Jacques Rousseau. Chaque canton du Rojava possède donc :

- Un conseil législatif qui fait les lois. Il est en principe élu au suffrage universel mais à cause de la guerre, les « députés » dans les cantons de Jazira et de Kobane sont actuellement désignés par les organisations de la société civile de manière à respecter la représentation de toutes les tendances politiques, ethniques et religieuses et l'équilibre homme-femme. Le TEV-DEM ayant sa propre représentation, mais minoritaire.
- Un conseil exécutif et un gouverneur chargés de faire appliquer les lois.
- Une justice indépendante du législatif et de l'exécutif.

On ajoutera à cela une Cour suprême constitutionnelle pour veiller au respect de la Charte et un Conseil judiciaire pour garantir l'indépendance de la justice. Cette survivance d'un législatif et d'un exécutif est en contradiction avec l'idée d'autonomie. Il ne suffit pas de renommer le système « Auto-administration démocratique » parce que le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif ne feraient qu'exécuter les décisions venues d'en bas, pour qu'il en soit ainsi dans les faits. D'ailleurs, quel gouvernement n'avance-t-il pas la souveraineté du peuple pour justifier son pouvoir ? La Charte du Rojava, dans le contexte proche-oriental, n'en est pas moins un texte novateur en ce sens qu'elle affirme la volonté de construire l'autonomie démocratique, le principe d'égalité entre les hommes et les femmes et entre toutes les ethnies, la nécessité d'un développement durable et qu'elle condamne l'autoritarisme, le militarisme,

le centralisme et l'intervention des autorités religieuses dans les affaires publiques. La structuration politique qu'elle institue est bien celle d'un État avec son gouvernement sauf à considérer que cet État et ce gouvernement sont des institutions provisoires aux pouvoirs limités au strict nécessaire pour coordonner le canton pendant la situation conflictuelle, et organiser les premiers pas de la nation démocratique quand la paix sera revenue. Alors, cet État fonctionnel se dissoudra progressivement et naturellement dans la société civile. Hélas, l'histoire ne nous donne que des exemples contrariant une telle intention. La Commune de Paris crée un comité de salut public, le gouvernement bolchévique écrase les soviets, et les anarchistes entrent au gouvernement républicain pendant la guerre d'Espagne. Faudra-t-il alors, si les autorités proto-étatiques n'ont pas elles-mêmes programmées leur disparition que, comme prévu dans le confédéralisme démocratique d'Abdullah Öcalan, les communes autonomes se substituent à l'État et éliminent définitivement les institutions de la démocratie parlementaire ? On peut se demander si c'est le chemin que prend le projet de Fédération démocratique de la Syrie du Nord.

Parce que la coordination des trois cantons s'est révélée défailante, parce qu'il fallait intégrer les régions libérées de l'État islamique dans l'ensemble de l'autonomie démocratique, les autorités du Rojava décident, fin 2015, d'engager un processus d'étude et de consultation qui aboutira à une première assemblée constituante les 17 et 18 mars 2016. Celle-ci lance le chantier d'élaboration d'une charte constitutionnelle pour la Fédération de la Syrie du Nord-Rojava puisqu'il s'agit de fédérer les trois cantons et de nouveaux territoires libérés ou en voie de l'être avec vocation de s'étendre à toute la Syrie. Là encore est organisée une consultation tant des populations concernées que de personnes qualifiées (universitaires, intellectuels, artistes...). Une deuxième assemblée constituante s'est tenue du 27 au 29 novembre 2016. Les 165 délégués ont adopté un projet de

Fédération démocratique de la Syrie du Nord (DFNS), le mot Rojava a disparu pour marquer qu'il ne s'agit pas d'une ambition essentiellement kurde mais ouverte aux autres communautés, notamment la population arabe. Que penser de la représentativité des délégués de cette assemblée notamment de celle des 22 partis politiques participants ? En janvier 2017, est constitué un conseil exécutif coprésidé par une Kurde et un chrétien. Le projet de nouvelle charte affirme, comme dans la Charte du Rojava, l'ensemble des droits et libertés civils et politiques : égalité des sexes et des ethnies, liberté religieuse et laïcité, liberté d'opinion et de réunions, libération des femmes et des jeunes du patriarcat... sans oublier le droit de propriété. Le projet refonde la structure politique sans, apparemment, se référer au confédéralisme démocratique, ce que ne fait pas non plus la Charte du Rojava. Les communes, districts et municipalités sont intégrés au système. Simple mise en conformité ou limite à l'autonomie ? Au niveau supérieur, le canton change d'appellation et devient la région. Toutes les régions seront représentées dans un conseil populaire démocratique. Chacun des cinq niveaux de décision se dotera d'un conseil exécutif et de commissions indépendantes sur les questions économiques, sociales et culturelles (femmes, jeunesse, économie, écologie, etc.). Les assemblées de ces cinq niveaux seront composés pour 60 % de membres élus et pour 40 % de délégués de la société civile (associations sociales, coopératives, organisations professionnelles, groupes de défense des droits de l'homme ou communautés religieuses). Comme dans la Charte du Rojava sera garanti un quota minimum de représentation de 40 % pour chacun des deux sexes. La structure constitutionnelle est donc prête pour être mise en place, mais elle ne l'est pas encore ne serait-ce qu'en raison de la difficulté d'organiser des élections régionales et fédérales. Comme qualifier ce système politique ? Bien qu'une majorité de délégués soient élus, nous ne sommes plus dans une pure démocratie représentative. Pour autant,

l'existence d'un conseil législatif et d'un conseil exécutif écarte la qualification de démocratie directe telle que celle du Chiapas. La nouvelle auto-administration démocratique sera un type de démocratie participative, ce qui n'est déjà pas mal au regard de ce qui existe au Proche-Orient et, probablement, de toutes les constitutions en vigueur dans le monde. Pouvait-il en être autrement ? Peut-être pas, mais on reste encore loin du confédéralisme démocratique. Il n'est ni écrit ni dit que ce système ne soit qu'une étape préalable à la société sans État. Reste encore à savoir quelle sera la répartition des pouvoirs entre chacun des échelons de la fédération et quel sera le statut des délégués, notamment des « députés » du conseil législatif fédéral. Les assemblées communales et municipales jouiront-elles d'une totale autonomie comme entendue dans un cadre municipaliste ? Le conseil exécutif fédéral sera-t-il un gouvernement classique ou un organe de coordination fonctionnel c'est-à-dire assurant les missions qui ne peuvent l'être à des niveaux inférieurs ? Et, dans l'esprit même du projet émancipateur, quelle sera la participation effective de la population à la démocratie ? Sera-t-elle autre que de mettre un bulletin de vote dans l'urne ?

Les interférences politico-militaires

Deux personnalités dominent le théâtre politique du Chiapas et du Rojava. Le sous-commandant Marcos a su médiatiser, avec un talent tout personnel, la lutte des Indiens sans donner l'impression d'en être le chef. Il n'est qu'un « sous-commandant » anonyme. Abdullah Öcalan est, par contre, le leader incontesté du Mouvement kurde, un chef sans pouvoirs directs puisque emprisonné depuis 1999. On s'étonne en Occident du culte de la personnalité dont bénéficie Öcalan à la différence de Marcos. Sans entrer dans un débat sans fin, soulignons que sa personne scelle l'unité et la lutte du peuple kurde, porte l'espoir de la libération et, mais cela ne plaît à tout le monde, symbolise la société libertaire à venir.

Au Chiapas comme au Rojava, s'insinue dans le jeu de l'autonomie et, pour ce qui est du Rojava, des institutions constitutionnelles, un tuteur : l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) à la fois armée et parti ; le Parti de l'Union démocratique (PYD) qui contrôle les Unités de protection du peuple (YPG-YPJ).

Aux dires même des zapatistes, l'EZLN n'est pas démocratique puisque c'est une armée. Mais comme elle a mis en place le système de l'autonomie et assure sa pérennité, l'organisation politico-militaire jouit d'une forte influence morale et se laisse parfois aller à des intrusions dans le jeu de l'autonomie malgré l'interdiction du cumul d'une fonction de commandement dans l'EZLN et d'une charge dans l'autonomie.

La même observation pourrait être faite pour le PYD. S'agissant des milices des YPG, les questions de leur militarisation voire de leur militarisme sont évidemment sensibles, spécialement pour les libertaires. Peut-on faire l'économie d'une discipline militaire en temps de guerre ? Celle-ci et toutes ses contraintes placent le PYD comme au-dessus d'un système qui lui doit son originalité et sa survie. Il serait contraire à l'esprit des chartes de TEV-DEM et du Rojava que le parti « noyauté » les institutions publiques ou civiles. Toutefois, comme au Chiapas les membres de l'EZLN, les militants du PYD sont aussi des acteurs en première ligne pour la promotion de l'autonomie et l'acceptation de charges. Autrement, comment expliquer que la fonction de ministre des Affaires étrangères ou celle d'ambassadeur itinérant du Rojava soit, de fait, assurée par le co-président du PYD, Saleh Muslim, même s'il n'est pas question de mettre en doute son dévouement et son honnêteté politique ?

Composer avec les frontières étatiques

Les Indiens du Chiapas comme les Kurdes de Syrie ne demandent pas leur indépendance, mais l'autonomie, le droit de se gouverner eux-mêmes dans un cadre fédéraliste, au sein des frontières du Mexique et de la Syrie.

Au Chiapas, si l'État n'est pas dedans bien que tentant d'y entrer en faisant, par exemple, du chantage aux programmes d'aide sociale, il est tout autour. Toujours menaçant. Il n'en faut pas moins composer avec lui et notamment avec les autorités officielles qui partagent le même territoire pour régler tant les questions communes que les conflits entre communautés.

Au Rojava, le fédéralisme est présenté comme une solution de paix pour résoudre la crise syrienne en particulier et proche-orientale en général. L'idée chemine mais davantage vers un fédéralisme étatique qui n'a rien à voir avec le confédéralisme démocratique ou le municipalisme libertaire (voir ci-dessus le projet de Fédération démocratique de la Syrie du Nord). Pour l'immédiat, l'État syrien n'a pas totalement disparu au Rojava. Deux exemples. Tout le monde sait que la Syrie rémunère des fonctionnaires du Rojava, ce qui est considéré comme normal par les autorités locales puisque ces fonctionnaires remplissent des missions publiques et que le Rojava est partie intégrante de la Syrie. Second exemple, il reste des poches de l'administration étatique, ainsi à Qamislo, la justice d'État et la justice du consensus de l'autonomie démocratique demeurent en concurrence.

À la différence du Chiapas qui, au niveau international, recherche une solidarité internationale militante, le Rojava met d'avantage l'accent sur sa reconnaissance par les États étrangers, les institutions internationales, les partis établis et les personnalités de la social-démocratie ou de la démocratie libérale. La situation militaire n'est évidemment pas étrangère à cette démarche qui est aussi une explication diplomatique, mais non la seule, de la survivance d'un État au Rojava.

Composer avec le capitalisme

Dans les zones autonomes du Chiapas, les collectivités autogérées remplacent l'entreprise privée et le monde marchand tel que le comprend le consommateur occidental a disparu. Mais le Chiapas n'est pas en mesure de vivre en autarcie, il doit s'arranger avec le capitalisme à ses portes pour

ses besoins vitaux notamment en matériel domestique, agricole ou autre, pour aussi écouler ses modestes productions.

Au Rojava, il est clair que le capitalisme pas plus que la propriété privée des moyens de production ne sont abolis. La livre syrienne continue d'avoir cours légal. L'auto-administration démocratique assure, avec beaucoup d'entraves dues aux embargos des gouvernements turc et kurde d'Irak, les échanges internationaux et organise, s'il le faut, le marché noir. Elle fait même appel aux investissements internationaux. Sans succès. Dans la théorie du municipalisme libertaire comme dans celle du confédéralisme démocratique, au même titre que la société civile va progressivement se substituer à l'État, l'économie sociale emmenée par les coopératives va subvertir le capitalisme. Ce sera long. Risqué donc puisque le temps joue en faveur du couple fusionnel Capital-État.

À noter, dans les deux pays, un souci écologique pour assurer un développement durable et se prémunir des méfaits d'une production agricole et industrielle non maîtrisée.

Perspectives

Les défis des révolutionnaires du Chiapas comme du Rojava sont grands. Seront-ils relevés ? Il est des questions récurrentes. Pourquoi l'expérience du Chiapas qui a maintenant plus de vingt ans ne s'est pas répandue au Mexique et ailleurs ? Pourquoi l'expérience du Rojava, dont la proposition politique est novatrice, n'intéresse pas au-delà de petits cercles militants ? Restons optimistes. Partout dans le monde se manifestent des initiatives pour vivre et produire autrement. Partout, les mises en gardes aux pouvoirs politiques corrompus se multiplient. Il ne reste plus qu'à nous organiser comme l'ont fait les habitants du Chiapas et de la Syrie du Nord, puis d'aller, avec eux, plus loin en nous fédérant pour effacer de l'avenir du monde l'État et le capitalisme. Difficile mais pas impossible parce que la Commune ne meurt jamais !

LECTURES COMPLÉMENTAIRES PROPOSÉES
PAR RÉSISTANCE 71 EN VERSIONS PDF
RÉALISÉES PAR Jo Busta Lally :

6^{ème} déclaration de la Forêt de Lacandon, 2005 Chiapas (EZLN)

Ricardo Flores Magon ; Journaliste, anarchiste et révolutionnaire mexicain,
1874 – 1922 – Textes choisis anarchistes : 1910 à 1916

Petit précis sur la société et l'État ; Résistance 71

Effondrer le colonialisme, Résistance 71

Manifeste pour la Société des Sociétés, Résistance 71

Marshall Sahlins La nature humaine : une illusion occidentale, 2008

James C. Scott : L'Art de ne pas être gouverné et « Contre le grain, une
histoire profonde des premiers États »

L'anarchisme-africain-histoire-dun-mouvement-par-sam-mbah-et-ie-
igariwey

Comprendre-le-systeme-légal-d'oppression-coloniale-pour-mieux-le-
démontrer-avec-steven-newcomb1 & Païens en terre promise, décoder la
doctrine chrétienne de la découverte

Que faire ? Résistance 71

40ans Hommage à Pierre Clastres

Appel au Socialisme Gustav Landauer